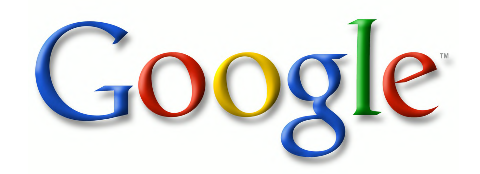


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

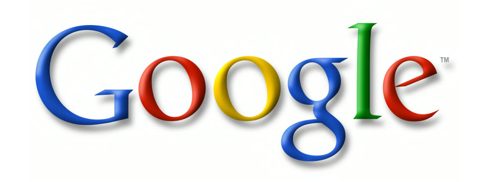
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

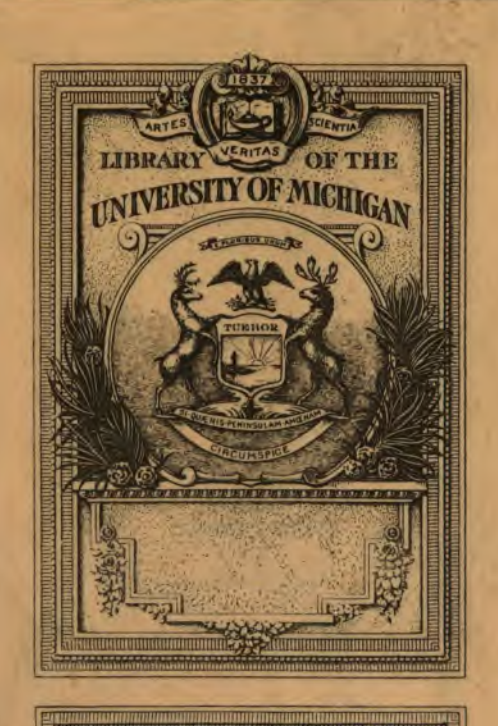
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

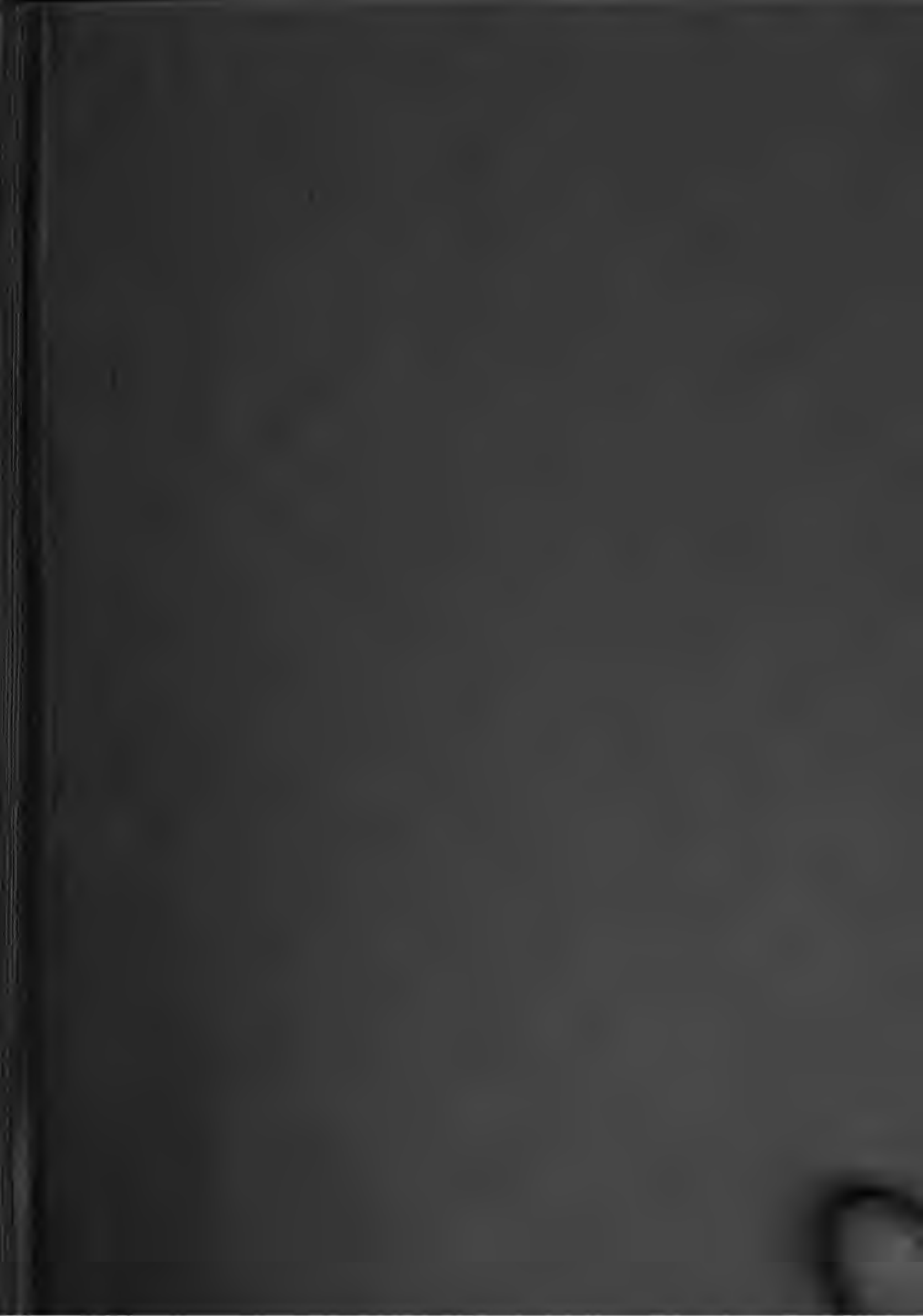
+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

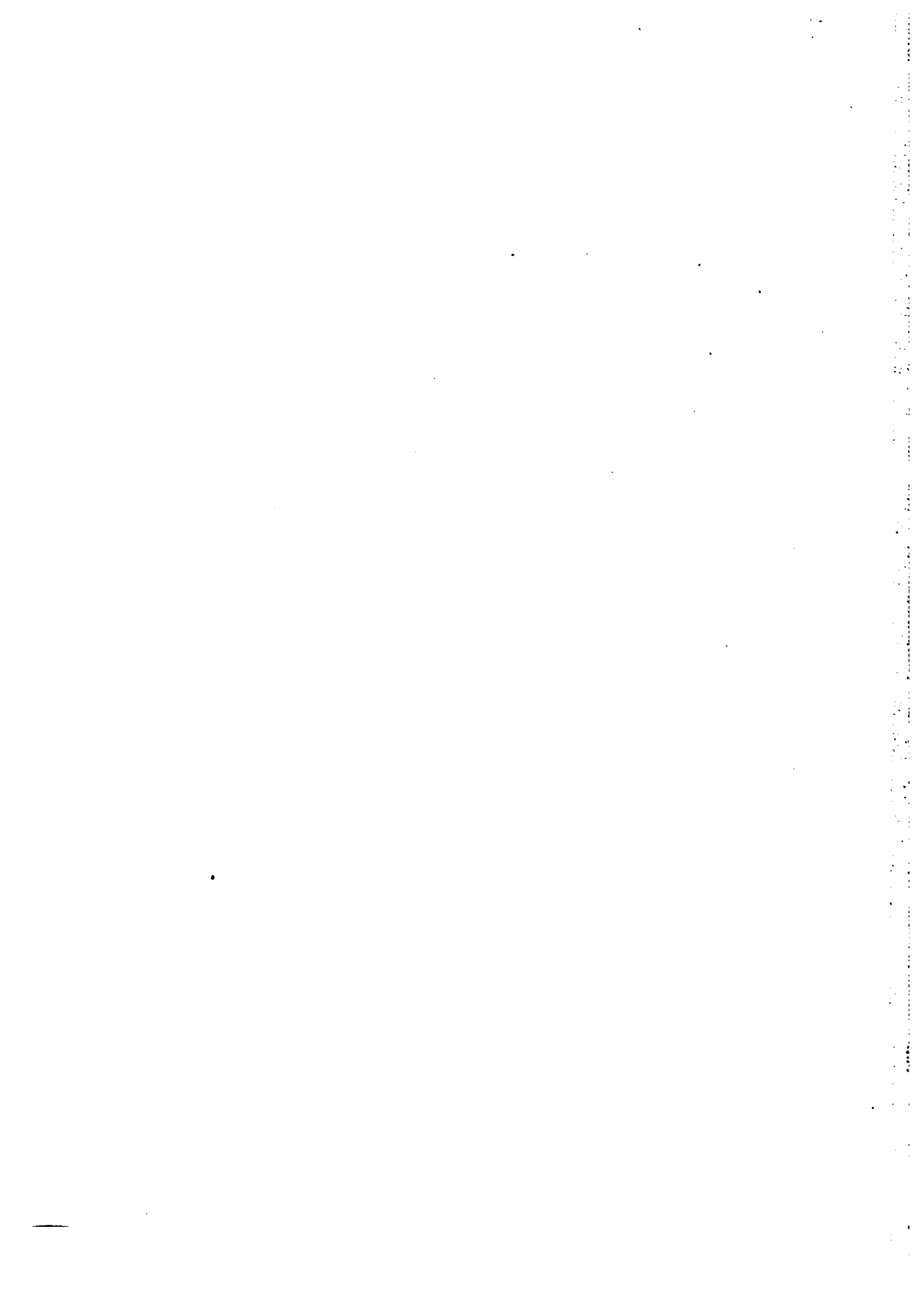
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



THE GIFT OF
Dr. Warren P. Lombard





848
L54c
1906

848
L54c
1906

En Marge

des

Vieux Livres

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

DU MÊME AUTEUR

Les Contemporains. ÉTUDES ET PORTRAITS LITTÉRAIRES. *Sept séries.* Chaque série forme un vol. in-18 jésus, br. 3 50

Ouvrage couronné par l'Académie française

Chaque volume se vend séparément.

Impressions de Théâtre. *Dix séries.* Chaque série forme un vol. in-18 jésus, broché. 3 50

Chaque volume se vend séparément.

Dix Contes. Un superbe volume grand in-8° jésus, illustré par Luc-Olivier MERSON, Georges CLAIRIN, LUCAS, CORNILLIER, LOÉVY, couverture artistique dessinée par GRASSET, édition de grand luxe sur vélin, broché. . . . . 20 »

Myrrha, vierge et martyre, un volume in-16 jésus, sous couverture illustrée, nouvelle édition, broché. . . . 3 50

Opinions à répandre, 4e édition, revue et augmentée. Un volume in-18 jésus, broché. 3 50

Théories et impressions, un volume in-18 jésus, broché 3 50

Quatre discours, Racine et Port-Royal, les Prix de vertu, la Réponse à M. Berthelot, les Femmes du monde. Un joli volume in-18 jésus, broché. . . . . . . 2 »

Discours de réception à l'Académie française et réponse de M. GRÉARD. Une brochure in-18 jésus. 1 50

Discours de réception de M. M. BERTHELOT à l'Académie française, avec réponse de M. Jules LEMAITRE. Une brochure in-18 jésus. 1 50

Corneille et la poétique d'Aristote, une brochure in-18 jésus. 1 50

JULES LEMAITRE
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

En Marge des Vieux Livres

CONTES

PARIS
SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE
ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET Cie
15, RUE DE CLUNY, 15

1906
Tout droit de traduction et de reproduction réservé.

846
L54e
19[illegible]

Warren P. Lombard
4-9-1928

En Marge de l'Odyssée



La Sirène



OMME ils approchaient de l'îlot des Sirènes, le vent tomba et les flots s'assoupirent. Les matelots plièrent les voiles. Ulysse, se souvenant des conseils de Circé, pétrit de la cire dans ses fortes mains, et en boucha les oreilles de tous ses compagnons. Ceux-ci l'attachèrent au mât avec des cordes. Puis ils frappèrent de leurs avirons la mer écumeuse.

Du fond de leur grotte, les Sirènes avaient aperçu le navire. Quand il fut à portée de la voix, elles s'approchèrent du rivage et se mirent à chanter :

— Venez, chers hommes, venez !... Aucun navigateur n'a dépassé notre île sans écouter notre voix : puis il s'éloigne plein de joie, ayant appris beaucoup de choses. Car nous savons tout ce qui se passe sur la terre nourricière...

Haussant leurs corps étincelants et frais au-dessus de l'onde immobile, elles faisaient des gestes d'appel avec leurs beaux bras. Mais leur plus puissant sortilège était leur voix, douce comme une mer laiteuse, pénétrante comme l'odeur des algues, tendre et un peu rauque comme la voix même du désir.

Ulysse s'agitait dans ses liens : mais ses compagnons, avertis d'avance, resserrèrent les cordes autour de ses bras et de ses cuisses.

Cependant, un des matelots, nommé Euphorion, se dit qu'il valait la peine d'entendre, même au prix de sa vie, des chants qui troublaient à ce point un homme aussi consommé en sagesse que le prudent Ulysse.

Il ôta la cire de ses oreilles, et écouta...

Ce qu'il entendit fut tel, qu'il se pencha de plus en plus sur le bastingage et, au bout de peu d'instants, tomba dans les flots amers.

Les matelots hésitèrent à abandonner leur compagnon. Mais Ulysse, d'un coup d'œil, leur commanda de passer outre et de doubler l'îlot.



... De toutes les forces de son désir, Euphorion nageait vers les voix.

L'eau, luisante au soleil, s'enfonçait, assombrie, dans une grotte bleuâtre. A l'entrée, se dressaient les Sirènes, au nombre de sept. Elles ressemblaient à de jeunes femmes jusqu'au-dessous de la ceinture ; elles avaient des yeux glauques, des cheveux d'or vert, des dents pointues dans des bouches un peu grandes, et des visages enfantins. Leurs hanches étaient serrées d'une gaine d'écailles, et

le nageur voyait remuer à fleur d'eau les somptueux reflets de leurs queues.

Quand il fut tout près d'elles, les Sirènes cessèrent leurs chants ; puis, se jetant sur l'homme avec un grand cri, elles l'entraînèrent au fond de la grotte et le déposèrent, nu, sur une saillie de rocher où gisaient des ossements. Car ces belles personnes avaient coutume de déchirer les corps des naufragés et d'en sucer le sang avec leur bouche en fleur.

Or une des Sirènes avait paru à Euphorion plus belle que les autres et d'un visage moins impassible. Il se tourna vers elle, et lui dit :

— Je mourrai content d'avoir entendu les chants des filles de la mer. Mais je serai plus heureux encore si la mort me vient par toi seule.

La Sirène le regarda avec surprise. C'était la première fois qu'elle voyait un désir et une pensée éclairer une face d'homme : car, à

l'ordinaire, les traits et les yeux des naufragés n'exprimaient que la terreur, ou même, quand trop d'efforts les avaient épuisés, n'exprimaient plus aucun sentiment.

Elle écarta ses sœurs d'un geste en leur disant :

— Cet étranger m'appartient.

Les autres Sirènes s'éloignèrent, soit que celle qui parlait ainsi eût quelque autorité sur ses compagnes, soit qu'une convention ignorée réglât entre elles le partage des épaves vivantes de la mer.

Restée seule avec le Grec subtil :

— Ton nom ? demanda-t-elle.

Et, quand elle le sut :

— Euphorion, je t'aime, reprit-elle aussitôt. Et, bien qu'immortelle, c'est la première fois que je dis ce mot et que j'éprouve ce qu'il signifie.

— Et toi, dit le Grec, comment t'appelles-tu ?

— Leucosia.



Les autres Sirènes, fidèles au pacte consenti, laissèrent Euphorion et Leucosia vivre à part et selon leur guise.

Il y avait, derrière la grotte, une prairie secrète, avec une fontaine d'eau douce. Euphorion buvait cette eau et se nourrissait de coquillages.

Leucosia ne le quittait point. Ils jouissaient ensemble du bercement de la vague, et de se sentir soulevés et pressés par la caresse liquide. Quelquefois, du haut d'une roche, la Sirène se laissait tomber comme une flèche, la queue droite; il la recevait dans ses bras et tous deux plongeaient dans le gouffre salé. Ils s'ébattaient au soleil, dans les dentelures des criques, parmi les tourbillons d'écume. Ou bien ils jouaient avec les dauphins débonnaires, et leur faisaient des plaisanteries...

La nuit venue, tandis que les autres Sirè-

nes, couchées sur l'herbe, allongeaient côte à côte leurs queues pesantes, Euphorion et Leucosia se retiraient dans un coin de la prairie ; et l'homme dormait dans les bras froids de la petite déesse aquatique.

Ils n'échangeaient que de rares propos. Leucosia connaissait les mots qui désignent les choses essentielles à la vie d'une divinité marine de second ordre sur un récif méditerranéen. Elle savait nommer le ciel, la mer, le soleil, la lune, les étoiles, les rochers, les poissons et les diverses parties du corps. Elle savait dire aussi : je vois, j'entends, je sens, j'aime, je désire, j'espère, je veux... Mais à cela se réduisait, à peu près, son vocabulaire de jeune immortelle.

Un jour, Euphorion lui dit :

— Lorsque, de la nef rapide, je vous ai entendues, tes sœurs et toi, vous vous vantiez de savoir beaucoup de choses ignorées des hommes. Dis-les-moi, Leucosia.

Mais elle lui fit comprendre que les Sirè-

nes mentaient, et qu'elles disaient cela pour exciter la curiosité des voyageurs.

Et, en effet, les paroles qu'elles chantaient, et qu'il entendait maintenant tous les soirs, n'exprimaient pas des connaissances de l'esprit, mais les sentiments qui correspondent à la grâce du matin, à la splendeur du couchant, à l'immensité et à la beauté de la mer, — ou, simplement, la joie d'avoir un corps agile et infatigable,— quelquefois la blessure d'un désir qui restait indéterminé pour les musiciennes ingénues, mais qui se précisait douloureusement dans l'âme d'Euphorion, toute chargée de souvenirs et d'expérience humaine.

*
* *

Leucosia s'apercevait de ces tristesses de son ami, et l'apaisait de ses frais baisers. Sur la mer et dans le bassin de la grotte, elle était plus forte et plus souple que lui, et l'aidait, le

protégeait à chaque instant. Mais, sur la grève ou dans la prairie secrète, obligée de marcher sur les mains en traînant sa queue inutile, elle admirait et enviait les pieds adroits de son compagnon. Puis, elle sentait qu'il avait vu plus de choses qu'elle, et que son esprit était peuplé d'images et de pensées qu'elle ne soupçonnait pas.

Il résolut de l'instruire et essaya de lui faire concevoir la vie de l'humanité sur les continents et dans les grandes îles. Mais il vit bientôt qu'elle ne le comprenait pas, parce que les mots qu'il employait ne se rapportaient à aucun objet qu'il pût lui mettre sous les yeux.

Alors, il commença à s'ennuyer un peu. Leucosia n'avait plus pour lui la saveur de la nouveauté. Elle était trop différente de lui, et d'âme trop élémentaire. Ce qui l'avait d'abord charmé lui devenait importun. Il en voulait à Leucosia de son ignorance — et de sa peau froide et salée.

Il se souvenait, avec un regret toujours

plus cuisant, de sa vie d'autrefois. La nuit, dans la prairie secrète, tandis que la petite déesse à la croupe squameuse dormait près de lui, il revoyait les champs, les forêts, les fleuves, les bœufs au labour, les habitations des hommes, les échoppes des marchands, les temples sur les promontoires, les vaisseaux au port, et, dans les tavernes où l'on boit du vin aromatisé, les petites danseuses, brunes et dorées, qui piquent des fleurs rouges dans leurs cheveux, et dont les mains sont chaudes, et qui ont des jambes...

Vers ce temps-là, un navire, attiré par les chants des Sirènes, étant venu se briser sur un écueil voisin, Euphorion vit avec horreur ces gracieuses filles planter leurs dents aiguës dans les corps naufragés et, du sang qu'elles pompaient, se gonfler comme de blanches outres. Leucosia n'avait voulu ni chanter avec ses sœurs, ni prendre sa part du festin. Euphorion lui en sut gré ; mais, en l'interrogeant, il démêla qu'elle s'était abstenue

uniquement pour ne pas lui déplaire, et que, — si l'amour, commun à la plupart des animaux, avait pu l'émouvoir, — la pitié, propre seulement aux hommes, lui était demeurée étrangère.



Les Sirènes respirent également sous les flots et dans l'air. Assisté par son amie, Euphorion avait appris à retenir sous l'eau sa respiration plus longtemps qu'aucun plongeur. Il se plaisait souvent à nager avec Leucosia à travers les bosquets de coraux et les jardins de plantes sous-marines, et à douter si les formes qui chatoyaient sourdement dans la transparence vitreuse étaient des pierreries, des fleurs ou des bêtes.

Dans une de ces promenades, il découvrit, au fond d'un vallon maritime, les débris d'un navire et, parmi ces épaves, des vases, des chaudrons, des ustensiles domestiques, des

colliers, des bijoux, des ceintures, des miroirs d'argent, des tablettes peintes qui représentaient diverses scènes de la vie humaine, — et un coffret tout rempli d'or.

Avec l'aide de Leucosia, il remonta ces objets à terre. Il lui mit un collier au cou, des bracelets aux bras, lui serra la taille d'une ceinture ciselée, et lui présenta un miroir. Elle se trouva belle et sourit. Puis il lui expliqua à quoi servaient les autres objets, et ce qui était figuré sur les planchettes coloriées.

Cette fois, Leucosia parut se former quelque image d'une vie différente de la sienne. Elle dit avec un peu de tristesse :

— Je voudrais voir tout cela; mais je ne suis qu'une déesse marine, et je ne connaîtrai jamais que la mer.

L'idée vint alors à Euphorion d'exciter davantage en elle la curiosité de la terre et de s'en servir pour s'évader de l'îlot des Sirènes. Ainsi, il méditait de se séparer de

son amie à l'instant même où elle devenait plus intelligente et où elle commençait à se rapprocher de lui.

Il ne cessa de lui faire des contes délicieux de la vie qu'on menait parmi les hommes :

— Si tu voulais venir avec moi, lui dit-il enfin, nous pourrions traverser la mer à la nage, jusqu'à une ville que l'on nomme Athènes, et qui n'est qu'à trois journées d'ici.

— Mais, dit-elle, je ne pourrai pas marcher longtemps sur la terre.

— Je t'aiderai, répondit Euphorion ; et, quand nous serons dans la ville, un char magnifique, comme ceux que tu as vus sur les tablettes peintes, te transportera où tu voudras aller. Et nous vivrons heureux avec l'or de ce coffret.

Mais il ne disait pas toute sa pensée.

*
* *

Une traversée de trois jours était un jeu

pour la Sirène. Tantôt nageant à ses côtés, tantôt soutenu par elle, Euphorion lui-même n'était pas trop fatigué quand ils atteignirent le bord du continent.

L'endroit était désert. Mais une ville paraissait à l'horizon. Un long sentier rude et poudreux y conduisait.

Euphorion se fit une ceinture de feuillages afin de se présenter décemment devant les hommes.

La Sirène rampa d'abord sur les mains. Mais elle se déchirait aux pierres, et le poids du soleil l'accablait.

Déjà Euphorion était assez loin devant elle. Elle l'appela.

— La terre des hommes est dure, dit-elle. Je t'ai porté, ami : porte-moi à ton tour.

Il n'eut pas le cœur de refuser. Il revint sur ses pas, se baissa, offrit son dos. La Sirène lui mit ses bras autour du cou ; il se releva, et, pendant qu'il marchait, le bout de la queue squameuse balayait derrière lui la poussière.

Suant sous son fardeau, Euphorion murmurait des mots irrités. Il se demandait ce qu'il ferait de cette femme-poisson dans le pays des hommes.

Soudain, il délia brutalement de son cou les bras de Leucosia, la laissa tomber de son long sur le sol, et détala à grandes enjambées.

— Euphorion ! Euphorion ! cria plaintivement la Sirène.

Ce cri fut tel que l'homme, touché, s'arrêta.

— Sois patiente, dit-il. Je vais à la ville et je reviendrai te prendre avec un chariot.

— Non, non, gémit-elle, tu ne reviendras pas, je le sais. Tu ne m'aimes plus parce que je ne suis pas tout à fait pareille à une femme. C'est grâce à moi que tu vis, et c'est par toi que je vais mourir, car sans doute les dieux m'ont ôté l'immortalité pour me punir d'aimer un homme.

Elle se tordait les bras, et, pour la première fois, des larmes jaillirent de ses yeux pâles. Sa queue poudreuse, et dont les beaux

reflets s'étaient éteints, battait faiblement le sentier.

— Euphorion ! Euphorion ! aie pitié ! reprit-elle.

— « Pitié » ? dit l'homme. Tu n'avais jamais prononcé ce mot.

— C'est que je n'avais pas souffert, dit-elle. Ecoute, ami. Je comprends bien que je te serais toujours une gêne. Et moi, je serais inquiète, à cause des femmes qui ont des pieds. Puis, ce que j'ai désiré voir m'épouvante à présent... Mais je suis trop faible pour regagner la mer. Porte-moi jusqu'au rivage, et je retournerai seule vers mes cruelles compagnes.

— « Cruelles » ? dit Euphorion. Encore un mot que tu n'avais jamais prononcé.

— Hélas ! répondit-elle, c'est toi qui m'en as révélé le sens.

Euphorion, sans plus rien dire, la souleva dans ses bras : si bien que les cheveux pendants de la Sirène frôlaient les genoux de

l'homme. Elle lui souriait au milieu de ses pleurs, puis elle gémissait d'une voix si tendre, qu'il sentit plier sa volonté.

Il déposa doucement Leucosia sur la grève, tout près de l'eau.

— Adieu, ami, dit-elle.

— Ah ! soupira-t-il, si seulement tu avais des jambes !

— Mais quoi ! je n'en ai pas ! D'ailleurs, je n'en aurai pas besoin, là-bas, dans la mer liquide... Je tâcherai d'oublier, pour redevenir semblable à mes sœurs. Car, si je me souvenais, je serais trop malheureuse de t'avoir connu, et de toutes les choses que j'ai apprises... Mais oublierai-je ?... Hélas ! j'en ai peur, je ne suis plus qu'une pauvre petite Sirène déclassée...

Euphorion pleurait :

— Sois ce que tu voudras, dit-il. Mais, à présent, je t'aime, et je ne veux pas que tu t'en ailles sans moi. Nous deviendrons ce qu'il plaira aux dieux... Partons ensemble !..

*
* *

L'homme eût assurément fait cette folie, si la bienveillante Thétis n'était apparue, en cet instant, aux deux amoureux.

— Vous m'intéressez, dit-elle, et je vous veux du bien, parce que toi, Leucosia, tu as été bonne pour un de ceux qui ont combattu naguère avec mon fils Achille ; parce que toi, Euphorion, tu as eu pitié d'une de mes filles marines au moment où tu allais réaliser ton plus cher vœu ; et parce qu'enfin vous vous êtes élevés l'un et l'autre soit en connaissance, soit en vertu. Je pourrais vous en récompenser de diverses manières. Je pourrais, Leucosia, avant de te laisser partir toute seule, t'enlever la mémoire de ce que tu as appris et qui ne peut désormais que te faire souffrir. Je pourrais, Euphorion, te donner les nageoires

et la figure d'un dauphin, en te conservant sous cette forme ton esprit et tes souvenirs humains, afin que tu vives agréablement, avec Leucosia, dans la vaste mer. Mais je veux vous rendre heureux de la façon dont vous l'entendez vous-mêmes en ce moment... Leucosia, ma chère fille, renoncerais-tu, pour vivre avec lui, à ton immortalité ?

— Certes, dit la Sirène. Il faut ne penser à rien pour être immortelle avec plaisir.

— Grand merci ! dit Thétis.

— Oh ! dit Leucosia, je ne disais pas cela pour vous : je parlais d'une petite déesse comme moi.

— Ne t'excuse pas, mon enfant. Mais, c'est bien entendu, tu consens à être mortelle ?

— De tout mon cœur !

— Sois donc femme, et suis celui que tu aimes.

Thétis toucha la Sirène de son léger trident ; et la métamorphose s'accomplit aussitôt.

— Ma fille, ajouta l'indulgente déesse, va demander une robe à la prêtresse du petit temple que l'on voit, à cent pas d'ici, sur cette colline... Puis, allez tous deux vers la ville.

Euphorion et Leucosia rayonnaient de joie. Mais Thétis, en les quittant, eut un sourire un peu mélancolique ; car elle n'était pas absolument sûre d'avoir fait leur bonheur.





Le Mariage de Télémaque(*)

TÉLÉMAQUE venait d'atteindre sa vingtième année. Ses parents songeaient à le marier; mais il n'était pas facile de lui trouver une femme dans la contrée, car toutes les jeunes princesses de Zanthe, de Zacynthe et de Dulichios étaient sœurs ou cousines des prétendants tués par le magnanime Ulysse, et l'on craignait qu'elles ne se fissent prier pour entrer dans sa famille.

Ulysse, alors, se souvint de Nausicaa, et

(*) Ce récit s'accorde mal avec *Nausicaa* (dans le volume intitulé *Myrrha*). Mais cela n'a aucune importance. *Note de l'auteur.*

de sa grâce, et de son bon caractère. C'était aux parents de Nausicaa qu'il devait d'avoir revu sa patrie. « Même, dit-il, je me souviens que le roi Alcinoos, me croyant célibataire, souhaita que je devinsse son gendre. J'étais un peu mûr pour sa fille; je suis néanmoins persuadé qu'elle m'eût accepté pour mari. A plus forte raison, mon cher fils, agréerait-elle en toi un autre moi-même, plus jeune, de poil plus nouveau, et plus plaisant à voir. Peut-être n'est-elle pas encore mariée. Si tu m'en crois, dès que les vents seront favorables, tu équiperas un navire et tu iras rendre visite au roi Alcinoos, dans l'île des Phéaciens. »

— Volontiers, dit Télémaque.

Or, le même jour, un messager de Ménélas, roi de Sparte, débarqua dans le port d'Ithaque, vint trouver Ulysse avec des présents, et lui dit :

— Voici le message dont je suis chargé pour toi. Le roi Ménélas et sa femme Hélène

ont gardé le meilleur souvenir de ton fils Télémaque. Ils doivent recevoir prochainement dans leur maison le roi et la reine de Phéacie, dont tu fus l'hôte, et leur fille Nausicaa. Si donc il plaisait à ton fils de retourner à Sparte, il y rencontrerait cette aimable enfant. Le roi Ménélas ne m'en a pas dit davantage ; mais, si Télémaque accepte son invitation, il pourrait profiter du vaisseau qui m'a conduit ici.

— Tout cela est fort bien pensé, répondit Ulysse, et je reconnais la sagesse et la bienveillance de l'illustre roi Ménélas.

— Mon père, dit Télémaque, je partirai demain matin.

*
* *

Télémaque fut reçu très cordialement par le roi Ménélas et par la divine Hélène. Quand une servante l'eut lavé et parfumé et quand il eut chassé la faim et la soif :

— Où est, demanda-t-il, la princesse Nausicaa?

— Elle n'est pas encore ici, répondit Hélène. Mais nous l'attendons dans quelques jours avec ses nobles parents.

Télémaque, quoiqu'il fût bien élevé, ne put dissimuler sa déception et son chagrin. Hélène, qui était bonne, s'appliqua à le consoler et à le distraire. Elle le faisait asseoir auprès d'elle à table, et dans le jardin où l'on goûtait le frais, et sous le portique où l'on se réunissait pour voir des danses et toutes sortes d'exercices de force et d'adresse. Elle avait soin que, pendant les repas, l'aède Démodocos ne chantât que les exploits d'Ulysse; et, regardant Télémaque, elle lui souriait aux beaux endroits du poème. Elle exprimait souvent la plus vive admiration pour l'irréprochable Pénélope. Quelquefois, assise près du foyer, lorsqu'elle filait la laine pourprée, elle priait Télémaque de l'aider à dévider son fuseau. Et elle lui racontait avec

agrément les épisodes les plus intéressants du siège de Troie, se taisant toutefois sur Pâris.

Hélène avait trente-cinq ans. Sa beauté, un peu meurtrie, était plus émouvante. Ses regards paraissaient plus profonds que ceux des autres femmes, et sa voix plus pénétrante et d'inflexions plus souples. Elle était sérieuse à l'ordinaire, mais d'une grâce accomplie et sûre.

Un soir, elle dit à Télémaque :

— Le navire qui amène les souverains de Phéacie et leur fille a été signalé en vue de Pylos. Un char les attend près du port. Ils seront ici demain.

— Déjà ! dit Télémaque.

*
* *

Nausicaa avait toute la fleur de la première jeunesse ; mais cet avantage est souvent moins apprécié par les jeunes gens que par

les hommes mûrs et expérimentés. Télémaque fit peu d'attention à la petite princesse. Il la remercia en bons termes de ce qu'elle avait fait pour Ulysse, mais il ne trouva rien de plus à lui dire.

Il ne pensait qu'à Hélène. L'image d'Hélène agitait ses nuits. Après Thésée, après Ménélas, après Pâris, après Hector, après tant d'autres héros, il subissait le charme dévorateur de la tranquille fille de Léda.

La froideur de Télémaque pour Nausicaa fut enfin remarquée du roi Alcinoos et de sa femme Arètè. Ils jugèrent que le fils d'Ulysse tardait beaucoup à se déclarer. Ménélas attribuait ces lenteurs à la timidité des deux jeunes gens, et disait :

— Patience ! le temps amène tout. Le temps m'a ramené ma femme.

*
* *

Mais Hélène avait deviné les sentiments

secrets de Télémaque. Elle le prit à part et lui dit :

— Cher enfant, je ne te comprends pas. Nausicaa est fille d'un roi puissant et riche, et à qui ton père a beaucoup d'obligation. Elle est jeune, jolie, sensée, vertueuse. Elle tiendra fort bien sa maison. Ton père l'a pu voir : elle lave elle-même son linge ; ce que les filles de roi ne veulent plus faire, tant le siècle est corrompu. Elle t'aime, enfin, et je sais que, ne voulant pas se confier à sa mère par fierté, elle pleure souvent, à cause de toi, dans le sein de sa bonne nourrice Eurymédusе. Pourquoi affliges-tu par ta froideur une si aimable fille ? Et pourquoi refuses-tu le bonheur que les dieux t'ont préparé ?

— Je te le dirai, dit Télémaque, puisque tu désires le savoir. Celle que j'aime...

— Ne parle pas, cher enfant, interrompit Hélène. Je sais que tu es, comme tant d'autres, victime d'un mauvais charme qui émane de moi malgré moi-même. Ma triste gloire

t'a troublé l'esprit. Oui, je suis celle pour qui des milliers d'hommes se sont égorgés, et par qui tant de mères, de femmes et de fiancées ont versé des larmes à flots... Cela, sans doute, eut quelque chose de flatteur; mais depuis longtemps je n'ai plus d'orgueil. Je ne veux plus causer le malheur d'aucun homme. Je suis rassasiée d'aventures. Mon seul désir est de demeurer, paisible et régulière, auprès de mon Ménélas, à qui je dois de longues compensations. On a vraiment assez parlé de moi. D'ailleurs, je suis maintenant une vieille femme...

— Ce n'est pas vrai !

— Que veux-tu donc enfin ?

— T'enlever.

— On m'a déjà enlevée plusieurs fois. Cette idée, cher enfant, ne te refroidit-elle pas ?

— Au contraire.

— Ah ! malheureux ! malheureux ! Mais, dis-moi, où me conduiras-tu ?

— J'ai apporté ici douze talents d'or, et je

tiens de ma mère un riche domaine dans l'île de Zacynthe.

— Ainsi, tu n'aurais pas honte d'enlever la femme de ton hôte ?

— Je ne le ferai point en haine de lui. Au reste, d'autres l'ont fait avant moi. Et j'obéis à un dieu plus fort que ma vertu.

— Mais si mon mari armait des vaisseaux pour m'aller reprendre ?

— On ne recommence pas la guerre de Troie. Et puis, qu'importe ?

— Il m'importe à moi, qui veux mourir tranquille. Va, laisse en paix celle qui a déjà trop voyagé. Nausicaa, elle, est intacte...

— Elle me déplaît.

— Elle se consume de chagrin...

— Elle n'est qu'une sotte.

— Hélas ! cher enfant, je reconnais que c'est bien le dur amour, le dieu sinistre, qui te possède, car tu deviens méchant. Va-t'en ! va-t'en ! Je suis lasse de faire éclore le crime dans le cœur des hommes.

Hélène le quitta sur ces mots, et s'en fut méditer dans les vastes jardins du roi Ménélas.

*
* *

Elle y rencontra, dans un bosquet écarté, Nausicaa tout en pleurs. La jeune fille se jeta dans ses bras.

— Reine, gémit-elle, c'est par toi que je souffre, et c'est pour cela que j'ai recours à toi, car tu es bonne et pleine de sagesse.

Elle dit, en paroles entrecoupées, son amour pour Télémaque, et comme l'ingrat lui semblait charmant malgré sa froideur, et le rêve qu'elle avait fait d'une vie heureuse et belle, là-bas, avec lui, dans cette île clémente de Phéacie, « où déjà je me voyais, soupira-t-elle, épouse chérie et mère féconde, et tout entière à celui que j'aurais aimé le premier, uniquement et pour toute ma vie ».

A ces mots, les sourcils d'Hélène se joignirent et son front pur s'assombrit ; mais ce ne fut qu'un moment.

Toutes deux se promenèrent longtemps au jardin ; et, maintenant, c'était Hélène qui parlait...

*
* *

Le soir, Hélène fit en sorte de se trouver seule avec Télémaque dans un coin du portique :

— Je t'ai menti, lui dit-elle à voix basse. Je t'aime. Enlève-moi.

— J'en étais sûr, répondit simplement Télémaque, et j'ai tout arrangé pour cela. J'ai retenu, à Pylos, un navire tout équipé pour le départ. Je t'attendrai demain, sur le port, à l'heure du crépuscule.

— J'y serai, dit Hélène, avec une de mes servantes.

*
* *

... La nuit tombait. Télémaque, debout sur le quai, vit approcher deux femmes voilées, dont l'une paraissait jeune et svelte et marchait à pas légers.

— Ah ! se dit-il, quelle jeunesse d'allure ! Hélène seule, entre les mortelles, a cette démarche de déesse.

Il vint à elle. Elle mit un doigt sur sa bouche, par-dessus son voile. Il l'aida silencieusement à s'embarquer avec sa servante, et la conduisit sur le pont, où un lit somptueux était préparé.

Le bateau s'éloigna de la rive. Télémaque essaya de lever le voile de la voyageuse. Elle le repoussa doucement, en murmurant : « Demain ! »

Il comprit cette pudeur et alla s'étendre près de la poupe, où il dormit mal, sous les étoiles indifférentes.

Dès l'aurore, il retourna sur le pont pour épier le réveil d'Hélène, — et reconnut Nausicaa et sa nourrice Euryméduse.

La jeune fille, assise sur sa couche, le regardait avec un peu d'effroi, essayant de sourire et l'implorant de ses yeux humides.

Télémaque fut pris d'une violente colère :

— Ah ! cria-t-il, le tour est beau pour une ingénue ! J'ignorais que, dans ton pays, ce fût la coutume des honnêtes filles de courir après les hommes et de les prendre par ruse. Je ne t'aimais pas, Nausicaa : mais, à présent, quels sentiments puis-je avoir pour toi ?

Nausicaa fondit en larmes :

— Ce n'est pas moi, balbutia-t-elle, c'est Hélène qui a voulu. C'est elle qui m'a assuré qu'il le fallait, et que tout finirait bien. Et j'ai longtemps résisté avant de lui obéir.

— Hélène, dis-tu ? Hélène ? Mais alors...

La colère de Télémaque se tourna subitement contre Hélène. Mais, comme la divine fille de Léda était loin et qu'il ne pouvait

la battre, il s'en prit de nouveau à Nausicaa.

— Cette aventure est stupide, dit-il. Car enfin, que vais-je faire de toi ?

— Je ne sais pas.

— Si j'usais de toi comme d'une captive, puisque aussi bien tu t'es offerte ?

— Tu ne le feras point, car tu n'es pas vil. D'ailleurs, ma nourrice me défendrait.

— Et si je revenais à Pylos et te déposais sur le rivage, objet de risée pour les passants ?...

Nausicaa porta la main sur son cœur, appela : « Nourrice ! nourrice ! » et s'évanouit.

Tandis qu'Eurymédusc lui donnait ses soins, Télémaque examinait la jeune fille. Il s'avisa pour la première fois que, moins belle peut-être qu'Hélène, elle était plus fraîche et tout à fait charmante. Puis, tant de faiblesse, et à la fois tant de hardiesse candide, un si confiant et intrépide amour, tout cela, peu à peu, l'émut jusqu'au fond du cœur.

Quand Nausicaa revint à elle et qu'elle vit les yeux de Télémaque, elle comprit qu'il ne lui voulait plus de mal. Elle se leva à demi, et retomba sur la poitrine du fils d'Ulysse, en disant :

— Sauve-moi, ami ! et fais de moi ta femme, puisque tu n'as pas d'autre moyen de me sauver.

Et Télémaque, lié de ces bras frais, et sentant contre lui ce jeune corps suppliant, se confessa vaincu :

— Nous irons, dit-il, à Ithaque, et je te présenterai à mes nobles parents... Mais la divine Hélène s'est indignement jouée de moi.

— Je lui pardonne, dit Nausicaa, riant à travers ses larmes.





La Confession d'Eumée

ROIS jours après que le divin Ulysse eut tué les prétendants et repris possession de son palais, le porcher Eumée tomba gravement malade. Il languissait et ne pouvait manger ni dormir.

Alors il pria son compagnon, le chevrier Philétios, d'aller trouver Ulysse et de lui dire : « Maître, ton serviteur Eumée se meurt et désire te voir . »

Ulysse se rendit donc à sa maison des champs. Il y trouva le porcher Eumée étendu sur de belles toisons et sous de bonnes cou-

vertures (car il ne manquait de rien), mais agité par une fièvre qui le retournait sur sa couche, « comme on retourne sur la braise, pour le griller, le ventre d'une victime, farci de sang et de graisse.»

Eumée dit à Ulysse :

« Maître, merci d'être venu. J'ai quelque chose à te dire. Ton père Laërte m'acheta quand j'étais enfant, et ta mère, Antyclée, m'éleva avec bonté et me traita presque aussi bien que sa plus jeune fille, la belle Climène. Crois-tu que je te sois entièrement dévoué, à toi et à ta famille ?

— Je le crois, dit Ulysse.

— Écoute donc, poursuivit Eumée. Un mois environ avant ton retour, comme je conduisais au palais un jeune porc pour le repas de Pénélope et de ses servantes, je rencontrai, à la porte de la cour, un étranger, un Phénicien, récemment débarqué, et qui portait un ballot de marchandises. A sa prière, je l'introduisis auprès de Pénélope. Il

étala devant elle des bijoux et des broderies. Mais ta vénérable épouse ne lui en acheta point, quoiqu'il fût abondant en paroles artificieuses, car elle n'avait pas souci de se parer en ton absence. Alors le Phénicien lui proposa des herbes et des poudres contre les maladies (car il se connaissait aussi en médecine). La bienveillante Pénélope lui en prit quelques boîtes, et aussi des pierres bleues pour conjurer les maléfices. Elle lui offrit à manger, et lui permit, s'il le voulait, de coucher à la maison des champs, avec moi, près de la porcherie.

« Le Phénicien s'appelait Amilcar. Il était svelte et assez petit, avec des yeux de femme, des manières caressantes et une douce voix. Il avait vu beaucoup de villes et de peuples, et racontait agréablement ses aventures ; mais on n'avait pas de peine à deviner qu'elles n'étaient pas toutes vraies.

« Le lendemain matin, il sortit de bonne heure. Je restai pour soigner mes porcs ;

mais, l'après-midi, je fus au palais porter un panier de figues. Je trouvai Amilcar dans la grande salle, assis près de la table des prétendants. Il les réjouissait en chantant, non point les exploits des héros, mais de petites chansons d'amour; si bien que le bon aède Phémios en paraissait dépité. La vénérable Pénélope était descendue de sa chambre jusqu'au palier qui domine la salle et, appuyée sur la balustrade, elle écoutait les chansons d'amour, et, se ressouvenant sans doute de toi, elle pleurait en les écoutant; et cependant elle en redemandait toujours. Or le Phénicien, tandis qu'il chantait, regardait Pénélope avec une insolence dont ta chaste épouse ne s'apercevait pas; et un dieu mit en moi cette pensée que l'étranger désirait la femme de mon maître.

— Mais, dit Ulysse, les prétendants ne la désiraient-ils pas aussi ?

— Ils la désiraient peut-être, reprit Eumée; mais ils désiraient surtout ses grands

biens. Au reste, ils se surveillaient entre eux; et puis, ils prenaient leur plaisir avec quelques-unes des servantes.

« La nuit d'après, un dieu m'éveilla en sursaut; et je vis que le Phénicien, qui couchait non loin de moi, quittait son lit avec précaution. Je le suivis dehors, sans être vu de lui. Il se dirigea vers le palais. Arrivé là, il prit une échelle cachée derrière des broussailles et l'appliqua contre le mur de la cour.

— Mais, dit Ulysse, une fois dans la cour, il eût rencontré des portes qu'il n'aurait pas pu ouvrir.

— Qui sait ? reprit Eumée. Cet homme était fertile en artifices et possédait des secrets. Peut-être aussi était-il d'accord avec quelqu'une des servantes.

— J'imagine même qu'il venait pour l'une d'elles, dit Ulysse.

— Il est possible, mais je ne le crois pas, dit Eumée. Je ne le crois pas, à cause de la façon dont il avait regardé ta vénérable

épouse. D'ailleurs, je n'avais pas les moyens de m'assurer de ses intentions. Lors donc qu'il eut commencé à gravir l'échelle, je courus à lui, je le pris par la jambe et le précipitai sur le sol. Puis, comme il était tout étourdi de sa chute, je l'étranglai commodément. Il remua les pieds, mais pas longtemps... Ai-je bien fait, mon maître ?

— Assurément, dit Ulysse.

— Je chargeai le corps sur mes épaules, continua Eumée, et le portai jusqu'à l'étable à porcs. Je l'enterrai soigneusement dans un coin de l'étable, et fis même une petite libation aux dieux d'en bas, pour qu'il reposât en paix. Le lendemain, j'annonçai à Pénélope que le Phénicien s'était rembarqué au petit jour, ayant profité d'une occasion.

— Et comment prit-elle ce départ ?

— Elle ne dit rien, sinon : « Je lui souhaite un bon voyage ; car il est ingénieux et de propos agréables. »

— Et après ?

— Je rentrai me coucher et dormis fort bien. Mais la nuit suivante je ne pus fermer l'œil ; ou bien, quand je m'assoupissais, je rêvais que je luttais avec l'ombre d'Amilcar, et que cette ombre, effroyable à voir, me terrassait et meurtrissait tous mes membres.

« Or, le lendemain matin, en entrant dans l'étable, je vis que les porcs avaient à moitié déterré le corps d'Amilcar et commençaient à le manger. Et je compris que c'était pour cela que son âme me tourmentait. Alors je transportai ses restes dans le verger (et ce ne fut point un travail plaisant) ; je les enfouis profondément et les recouvris d'un tertre de gazon ; j'invoquai les dieux d'en bas ; je fis des libations de lait et de vin. Tout fut inutile. Mes nuits continuèrent d'être mauvaises. Sans doute, lorsque tu as reparu, mon cher maître, j'ai oublié mon mal pendant quelques jours, soit par la joie de te revoir, soit que les dieux aient voulu me rendre la force de t'aider contre les pré-

tendants. Mais voilà maintenant mes souffrances revenues. Je me consume et j'endure mille morts dans ma tête et dans toute ma chair. L'âme du Phénicien ne veut pas s'apaiser, depuis que son corps n'est plus dans son entier : et il n'est pas en mon pouvoir d'y remettre ce qui y manque... J'ai voulu te parler avant de mourir, afin que tu saches l'origine de mon mal, et que tu y cherches un remède s'il en est encore. Tu ne peux être irrité contre moi, mon maître, puisque c'est en voulant te servir que j'ai attiré sur moi le malheur.

— C'est bon, dit Ulysse. Attends-moi.»

*
* *

Le héros alla méditer au bord de la mer. Il se demandait si Pénélope avait été émue par les discours et les regards du Phénicien : « Eumée assure que non ; mais

il faut cependant qu'il ait cru ma femme en grand danger pour s'être porté si roidement à son secours... Que risquait-elle pourtant, ayant autour d'elle sa nourrice et ses cinquante femmes ?... Eumée a-t-il redouté chez ma vénérable épouse un moment de faiblesse ?... Ce matin, tandis qu'on la coiffait, Pénélope fredonnait une petite chanson bizarre. Etait-ce une de celles que le Phénicien lui a chantées ?... Mais Eumée lui-même a-t-il agi seulement par fidélité, ou quelque autre sentiment l'a-t-il poussé à protéger avec tant de vigueur la femme de son maître ? Eumée est un peu plus jeune que moi ; il n'a point la mine basse ; bien qu'il soit esclave, il est fils de roi, car tels sont les jeux de la destinée... Est-ce que ?... Je ne soupçonne point, dans tout ceci, d'action coupable : mais parfois, au fond du cœur des mortels, il y a des sentiments ignorés d'eux-mêmes et qui y furent déposés par une puissance inconnue... Quoique beaucoup de choses soient obscures pour

les hommes, rien, pour eux, n'est plus obscur que leur esprit... »



Ainsi méditait le sage Ulysse. Mais bientôt il réfléchit qu'il ferait mieux de ne pas rechercher ce qu'il ne pourrait jamais savoir. Puis la chaste Pénélope, l'ayant attendu vingt ans, n'était plus dans la fleur de la jeunesse ; et, depuis qu'il l'avait retrouvée, elle lui inspirait moins de désir que dans le temps où il se souvenait d'elle, au loin, sur la vaste mer.

Il revint donc vers Eumée et lui dit doucement :

— Reprends courage, fidèle Eumée. J'ai vu beaucoup de peuples et me suis enquis de leurs mœurs et de leurs religions. Je connais des dieux que tu ne connais pas. L'âme qui te tourmente est, m'as-tu dit, celle d'un Phénicien : or, j'ai longtemps habité la Phénicie,

et je sais un dieu de ce pays qui te délivrera, lorsque je lui aurai sacrifié un bouc en récitant certaines prières. Et c'est ce que je vais faire de ce pas.

Et Eumée, l'ayant cru, fut parfaitement guéri.





Réveil d'Ombres

Par delà l'Océan, dans l'île des Cimmériens, éternellement enveloppée de brume. Des eaux mortes, des prairies d'asphodèles, des collines pâles. Là demeurent les « têtes sans force », les âmes, les ombres, les formes des morts. Les morts vivent là, vaguement, faiblement, dolemment. (Car ni l'on ne peut concevoir la vie sans le corps, ni l'on ne veut que tout finisse au bûcher et à la tombe.) « Les nerfs ne soutiennent plus les chairs ni les os... La flamme du bûcher ayant dompté nerfs, chairs et os,

l'âme, qui s'en est échappée et qui garde la forme du corps, voltige comme un songe. » Les morts, « images de ceux qui ne sont plus », continuent de faire par habitude ce qu'ils faisaient auparavant. Achille continue de brandir ses armes, Agamemnon de porter le sceptre, Minos de rendre des sentences, Phèdre ou Léda d'appeler l'amour, la foule de servir. Mais ce ne sont presque plus que des gestes, accompagnés seulement du souvenir endormi et peu à peu défaillant des sensations et des pensées de jadis.



Lorsque Ulysse vint dans l'île des Cimmériens consulter l'ombre du devin Tirésias, et qu'ayant creusé une fosse il y eut versé le sang d'une génisse, les âmes des morts, bruissantes comme les feuilles mortes balayées par le vent d'automne, se pressèrent autour de la

fosse pour boire du sang et retrouver par là un peu de vie et de force. Mais le héros les écarta de son épée, et ne laissa boire que les ombres avec qui il lui plaisait de s'entretenir: sa mère Antyclée, Achille, Agamemnon, Phèdre, Ariane, Léda et le bel Antiloque.

Or, après le départ du prudent Ulysse, les morts qui avaient bu le sang noir conservèrent pendant quelques jours, dans leur forme moins transparente et soutenue par un semblant de nerfs, de chair et d'os, le pouvoir de sentir, d'être émus, de désirer et de faire entendre des paroles. C'était comme une demi-vie, fragile et lentement décroissante, qui leur était rendue.

D'abord, ils se souvinrent avec plus de précision de ce qu'ils avaient fait et souffert quand ils étaient vivants. Au milieu des autres âmes demeurées muettes, ils goûtèrent le plaisir oublié de la conversation. Et, malgré eux, quoique leur mémoire leur rappelât plus de douleurs que de plaisirs, ils regrettèrent

amèrement la vie et souhaitèrent de la recommencer. Et tous approuvèrent ce qu'avait dit Achille à Ulysse: «Ne me parle pas de la mort. J'aimerais mieux être le mercenaire d'un pauvre homme que le roi de ceux qui ne sont plus. »

Ils se remirent donc à vivre, chacun suivant son caractère, autant que le leur permettait l'énergie précaire puisée dans la fosse rouge.

*
* *

Dans la première joie d'un peu de vie retrouvée, ils s'étaient sentis pleins de bienveillance les uns pour les autres : « Pourquoi se jalouser, se haïr, se faire du mal ? Si les biens que nous connûmes avant la mort ne valaient pas qu'on se donnât pour eux tant de peine, plus vains encore sont les biens de la cité des ombres, et plus grande la folie de se les disputer ».

Et pourtant, dès le deuxième jour, l'ombre

d'Achille et l'ombre d'Agamemnon cessèrent d'être amies. Chacun d'eux prétendait régner sur le blême troupeau des formes vides : l'un, sous prétexte qu'il fut le plus vaillant des Grecs ; l'autre, parce qu'il avait été jadis le « roi des rois ».

Les ombres des guerriers qui n'avaient pas bu le sang assistaient à cette querelle. De légers murmures, pareils à ceux de l'herbe froissée par un souffle, marquaient tour à tour leur faveur ou leur hostilité. Mues par d'obscurs ressouvenirs, les unes se rangèrent autour d'Agamemnon, et les autres autour d'Achille, selon que, dans leur vie antérieure, elles avaient aimé l'Atride ou le fils de Thétis. Et Agamemnon, suivi de ses diaphanes soldats, prit position derrière un étang sans couleur, et Achille établit son camp de fantômes sur une colline couleur de cendre.

Cependant Phèdre, en qui le sang de la fosse avait fait revivre son fatal amour, cherchait, parmi les ombres, celle du farouche

Hippolyte. Elle le trouva fort occupé à lancer des flèches qui se perdaient dans le brouillard. Elle l'assaillit de paroles brûlantes ; et, comme il ne pouvait parler et qu'il ne faisait que des gestes hésitants, elle crut l'avoir persuadé, se jeta sur lui et voulut l'étreindre. Mais ses bras se refermèrent sur son sein, n'ayant enveloppé qu'une image. Elle s'y reprit avec plus de précaution et de manière que cette image restât du moins enclose dans le cercle de ses bras. Mais cela ne lui faisait aucun plaisir; et, aussitôt qu'elle resserrait un peu son étreinte, l'image se dérobait. Et Phèdre recommençait encore, en poussant de petites plaintes.

De son côté Léda, encline jadis aux amours excentriques, profitait des forces retrouvées pour s'éprendre du géant Orion. L'ombre énorme du chasseur arpentait interminablement les champs d'asphodèle, à la poursuite de fauves imaginaires. Léda le guettait au coin des halliers, et, lorsqu'il

passait à grandes enjambées, elle s'efforçait d'attirer son attention par des soupirs et des mots caressants. Mais Orion ne l'entendait pas...

Pareillement, la douce Ariane avait senti renaître en elle ses dispositions affectueuses. Moins chimérique que Phèdre et que Léda, elle tourna ses vues sur Antiloque qui, ayant humé comme elle la liqueur rouge, offrait de nouveau quelque consistance.

La sombre Procris avait, elle aussi, remarqué le beau guerrier. Mais Antiloque lui préféra la sensible Ariane; et tous deux, Ariane et Antiloque, s'en furent le long du pâle Achéron vers un bois d'oliviers dont les feuilles semblaient d'argent terni...

*
* *

Le troisième jour (si l'on peut employer ce mot pour mesurer le temps dans le pays

qui n'a point de soleil), les armées d'Achille et d'Agamemnon en vinrent aux mains. A vrai dire, les ombres des guerriers ne risquaient pas grand'chose à s'entr'égorger. Bientôt elles formèrent une mêlée confuse de spectres qui passaient les uns au travers des autres : en sorte que les deux armées eurent bientôt échangé leurs positions sans aucun résultat. Alors, d'un grand courage, elles s'apprêtèrent à se retraverser mutuellement.

Mais, entre les deux camps, Achille et Agamemnon luttaient de façon un peu plus réelle, à ce qu'il semblait. Car, Agamemnon ayant atteint Achille à la cuisse, des gouttes roses sortirent de la blessure. Mais, un moment après, Achille ayant enfoncé la pointe de son glaive dans la poitrine du roi des rois, la plaie ne laissa couler que quelques gouttes, non plus roses déjà, mais incolores. Puis, les cris des deux chefs s'éteignirent dans leur gorge ; et les coups d'épée ne

tiraient même plus un peu d'eau de leurs corps évanescents. Leurs formes se transperçaient réciproquement et entraient l'une dans l'autre sans rencontrer aucune résistance ; et ce n'étaient plus que deux ombres qui luttaient au milieu des ombres.

A la même heure, Phèdre, attachée à l'ombre d'Hippolyte, n'était plus qu'une ombre qui embrassait une ombre.

Et Léda, s'étant mise à courir après le géant Orion, avait épuisé dans cet effort sa mince provision de sang ; et elle ne s'apercevait pas qu'elle n'était plus qu'une ombre qui poursuivait l'ombre d'un chasseur d'ombres...

Et, sous les oliviers d'argent terni, au moment où Ariane et Antiloque tentaient, de leurs lèvres déjà molles et blêmes, un baiser décevant, la jalouse Procris, qui s'était glissée derrière eux, leva son poignard sur sa rivale. Antiloque se jeta au-devant de son amie, et ce fut lui qui reçut le coup. Et

Procris allait s'écrier : « Ah ! grands dieux ! c'est lui que j'ai tué ! » Mais le cri mourut dans sa bouche. Elle vit que les deux amants n'étaient déjà plus que deux images vides et pensa : « Puisqu'il en est ainsi, lui ou elle, cela est fort indifférent. » Mais l'ayant pensé, elle ne pensa plus ; et elle ne fut qu'une ombre qui a voulu poignarder une ombre dans les bras d'une ombre...

*
* *

Or, tandis que se passaient ces choses vaines, Antyclée, la vénérable mère d'Ulysse, était demeurée assise, la tête dans ses mains. Elle repassait les paroles de son fils et s'appliquait intérieurement à retenir et à préciser les visions qu'il avait ranimées dans son esprit : la maison d'Ithaque, le grand verger, les collines pierreuses, le port et la mer bleue, l'allure et les vêtements de son vieux mari

Laërte, le départ d'Ulysse pour Troie, et le noble visage de son cher enfant. Mais, à mesure que le sang, par cet effort même, s'usait dans ses veines fragiles, tous ces souvenirs, qu'elle voulait fixer, lui échappaient. Et la vénérable Antyclée ne fut plus qu'une ombre qui, vaguement, rêve à des ombres...

Tout était rentré dans l'ordre



En Marge de l'Iliade (*)

(*) On peut rapporter à cette série *Briséis* (dans le volume intitulé *Myrrha*).



Thersite

C'ÉTAIT l'homme le plus laid qui fût venu devant Ilion. Il était louche, boiteux, bossu, avec une tête pointue où poussaient quelques cheveux épars. D'une voix aigre, il outrageait Agamemnon :

« — Atride, tes tentes sont pleines d'airain et des belles femmes que nous te donnons d'abord, quand nous prenons une ville. Que te faut-il encore ?

« Et, se tournant vers les soldats :

« Lâches ! Achéennes et non Achéens ! Retournons dans nos demeures avec les

nefs. Laissons-le, seul devant Troie, amasser des dépouilles. Il verra alors si nous lui sommes nécessaires ou non. N'a-t-il pas outragé Achille, meilleur guerrier que lui, et enlevé sa récompense ? Certes, Achille a l'âme douce ; autrement, Atride, c'eût été ta dernière insolence !

« Mais le divin Ulysse regarda Thersite et lui dit :

« — Silence, infatigable bavard ! Si je te surprends encore clabaudant comme tu fais, que ma tête tombe de mes épaules si je ne te saisis dans ma forte main et si, t'ayant mis tout nu, je ne te reconduis jusqu'aux nefs, en te rouant de coups !

« Il dit, et le frappa de son bâton royal sur le dos et sur les épaules. Et Thersite se courba, pleurant de rage. Une tumeur saignante lui gonfla le dos sous le coup du sceptre d'or ; et il s'assit, tremblant et gémissant, hideux à voir.

« Et les Achéens rirent aux éclats ; et, se

regardant les uns les autres, ils se disaient :

« — Certes, Ulysse a déjà fait mille choses excellentes, par ses sages conseils et par sa science guerrière ; mais ce qu'il a fait de mieux a été de réduire au silence ce harangueur injurieux. » *(Iliade, II.)*

*
* *

Thersite, ne pouvant se venger d'Ulysse par la force, médita contre lui une ruse ingénieuse, afin de le faire souffrir dans son cœur.

Il parla longuement, en secret, à un mauvais soldat nommé Styrax, avec qui il aimait à s'enivrer chez les marchands de boissons fermentées qui avaient suivi l'armée des Achéens.

Styrax, pendant ce discours, hochait le menton en signe d'assentiment.

— Tu as bien compris ? demanda Thersite.

— A merveille, répondit Styrax, et je ferai ce que tu m'as dit. Mais, que me donneras-tu ?

— Hélas ! reprit le boiteux, les chefs nous volent tout le meilleur du butin. J'ai pu, toutefois, amasser quelques petites choses. Je t'en donnerai la moitié.

*
* *

Le lendemain, Styrax, déguisé en marchand phénicien, alla trouver Ulysse dans sa tente.

— Divin Ulysse, lui dit-il, un naufrage m'a jeté sur la rive, non loin d'ici. Je venais d'Ithaque, où j'ai fait quelque commerce et où j'ai vu la sage Pénélope. J'ai pensé qu'il te serait agréable d'avoir de ses nouvelles.

— Comment va-t-elle ? demanda Ulysse.

— Fort bien, répondit Styrax.

— Elle ne semble pas trop malheureuse ?

— Elle m'a paru, dans le fond, un peu mélancolique. Mais elle a de bons voisins qui la consolent et qu'elle invite souvent à des festins. Ce sont les princes de Zanthe, de Zacynthe, de Dulichios, d'autres encore. Le bel Antinoos, surtout, est fort empressé auprès de ta femme et la divertit de son mieux. On ne s'ennuie pas, divin Ulysse, dans ton palais d'Ithaque !

Le héros ne broncha pas, soit qu'il fût assuré de la vertu de Pénélope, soit qu'il fût insensible à ses comportements. Mais, brusquement, il asséna sur le dos de Styrax un grand coup de son bâton royal.

Styrax s'enfuit en criant, et rejoignit Thersite derrière un tamaris.

— Eh bien ? demanda le bancal.

— J'ai fait ta commission, dit Styrax. Cela m'a valu un grand coup de bâton. Je te le rends.

Et il le lui rendit à tour de bras.

*
* *

Thersite médita une nouvelle ruse.

Il se glissa dans la tente d'Achille. Assis sur de riches tapis, le fils de Pélée demeurait silencieux et sombre.

— Illustre Achille, dit Thersite, on ne peut nier qu'Agamemnon et les autres chefs se soient conduits envers toi d'abominable façon. Je leur ai dit leur fait. Mais Ulysse m'a cruellement frappé de son sceptre. Tu en peux voir les marques sur mon dos.

— Laisse-moi tranquille ! dit le fils de Pélée.

— Tu es, continua Thersite, le plus vaillant des guerriers, et moi, je ne suis rien. Mais les grands peuvent quelquefois se servir utilement des petits. Nous haïssons également Ulysse. Unissons nos rancunes. Si tu voulais m'employer secrètement contre le roi d'Ithaque, il ne triompherait pas long-

temps de ton malheur ; car, si je suis faible de corps, mon esprit n'est point infertile en stratagèmes...

— Laisse-moi tranquille ! reprit le héros.

Et Thersite sentit le bâton royal du fils de Pélée s'abattre rudement sur ses épaules.

*
* *

Thersite, alors, jura de se venger d'Achille. Il savait de quelle amitié étaient joints Achille et Patrocle, et pensa que le mal le plus sensible qu'il pût leur faire, c'était de semer entre eux la jalousie et la haine.

Il savait aussi (car il passait son temps à rôder autour des tentes et à recueillir les malins propos) que Patrocle chérissait une de ses captives, du nom de Myrrha, et que cette belle enfant avait été remarquée par le vaillant Achille.

Or, un matin que Patrocle, devant le

camp des Myrmidons, s'exerçait à lancer des javelots, Thersite s'approcha, et se mit à le considérer avec intérêt, approuvant chaque coup par des cris. Puis il arracha, non sans effort, les traits enfoncés dans la cible, et les rapporta obligeamment au jeune héros.

— Merci, dit Patrocle.

— C'est admirable ! dit Thersite. Achille lui-même serait moins adroit... Mais, lorsque les hommes ont adopté une opinion, ils s'y tiennent pour toujours et ne l'examinent même plus. Il est entendu que nul des Achéens n'est comparable au fils de Pélée.

— Et ce sentiment est fort raisonnable, dit Patrocle. Achille est le plus beau des Achéens ; il est l'archer le plus habile, le meilleur cocher, le meilleur cavalier, le guerrier le plus intrépide.

— Assurément, dit Thersite, les dieux lui ont donné la vigueur et la souplesse du corps. Ils ont octroyé à d'autres une intelligence subtile, ou le don d'enchaîner les mots, ou

celui de former des chants harmonieux. Mais les hommes ont coutume d'honorer la force par-dessus toutes choses.

— Il est vrai, dit Patrocle ; mais Achille n'a pas seulement la force et la beauté. Il parle bien, et il compose des chansons qu'il chante en s'accompagnant de la lyre.

— D'autres, dit Thersite, ne le lui cèdent pas sur ce point. Tout le monde, illustre Patrocle, connaît ton gracieux esprit... Mais, parce qu'il est fils d'une déesse, Achille a pour serviteurs volontaires des hommes qui, peut-être, le valent bien... Ce que je te dis là, beaucoup de Myrmidons le pensent aussi.

— Achille est mon ami, répondit Patrocle.

*
* *

Fatigué, Patrocle s'assit devant sa tente.

Une captive lui apporta une amphore pleine de vin et une coupe d'argent ciselé.

Il invita Thersite à boire avec lui.

— Comment s'appelle cette esclave ? demanda le boiteux.

— Myrrha.

— Ah ? fit Thersite. Et il affecta un sourire mystérieux.

Il ajouta :

— Elle est vraiment fort belle.

— Je l'aime extrêmement, dit Patrocle.

— Tu n'es pas le seul, dit Thersite.

— Que veux-tu dire ?

— Oh ! rien... Ce sont des paroles en l'air... En tout cas, rien ne permet de croire que Myrrha ne te soit pas fidèle.

— Pourquoi tous ces détours ? Tu ne parles pas comme un homme libre.

— C'est que j'ai peur de t'affliger.

— Les soupçons et le doute sont parfois plus pénibles que la vérité elle-même. Parle ! ou sinon...

— Grâce ! supplia Thersite. Myrrha ne déplaît point à l'illustre Achille, voilà la vérité.

— Et Myrrha, le sait-elle ?

— Il paraît.

— Et comment le prend-elle ?

— On raconte qu'elle n'en est point fâchée.

— Es-tu sûr de ce que tu dis là ?

— Par Zeus et les dieux de l'Olympe immortel, par le noir Adès et les dieux souterrains, par...

— Va-t'en ! va-t'en ! dit Patrocle.



Thersite s'en alla, étonné cette fois de n'être pas battu. Mais, peu après, rampant parmi les buissons, il revint à la tente de Patrocle, regarda par un trou et vit le jeune héros qui semblait presser Myrrha de questions, et la belle captive qui pleurait.

Il vit ensuite Patrocle prendre Myrrha par la main et la conduire, à grands pas, vers la tente d'Achille.

— Cela va bien, songea le boiteux. Ils vont évidemment s'égorger.

*
* *

Il se cacha derrière la tente du fils de Pélée et prêta l'oreille. Il se réjouissait d'avance des paroles violentes et des outrages qu'allaient sans doute échanger les deux héros ; mais il entendit, avec surprise, Patrocle qui disait :

— Divin Achille, ami très cher, pourquoi ne parlais-tu pas ? Tu désires cette enfant, et elle te préfère à moi, ce qui est bien naturel. Si un méchant ne m'en avait pas informé, tu aurais souffert par moi, toi que j'aime par-dessus tous les mortels et beaucoup plus que toutes les femmes. Je ne l'au-

rais pas su, hélas ! et tu m'aurais haï peut-être à cause d'une captive. Mais prends-la, je te la donne, afin que tu m'aimes toujours.

— Cher Patrocle, répondit Achille, les dieux ont mis en toi une âme charmante. Mais trop de tristesse m'accable pour que je puisse aujourd'hui me plaire à ton présent.

— Laisse donc couler les heures, ami, et garde Myrrha, je t'en prie. Elle est douce, discrète, silencieuse, et sa présence du moins te sera légère.



Patrocle, à ces mots, sortit de la tente d'Achille. Il aperçut Thersite, qui parut tout décontenancé en le voyant :

— Rassure-toi, lui dit Patrocle. Je ne te frapperai pas, pauvre homme. Il n'est pas en ton pouvoir de me troubler. Tu t'irrites que les dieux aient inégalement réparti les

biens entre les habitants de la terre. Mais ta colère est inutile et, d'ailleurs, si tu regardais mieux les choses, l'injustice de ce partage te serait moins amère. La destinée a comblé Achille de ses dons : mais il doit mourir dans la fleur de sa jeunesse ; et moi, que tu envies sans doute, je ne lui survivrai guère, si même je ne meurs avant lui. Le sort t'a refusé la beauté, la force et la richesse, mais il t'a donné un esprit ingénieux, par où tu pourrais plaire aux hommes et même aux femmes, et t'en faire aimer, si tu le voulais bien. Tu serais moins malheureux si tu n'étais pas méchant et si tu considérais, au surplus, que nous sommes tous promis à la mort... Au revoir, pauvre Thersite.

L'infirme ne répondit rien ; mais deux larmes maigres jaillirent âcrement de ses yeux...





L'Innocente Diplomatie d'Hélène

UN grand jardin s'étendait en terrasse au-dessus des portes Scées ; et c'était la promenade habituelle des Troyens et de leurs femmes.

Un soir, assis sur un banc du jardin, Priam, Thimœtès, Lampos, Klytios, Anténor, Hikétaon et Ukalégon, vieillards vénérables, devisaient ensemble des nouvelles du jour,

quand Hélène vint à passer. Et alors ils se dirent les uns aux autres, à voix basse :

— Il n'est pas étonnant que les Troyens et les Achéens consentent à subir tant de maux pour une telle femme, car elle ressemble, par sa beauté, aux déesses immortelles.

*
* *

Ils parlaient ainsi parce qu'ils étaient de vieux hommes, proches de la mort, et que la vue d'Hélène leur apportait une dernière joie.

Mais tout autre était la pensée de la vertueuse princesse Andromaque, femme d'Hector. Lorsque les propos des vieillards lui furent rapportés :

— On peut, dit-elle, manquer de bon sens avec des cheveux blancs. N'est-il pas monstrueux que tout un peuple supporte les maux de la guerre et que des milliers d'hommes

s'entr'égorgent à cause d'une femme sans pudeur ?

— Hélène n'est pas sans pudeur, répondit Hector. Sa tenue est parfaite. Elle reproche souvent son crime à Pâris et voudrait se soustraire à son amour. Elle se qualifie elle-même de la plus dure façon. Mais elle est la triste victime de la fatalité.

— Cela est facile à dire, répliqua Andromaque. Mais quoi ! vous autres hommes vous êtes indulgents aux personnes irrégulières quand elles sont belles, et l'obscure vertu de vos épouses vous touche peu.

— Elle nous touche, et nous les estimons fort. Mais il est certain que la fille du Cygne et de Léda n'est point méchante et qu'elle a je ne sais quel charme en elle qui apaise les colères.

— Les hommes peuvent sentir ce charme, dit Andromaque. Mais moi, il me fait horreur, car c'est lui qui a déchaîné le malheur sur ma ville.

*
* *

Andromaque et son mari échangeaient ces propos dans une des cinquante chambres nuptiales de pierre polie, construites les unes auprès des autres, où couchaient les fils de Priam avec leurs femmes légitimes.

Mais Hélène habitait avec Pâris un pavillon écarté, d'où elle ne sortait que pour aller respirer l'air, quelquefois, sur la terrasse des portes Scées. Elle était simple, réservée, un peu craintive. Elle s'étonnait de sa propre aventure, et l'attribuait de bonne foi à la volonté des dieux. La connaissance qu'elle avait de sa beauté et du sortilège qui était en elle la rendait peu sensible aux mauvais jugements et aux paroles désobligeantes. Mais toutefois, sévèrement élevée à Sparte, elle souffrait de ce qu'il y avait d'irrégulier dans sa situation ; elle comprenait et trouvait presque juste l'hostilité des honnêtes femmes à

son endroit et eût voulu la vaincre à force de modestie, de correction et de douceur.

Les femmes troyennes avaient décidé d'aller en procession au temple d'Athéné, et de déposer un voile richement brodé sur les genoux de la déesse, afin qu'elle prît la ville en pitié.

Hélène sentit un vif désir de prendre part à cette cérémonie.

Depuis qu'elle avait suivi Pâris, elle avait adopté les dieux et, par suite, la patrie de son ami, et était devenue fort bonne Troyenne. D'ailleurs, elle préférait aux mœurs de son ancien pays les mœurs et la vie de Troie : elle y trouvait un art peut-être moins pur, mais plus de commodités et de luxe que dans l'austère Lacédémone.



Un soir qu'elle se promenait sur les portes Scées, elle y rencontra Andromaque.

Elle s'effaça respectueusement devant l'épouse d'Hector. Andromaque passa, la tête haute, en jetant sur elle un regard glacé. Hélène rentra dans sa maison, tout en larmes.

Mais Andromaque, si peu qu'elle l'eût regardée, n'avait pas été sans remarquer l'harmonie de sa toilette et certaine broderie dont sa robe était ornée. Elle avait dit, le soir, à Hector :

— Cette femme est ce qu'elle est. Mais elle a du goût, je dois le reconnaître.

Hélène le sut, et fit porter à l'une des suivantes d'Andromaque le dessin de la broderie qui avait plu à la vertueuse princesse. Elle y joignait quelques conseils sur la manière de tailler les robes, les ceintures et les manteaux.

Andromaque laissa ses femmes profiter de ces indications. Elle leur permit aussi d'exécuter la broderie et, quelques jours après, elle parut à la promenade avec cet ornement nouveau. Elle vit Hélène, qui, ce jour-là,

avait mis une robe toute simple et tout unie. Et, cette fois, elle regarda sans malveillance la compagne de Pâris.

*
* *

Le lendemain, Hélène rencontra, dans le jardin du roi, le petit Astyanax aux bras de sa nourrice.

Elle demanda poliment à cette femme la permission d'embrasser « le fils du plus vaillant des hommes et de la plus sage des femmes ». L'enfant, la voyant belle, lui sourit, et, avec un murmure caressant, promena ses petites mains sur le délicieux visage de la Tyndaride.

— Que ne puis-je, soupira-t-elle, avoir, moi aussi, un beau petit garçon ! Mais les dieux m'ont refusé cette joie.

Et ses yeux se mouillèrent.

— A votre âge, on peut espérer, fit obligeamment la nourrice.

— Hélas ! répondit Hélène, je crains bien que les dieux n'aient frappé mon sein de stérilité ! (*) De toutes les marques de leur colère, celle-là m'est la plus sensible.

*
* *

La nourrice raconta la scène à sa maîtresse, en présence d'Hector.

— Il faut avouer, dit Andromaque, que cette femme a gardé quelques bons sentiments.

— Ma conviction, dit Hector, c'est qu'Hélène était faite pour vivre paisible entre un mari et des enfants... Son désir de maternité le prouve bien... Visiblement, sa destinée est en contradiction avec son caractère... Son malheur est d'avoir connu mon frère

(*) Je sais bien que, d'après une tradition, Hélène avait eu de Thésée une fille : Hermione. Mais j'ai délibérément négligé ce détail. (*Note de l'auteur.*)

Pâris, qui est le plus séduisant et le plus artificieux des hommes... Mais Vénus l'a voulu ; et, sans doute, c'est encore Vénus qui la maintient stérile pour la conserver belle... Ainsi, ce qui fait sa gloire est aussi sa punition. Car enfin...

— Mon ami, dit Andromaque, prenez garde : vous la défendez trop, et vous divaguez un peu.

*
* *

A ce moment, une servante d'Hélène apporta, pour le jeune Astyanax, un jouet magnifique : c'était un petit char d'argent, attelé de deux chevaux en bois de cèdre harnachés d'or.

L'enfant, charmé, battit des mains.

Andromaque, embarrassée, songeait à rendre le jouet. Mais Astyanax pleura. Hector intervint :

— Renvoyer ce petit char, ce serait, dit-il,

désoler cet enfant et offenser sans raison une femme qui eut assurément des torts, mais qui t'admire et te respecte, et qui honore la vertu qu'elle ne sut pas observer. Gardons cet objet, cela est sans conséquence ; et tu ne crains pas, j'imagine, que l'amitié d'Hélène soit dangereuse à un enfant de dix-huit mois.

Il ajouta prudemment :

— Tu n'as pas à la craindre davantage pour ton mari. Hélène n'est point coquette... Tu es d'ailleurs aussi jolie qu'elle, depuis quelque temps surtout. Tu es beaucoup mieux mise qu'autrefois, et cela me fait plaisir.

Andromaque se réjouit de ces paroles, mais elle ne dit pas comment elle avait appris à se mieux parer.

*
* *

Lorsque Pâris, sauvé par Vénus des mains de Ménélas, rentra piteusement dans son

palais, poursuivi par les imprécations d'Hector :

— Ah ! dit Hélène en défaisant sa chevelure avec art, je ne suis qu'une créature de malheur !.. Plût aux dieux qu'au jour même où ma mère m'enfanta un tourbillon m'eût emportée sur une montagne ou abîmée dans les flots, avant que ces choses fussent arrivées !.... Mais puisque les dieux avaient résolu ces maux, je voudrais du moins être la femme d'un meilleur guerrier... Heureuse Andromaque, épouse sans tache de l'invincible Hector !... Il est vrai que celle-là a mérité son bonheur...

Andromaque fut vite informée de ces louables discours.

— Cette pauvre Hélène, dit-elle à Hector, a des excuses, quand on y réfléchit. Son mari passe pour un peu sot... Elle aurait sur Pâris une très bonne influence, si Pâris avait du cœur... Elle ne se glorifie pas de sa faute et respecte ce qui est respectable... Au reste,

il serait puéril de croire qu'elle est la vraie cause de la guerre. Il est clair que son enlèvement n'a été qu'un prétexte. A défaut de celui-là, les Achéens en eussent inventé quelque autre. Elle a raison de parler de fatalité. Il y en a certainement dans son cas. Elle méritait d'être vertueuse.

*
* *

Cependant le jour approchait où les Troyennes devaient porter le Voile sacré dans le temple d'Athéné.

Hélène alla trouver le roi Priam, qui avait toujours été très bon pour elle.

— Père, lui dit-elle, je voudrais assister à cette cérémonie. Non certes par vanité, mais pour signifier que je suis de cœur avec les femmes de ma nouvelle patrie et qu'elles-mêmes ne me considèrent plus comme une étrangère. Je vous supplie donc de me con-

duire au temple dans le moment où les épouses troyennes y entreront, afin que je puisse me joindre à leur cortège.

— Chère fille, répondit Priam, je ferai ce que tu désires. Mais ne crains-tu pas que les épouses des Troyens, et surtout la fière Andromaque, ne te fassent quelque avanie ?

— Nous verrons bien, cher père.



La procession des femmes arrivait au portique du temple lorsque Hélène parut, conduite par Priam.

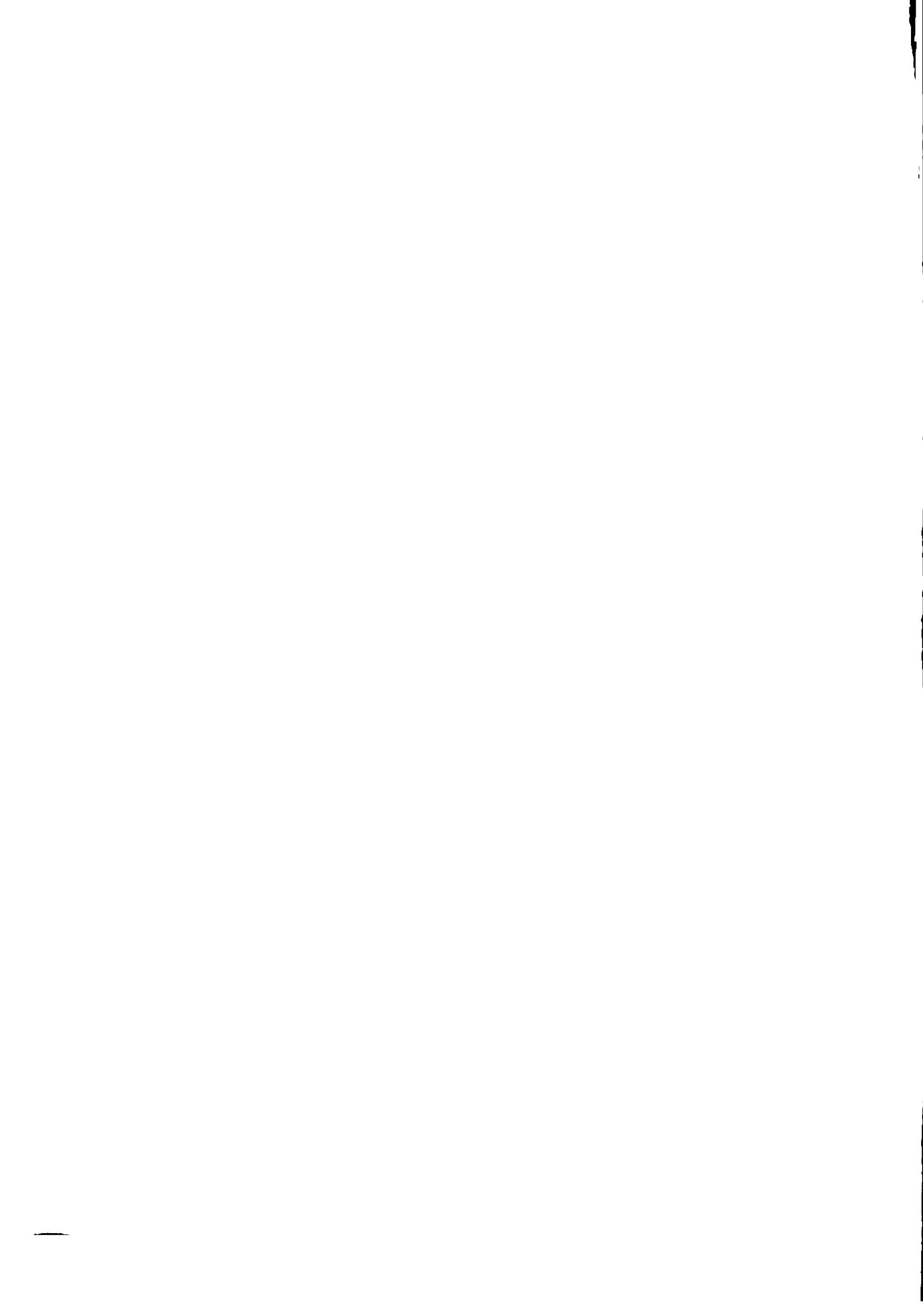
Timide et les yeux baissés, elle se glissa au dernier rang.

Mais Andromaque, l'ayant aperçue, alla vers elle et lui tendit la main en disant :

— Que vous êtes aimable d'être venue, Madame !...



En Marge du Zend-Avesta





Le Premier Mouvement

TOURIRI était un riche bourgeois de Bagdad renommé pour ses vertus. Non seulement il secourait les pauvres en argent, au point de réduire son luxe afin de multiplier ses aumônes; mais sa patience était admirable à écouter les plaintes et les confidences de tous les souffrants, à les réconforter par des paroles compatissantes et à s'entremettre pour eux.

Il supportait avec résignation les humbles petits ennuis qui forment la trame presque entière de toute vie humaine. Il était vrai-

ment tolérant et ne s'irritait jamais qu'on ne fût point de son avis : vertu difficile et rare, car le vœu secret de tout homme est que tous les autres hommes lui soient à la fois inférieurs et semblables.

Mari d'une femme acariâtre, il lui demeurait fidèle, lui pardonnait ses humeurs et ne lui en voulait point de n'être plus jeune ni belle. Et enfin, ayant le goût de composer des vers et d'écrire des fables dialoguées pour les jeux du théâtre, il se réjouissait du succès de ses rivaux et le leur témoignait par des mots sincèrement obligeants et par toutes sortes de bons offices.

Bref, toute sa vie n'était que charité, douceur, loyauté, désintéressement ; et il passait pour un saint qui serait un galant homme.

Toutefois, il n'avait pas la sérénité qui paraît ordinairement sur le visage des saints. Ses traits étaient tourmentés comme ceux d'un homme en proie à de violentes passions ou à des angoisses cachées ; et souvent on le

voyait, sur le point d'agir, baisser un moment les paupières, soit pour se recueillir, soit pour empêcher les gens de lire dans ses yeux. Mais personne n'y prenait garde.



Non loin de Bagdad, était un ascète du nom de Maitreya (*), faiseur de miracles, auprès duquel les dévots avaient coutume de se rendre en pèlerinage. Affranchi des conditions communes de la vie humaine, Maitreya observait une telle immobilité que les hirondelles faisaient leur nid sur son épaule. Sa barbe, enduite de fiente séchée, lui descendait jusqu'au ventre, et son corps était pareil à un tronc d'arbre rugueux. Et il vivait ainsi depuis quatre-vingt-dix ans parce que c'était son idée.

(*) Je mêle ici l'Inde et de la Perse ; mais qu'est-ce que cela fait ? (*Note de l'auteur.*)

Un jour, il entendit un pèlerin tenir ce propos :

— Touriri semble par sa bonté une incarnation d'Ormuzd. Assurément il n'y aurait plus de souffrance sur la terre si un tel homme pouvait tout ce qu'il veut.

L'immobilité de Maitreya devint plus immobile encore. Il fut évident que l'ascète entrait en communication directe avec Ormuzd. Après quelques instants, il dit au pèlerin :

— Je ne puis obtenir d'Ormuzd que Touriri ait le pouvoir de faire tout ce qu'il souhaitera : car alors il serait Dieu lui-même. Mais Ormuzd permet que, à partir de demain, LE PREMIER DÉSIR formé par cet homme vertueux dans chacune des circonstances de sa vie soit aussitôt réalisé.

— Eh ! fit le pèlerin, cela revient à peu près au même. Le premier désir de Touriri, en toute occasion, ressemblera à ses autres désirs et sera donc charitable et généreux. Vous venez, vénérable Maitreya, de m'an-

noncer le bonheur pour un grand nombre d'hommes, et je vous en remercie.

Si la barbe de Maitreya avait été moins impénétrable, le pèlerin eût pu surprendre une ombre de sourire sur ses lèvres de pierre. Mais, presque aussitôt, l'ascète rentra dans son rêve profond.

Et le pèlerin revint à la ville, réjoui d'avance des bienfaisantes merveilles par où se manifesterait, sans aucun doute, la puissance du sage Touriri.



Or, le lendemain matin, Touriri, au réveil, regarda sa femme encore endormie à son côté ; et celle-ci, mue par une force mystérieuse, se leva brusquement, enjamba l'appui de la fenêtre et se brisa la tête sur le pavé de la cour.

Comme il sortait de chez lui, des mendiants l'entourèrent. Il ne leur dit point de

paroles dures et commença même le geste coutumier de fouiller dans son escarcelle ; mais, subitement, tous les mendiants tombèrent morts.

Il rencontra, à la promenade, la belle Madanịka, une des plus éminentes courtisanes de Bagdad. Cet homme si sage ne lui cacha point ce qu'il voulait d'elle. Elle l'emmena dans sa maison et lui fut complaisante. Après quoi, tandis qu'elle lui racontait sa vie et lui assurait qu'elle n'était point comme les autres femmes, elle expira soudainement dans les bras de Touriri, qui continuait à l'y serrer avec politesse.

En sortant de là, il fut arrêté dans un carrefour par un embarras de voitures, et il commençait à s'impatienter, quand soudain tous les cochers dont le défilé lui barrait le chemin tombèrent de leurs sièges, et tous les chevaux eurent les jarrets tranchés comme par une faux invisible.

Il se rendit au théâtre et s'y prit de que-

relle avec le lettré Çarvilaka, à propos d'un vers que celui-ci attribuait à Nisami, et que Touriri croyait être de Saadi, le poète des roses. Tout à coup, le lettré s'affaissa et vomit un flot de sang. La comédie qu'on jouait ce soir-là eut un grand succès et le public la salua de longs applaudissements. Or, un peu avant que Touriri (je vous ai dit qu'il se mêlait de théâtre) se décidât à applaudir à son tour, l'auteur de la pièce rendit l'âme à l'improviste.

Touriri rentra chez lui, épouvanté de tout ce massacre, et, dans son désespoir de n'y rien comprendre, se tua d'un coup de poignard au cœur.

L'ascète Maitreya mourut dans la même nuit.



Tous deux comparurent ensemble devant Ormuzd.

L'ascète songeait :

— Je ne serai pas fâché de voir traiter comme il le mérite cet homme, dont la fausse vertu fut longtemps admirée des Persans presque à l'égal de la mienne, mais qui, se découvrant enfin tel qu'il était, se chargea, dans la même journée, de péchés et de meurtres innombrables.

Mais Ormuzd, souriant à Touriri :

— Vertueux Touriri, homme vraiment bon, mon doux serviteur, entre dans mon repos.

— La plaisanterie est piquante, dit l'ascète.

— Je n'ai jamais été si sérieux de ma vie, répliqua Ormuzd. Tu as souhaité, Touriri, l'anéantissement de ta femme, parce qu'elle n'était pas douce et qu'elle n'était plus belle ; celui des mendiants, parce qu'ils étaient importuns et d'aspect désagréable; celui de ta maîtresse, parce qu'elle était sotte ; celui des cochers et de leurs chevaux, parce qu'ils te contraignaient à une attente ennuyeuse; celui du lettré Çarvilaka, parce qu'il n'était pas

de ton avis, et celui de l'auteur de la pièce, parce qu'il avait plus de succès que toi. Tous ces souhaits étaient parfaitement naturels. Les meurtres que Maitreya te reproche furent, à ton insu, l'effet de ton premier désir, de ce désir dont nul n'est maître. On hait fatalement ce qui gêne, et fatalement on souhaite l'anéantissement de ce qu'on hait. La nature est égoïste, et le nom de l'égoïsme est destruction. L'homme le plus vertueux commence ainsi par être un scélérat dans son cœur ; et le pouvoir accordé à un mortel de réaliser, en toute occurrence, son premier vœu involontaire, aurait bientôt dépeuplé le monde. Voilà, Touriri, ce que j'ai voulu faire entendre par ton exemple. Mais c'est sur leur second désir que je juge les hommes ; car, seul, il dépend d'eux. Sans le don mystérieux qui rendit si meurtrière, malgré toi, ta suprême journée, tu aurais continué à mener une vie bienfaisante. Or, ce n'est pas la nature que je dois considérer en toi, mais ta volonté,

qui fut bonne, et qui toujours s'appliqua à corriger la nature et à perfectionner mon œuvre si mêlée. Et c'est pourquoi, mon cher collaborateur, je t'ouvre aujourd'hui mon paradis.

— Voilà qui va bien, dit Maitreya ; mais, alors, quelle récompense me donnerez-vous, à moi ?

— La même, dit Ormuzd, quoique tu ne l'aies qu'insuffisamment méritée. Tu fus un saint, mais tu ne fus plus un homme, sinon par l'orgueil. Tu parvins à étouffer en toi le premier désir ; mais, si tous les hommes vivaient comme toi, l'humanité serait encore plus vite anéantie que s'ils avaient tous la puissance merveilleuse et funeste dont j'affligeai un jour mon serviteur Touriri. Or, il me plaît que l'humanité dure, parce qu'elle m'amuse et que le spectacle en est beau par endroits. Ton effort même, misérable ascète, ne fut pas tout à fait sans beauté, et je t'en pardonne la farouche erreur. Pour conclure,

j'accueille Touriri dans mon sein parce que je suis juste, et je t'y admets, Maitreya, parce que je suis bon.

— Mais..., fit Maitreya

— J'ai dit.



En Marge de l'Énéide (*)

(*) On peut rapporter à cette série *Amitié* (dans le volume intitulé *Myrrha*).



Anna Soror

UAND elle eut jeté à son amant fugitif sa dernière imprécation, Didon se frappa au sein d'un coup de poignard et tomba à la renverse sur son bûcher fleuri.

Ses suivantes, surprises, poussèrent des plaintes aiguës. Sa sœur Anna accourut au bruit :

— « Ah ! s'écria-t-elle, tu m'as donc trompée ! Tu m'avais dit que tu voulais brûler le portrait et les autres souvenirs du Troyen, et tu as profité de mon absence pour monter

seule sur ce lit de mort... Hélas! du coup dont tu te frappais, tu m'as tuée moi-même, et ton peuple, et ton Sénat, et ta ville... Mais donnez-moi de l'eau, que je lave sa blessure, et, si un dernier soupir erre encore sur ses lèvres, que ma bouche le recueille... » *(Enéide, IV.)*

A ces mots, Anna gravit les marches du bûcher, serra sa sœur dans ses bras ; et, de son voile, elle étanchait le sang qui sifflait dans la plaie.

Didon respirait encore. Anna la fit transporter dans sa chambre. Une vieille Egyptienne, qui connaissait les vertus des plantes et des baumes, pansa la malheureuse reine. Et, dans toute la ville, on offrit des sacrifices aux dieux pour sa guérison.

*
* *

Après quinze jours d'extrême langueur et de vie hésitante et comme suspendue, Didon,

un matin, ouvrit les yeux, regarda autour d'elle et dit :

— Où suis-je ?

— Tu es chez toi, dans ton palais de Carthage, lui répondit sa sœur. Tu es belle, tu es encore jeune, tu es reine, et tu vis. Tout cela n'est pas peu de chose.

Didon demeura quelque temps les yeux vagues. Tout à coup, elle se souvint et fondit en larmes :

— Ah ! dit-elle, pourquoi ne m'as-tu pas laissée mourir ?

Anna lui répondit :

— Parce que la vie est un grand bien, et la condition de tous les autres.

Là-dessus, elle fit apporter quelques mets légers.

— A quoi bon ? dit la malade.

Toutefois, elle consentit à manger, et ne le fit pas sans quelque plaisir. Puis, on l'installa sur une terrasse exposée au midi, et d'où l'on voyait la ville et le port. Elle parut

jouir du soleil et de l'aspect joyeux de sa jeune capitale. Elle en nommait tout haut les temples et les autres édifices. On lui donna des fleurs. Elle les examina avec attention et les caressa de ses doigts pâles. Elle regarda voler les oiseaux et fuir les voiles sur la mer. Elle refaisait la découverte enfantine de la vie.

*
* *

Quelques jours plus tard, les forces lui étant revenues, elle parcourut en litière, avec sa sœur, les rues de Carthage. Elle prit intérêt aux constructions nouvelles. Les acclamations de la foule la touchèrent.

— Tout de même, dit-elle, j'ai des devoirs envers mon peuple.

— Voilà la vérité, répondit Anna. En t'appliquant à ta fonction de reine, tu auras vite oublié ton aventure. Elle n'eut rien, au

fond, que d'ordinaire ; et il n'y avait pas là de quoi vouloir mourir.

— Tu en parles à ton aise, ma sœur ; et l'on voit bien que tu n'as jamais aimé.

— Tu te trompes, dit Anna. Tu étais trop absorbée pour y prendre garde ; mais je ne fus pas insensible aux soins d'Achate, le confident du chef troyen... Au fond de la vallée déserte où l'orage nous surprit et dispersa les chasseurs, il y avait deux grottes. Vous entrâtes dans l'une ; mais je me réfugiai dans l'autre avec le fidèle Achate... Il était aimable ; et pourtant, tu vois, je me suis consolée... Prends exemple sur moi, ma sœur.

— Mais ton Achate était un homme sans prestige. J'ai peine à me rappeler ses traits. Il ne paraissait pas vivre d'une vie très distincte.

— Hé ! repartit Anna, Enée était-il donc si irrésistible ? Il avait toujours les dieux à la bouche et ne parlait que de ses malheurs... Il avait l'air d'un prêtre plus que d'un roi.

— Tu n'y entends rien, répondit la reine. Ces hommes pieux et mélancoliques ont parfois d'étranges séductions.

— Quand on est si sérieux, dit Anna, on est d'autant plus coupable de manquer à sa foi et de se conduire avec les femmes comme le commun des mortels.

— Tu as raison là-dessus ; sa conduite fut inqualifiable.

— Heureusement, il ne t'a pas fait tout le mal qu'il aurait pu. Suppose que tu l'aies épousé : c'était la guerre avec Iarbas...

La reine sembla rêver un moment, et dit :

— Iarbas ?... Que devient-il ?

— Je ne sais... Mais c'est un galant homme... Tu l'as repoussé, jadis, quand il demandait ta main...

— J'avais juré de rester fidèle à Sichée, mon premier mari.

— Et tu n'as pas tenu parole, car les humains sont les malheureux jouets de la fatalité... Iarbas pouvait se venger. Il pouvait

profiter de ta maladie pour envahir tes Etats. Il ne l'a pas fait... Je crois que, malgré tout, il ne te hait pas... Veux-tu que j'aille m'en informer ?

Didon repoussa cette idée avec indignation :

— Ne me parle jamais d'Iarbas ! s'écria-t-elle. C'est assez d'un crime dans ma triste vie !

— Voilà, dit Anna, des propos bien exagérés.

*
* *

Cependant Didon reprenait goût à l'existence. Elle s'occupait de sa parure et du gouvernement de son peuple. Elle visitait les bâtisses commencées et encourageait les ouvriers. Elle passait souvent en revue ses petites troupes. Elle assemblait continuellement son Sénat et lui soumettait d'innom-

brables projets de loi. Elle était contente d'être reine.

Un jour, elle dit à sa sœur :

— Et Iarbas ?

— Tu m'as défendu de te parler de lui, dit Anna. Mais je pense que, si tu veux affermir ton règne et assurer à tes Etats la tranquillité et la durée, tu n'en as pas de meilleur moyen qu'une loyale alliance avec le roi de Numidie. Je doute seulement qu'il conçoive cette alliance sous une autre forme que celle du mariage.

— Il s'abuse étrangement s'il compte m'y réduire, répondit la reine. Néanmoins, il y a quelque vérité dans tes observations. Il serait bon, en tout cas, que je fusse instruite des secrètes dispositions du roi des Numides. Chère Anna, tu fus jadis, auprès de l'autre, mon infatigable messagère. Ne voudrais-tu pas aller trouver Iarbas et lui demander...

— Je l'ai déjà vu, dit simplement Anna.

— Ah ? fit Didon, à peine surprise,

— Iarbas t'aime toujours, et non pas froidement, comme l'autre, mais d'un amour vraiment africain. Il est tout prêt à t'épouser. Mais, si tu refuses encore, il jure qu'il brûlera ta ville et en massacrera les habitants. Et il est capable de le faire comme il le dit.

— C'est un homme ! répondit la reine. Ce qu'il propose mérite réflexion... Ce n'est pas que je l'aime, au moins.

— Cela n'est pas nécessaire... Iarbas m'offre, à moi, la main de son capitaine des gardes, qui est son meilleur ami.

— Un autre Achate ? dit la reine en souriant.

— Si tu veux... Oh ! il ne m'inspire que des sentiments fort calmes... C'est que, vois-tu, ma sœur, notre beau temps est passé... Nous savons aujourd'hui que l'amour apporte plus de douleurs que de joies. S'il est convenable d'en courir l'aventure, c'est quand on est dans le plein de sa force, et qu'on a plus de jours à

vivre que de jours vécus... Tu touches à la quarantaine, et je ne suis ta cadette que d'une année. Nous venons de jeter notre dernier feu (le tien fut plus éclatant, mais j'eus aussi le mien). Il nous sied maintenant d'être raisonnables et, par là, d'être heureuses sans excès, mais avec moins de risques...

* *
*

— Mais... ma légende ? objecta Didon.

— Quoi, ta légende ?

— J'entends l'opinion que les hommes auront de moi et les récits qu'ils feront de mon aventure. Les femmes obtiennent la gloire, non par des sentiments modérés, tels que les tiens, mais par les mouvements désordonnés de leur cœur et par des actes déraisonnables. Si l'on sait que j'ai survécu à la fuite de mon amant et que j'en ai pris mon parti, me voilà déshonorée aux yeux des siècles.

— Ne t'inquiète point, répondit Anna. Ta légende est faite. Les Troyens croient à ton suicide, qui les flatte. Leurs poètes le raconteront. L'avenir ne retiendra de toi que tes cris brûlants, ton bras tendu vers la mer, la plaie de ton sein, tes yeux chavirés et tes lèvres violettes... Et il ignorera que tu as doucement passé la seconde moitié de ta vie sous ce beau soleil, dont la vue est la plus grande des joies, et que les morts ne reverront pas...

*
* *

Le mariage de Didon avec Iarbas et celui d'Anna avec le capitaine des gardes furent célébrés le même jour.

Didon fut heureuse. Son bonheur paisible la rendit indulgente à Enée. Puis, la pratique de la royauté lui faisait mieux comprendre la « raison d'Etat » et, par suite, la vertueuse trahison du fils d'Anchise.

— Je ne lui en veux plus, disait-elle. Il avait ses dieux, son devoir et sa destinée, comme j'ai les miens... D'ailleurs, je puis bien l'avouer, ma rencontre avec lui, nos amours et sa fuite m'apparaissent comme des événements très lointains et où je suis à peine intéressée. C'est que mon corps n'est plus le même ; c'est que mon sang, lentement renouvelé après ma maladie, n'est plus le sang qui s'était échauffé pour le Troyen, et que j'avais répandu sur le bûcher funèbre.

*
* *

Un jour, un marchand phénicien, venant de la côte italique, où il avait fait quelque commerce, aborda à Carthage.

Didon le fit appeler, l'interrogea et apprit de lui que le roi des Troyens guerroyait, là-bas, contre les peuples du Latium, et que ses affaires allaient assez mal.

— Le pauvre homme ! dit-elle. Quand vous le reverrez, mon ami, dites-lui que Didon n'est pas morte, qu'elle a épousé le roi des Numides et qu'elle se porte à merveille. Dites-le-lui bien. Je tiens à ce qu'il le sache. Cela est essentiel.

— Mais ta légende ? dit Anna.

— Quoi, ma légende ?... J'aime mieux l'histoire, dit la reine en se tournant vers le robuste Iarbas.





Pallas, fils d'Evandre

PALLAS avait dix-huit ans. Son père Evandre était roi de Pallantée, colonie arcadienne. Les habitants de ce petit royaume menaient une vie simple et rude ; à la fois laboureurs, chasseurs et soldats, car ils étaient continuellement exposés aux agressions des Volsques et des Rutules.

Enfant grave et pieux, Pallas croyait d'une foi profonde aux beaux destins de sa petite patrie.

Pallantée était un village au milieu des

champs, sur le bord du Tibre. La maison même du roi n'avait qu'un toit de chaume. Mais ce coin de terre était comme ensemencé de forces mystérieuses et consacré par des présages émouvants. Un bois proche du village inspirait une vénération particulière. Les Arcadiens disaient : « On ne sait quel dieu, mais un dieu y habite. » C'est que ce bois marquait l'emplacement futur de la ville de Rome. Mais, en ce temps-là, les loups s'abritaient et les fouines creusaient leurs trous sous le rocher surplombant qui devait être la Roche Tarpéienne, et le Capitole n'était encore qu'un tertre hérissé de buissons sauvages.

Un oracle disait que les destins heureux commenceraient pour Pallantée « le jour où un serpent d'or viendrait de la mer à la ville à travers la forêt ». Et c'est pourquoi, très souvent, dans ses chasses ou ses promenades par les hautes futaies, Pallas guettait le « serpent d'or ».

*
* *

Cependant Enée venait d'aborder sur la terre italique. Conseillé en songe par le dieu du Tibre, il remontait le fleuve avec trois birèmes chargées de soldats, afin d'aller à Pallantée solliciter l'alliance du roi des Arcadiens. Et les eaux solitaires du fleuve et les forêts qui ombrageaient ses deux rives s'étonnaient de l'éclat des boucliers troyens et des peintures dont les birèmes étaient décorées.

Or, ce jour-là, le roi Evandre et ses compagnons célébraient dans une clairière, par un grand repas, la fête de leur ancien hôte Hercule. Pallas aperçut, le premier, le convoi de barques peintes, couronnées de boucliers et d'armes étincelantes, et qui semblaient serpenter à travers les grands arbres. Il cria : « L'heure est venue. Voici le serpent d'or. »

Evandre reçut Enée avec de grands honneurs. Tandis que les Arcadiens étaient assis sur des bancs de gazon, il réserva au chef des Troyens un fauteuil d'érable, recouvert d'une peau de lion. Il lui fit visiter son agreste royaume, et conclut avec lui une sincère alliance.

*
* *

Pallas était content. Il montait un joli cheval ; et le roi Enée lui avait fait présent de belles armes, telles que n'en fabriquaient point les artisans de la rustique Pallantée. Il savait pourquoi il vivait, et que sa mort comme sa vie servirait à quelque chose de grand et qui durerait après lui. Il allait à la bataille comme à une orgie sacrée.

Dans un des premiers engagements, il se trouva en face d'un jeune cavalier rutule, très beau de visage, et qui le provoqua, d'une voix harmonieuse, par des paroles vio-

lentes. Pallas fit de son mieux ; mais, après quelques passes d'armes, il reçut à la cuisse une blessure profonde, tomba de son cheval, perdit beaucoup de sang et s'évanouit.

Quelques heures plus tard, il reprit ses sens dans un enclos de pieux solides, gardé par des archers, où les Rutules avaient enfermé les prisonniers d'importance, pour des échanges utiles.

Une vieille femme vint panser sa plaie. Il ne fut point maltraité, non plus que les autres captifs. On leur donna même du vin et on leur jeta des quartiers de viande.

Le lendemain, une jeune fille entra dans l'enclos, accompagnée de deux grands chiens. Elle était vêtue d'une tunique militaire ; mais sa gorge gonflait légèrement la laine bise, sa bouche était pure et délicate, et de lourdes tresses blondes chargeaient sa petite tête sérieuse.

C'était la guerrière Camille, l'alliée des Rutules.

Pallas reconnut en elle le jeune cavalier qui l'avait blessé, la veille, d'un coup de lance.

Camille annonça aux prisonniers que, l'échange étant conclu, ils pouvaient regagner le camp troyen. Elle ne les regarda qu'à peine et sortit de l'enclos en appelant ses chiens.

*
* *

Pallas resta couché toute une semaine (car sa blessure n'était pas encore cicatrisée) dans le palais de chaume du roi Evandre. Son père le consolait et l'exhortait à la patience, et l'enfant Ascagne lui tenait compagnie. Mais l'adolescent demeurait triste. Il sentait vivement la honte d'avoir été vaincu par une femme et n'en pouvait détourner sa pensée.

Sitôt guéri, il fit, sur une roche de la clai-

rière, des libations de lait et de vin au dieu innomé de la forêt où Rome devait s'élever un jour. Puis il se rendit à la bataille, avec un grand désir de vengeance.

Au plus épais de la mêlée, non loin de l'endroit où il s'escrimait, il aperçut Camille aux prises avec un cavalier troyen, nommé Darès. Il poussa son cheval et arriva près d'elle juste au moment où Darès, l'ayant désarçonnée, la tenait à sa merci.

Pallas cria : « Tue ! tue ! » Mais il vit les yeux et la bouche de la guerrière ; et, comme si quelque autre que lui-même agissait à sa place, il détourna du sein de Camille la lance de son adversaire, ce qui permit à la jeune fille de se raffermir sur ses étriers et de porter à Darès un coup mortel...

Pallas le vit glisser à terre, remuer quelques instants ses jambes et ses bras, puis rendre l'âme dans un flot de sang. Epouvanté de ce qu'il avait fait, il voulut rejoindre Camille et venger sur elle la mort

de son compagnon ; mais la guerrière blonde avait disparu.

*
* *

Chaque armée rentra dans son camp, la bataille étant restée indécise.

Nul Troyen n'avait vu Pallas détourner le fer qui menaçait Camille, et nul ne comprenait la douleur farouche du fils d'Evandre et son désespoir sans paroles.

Pallas songeait qu'il avait commis un double crime contre sa patrie et ses dieux, en sauvant les jours de leur ennemie et en causant la mort d'un de leurs défenseurs. Mais ces deux crimes, il savait bien qu'il n'y avait pas consenti ; et il en concluait qu'il était possédé de quelque démon hostile à la grandeur de la cité arcadienne.

En vain, pour se délivrer du sortilège, il se purifia dans les fontaines du bois sacré, consulta des sorcières, but des breuvages et

récita des formules magiques. L'ombre de Darès terrifiait ses nuits ; mais, plus souvent encore, il revoyait Camille en songe, telle qu'elle lui était apparue dans l'enclos des prisonniers, les jambes nues, la taille libre, les yeux adoucis par l'ombre des tresses d'or. Elle s'approchait de lui ; et, malgré lui, il tendait les bras à cette belle ennemie. Et, le jour venu, tandis qu'il se rappelait ce songe et s'efforçait de s'en indigner, il le continuait jusqu'au soir.

Il crut alors que le démon qu'il enfermait dans son sein ne lui permettrait plus jamais de diriger contre cette femme son glaive, ses javelots ou sa lance, et qu'il n'avait qu'un moyen de s'affranchir de cette possession. Par son sang versé, et non autrement, il apaiserait les mânes de Darès, échapperait à Camille et au maléfice de sa beauté, expierait le tort qu'il avait fait à sa patrie et ramènerait sur elle la faveur des dieux.

Il résolut donc de mourir.

*
* *

... Ce jour-là, Pallas se battit en furieux.

« Le premier que le destin amène sous ses coups, c'est Lagus. Lagus s'efforçait de soulever une énorme pierre, quand le fils d'Evandre lui enfonça son javelot entre les omoplates. Le vainqueur s'inclinait pour arracher le trait, arrêté dans l'épine dorsale ; Hisbon se flatte de le surprendre et fond sur lui ; mais Pallas se retourne brusquement et lui plonge son épée dans les entrailles. Sthénélus suit bientôt Hisbon. Et vous aussi, vous tombez dans les champs rutules, Laris et Thymbès, intéressants jumeaux, si parfaitement ressemblants que vos parents eux-mêmes vous prenaient quelquefois l'un pour l'autre. Mais le glaive de Pallas met entre vous une différence péremptoire, car il tranche la tête de Thymbès et coupe la main

de Laris, qui, séparée du bras, cherche à s'y rejoindre et agite encore ses doigts pour ressaisir le fer... » (*Enéide*, X, 380-397.)

A ce moment, Pallas vit Camille qui, ayant perdu son cheval, accourait, l'épée en avant.

Le fils d'Evandre, les bras grands ouverts et la poitrine offerte, se jeta de toutes ses forces sur l'épée tendue, en invoquant ses dieux.



En Marge des Evangiles(*)

(*) On peut rapporter à cette série *Lilith* (dans le volume intitulé *Myrrha*).



Les Idées de Liette

MA filleule Liette a dix ans. C'est une petite fille très raisonneuse. Je lui avais donné, pour sa fête, un bel exemplaire des *Contes de Perrault*. Quand je la revis, je lui demandai :

« As-tu lu mon livre ?

— Oui, parrain.

— Et l'as-tu trouvé amusant ?

— Sans doute, fit Liette avec une moue. Mais il y a bien du choix.

— Qu'entends-tu par là, Liette ?

— Eh bien ! il y a certainement quelques histoires très jolies, des histoires qui finissent bien...

— C'est-à-dire ?

— C'est-à-dire des histoires où ceux qui ont été méchants sont punis, et où ceux qui ont été sages sont récompensés. Par exemple : la *Belle au bois dormant, Cendrillon, Riquet à la houppe,* finissent très bien. Mais les autres...

— Explique-toi, Liette.

— Voyons, parrain ; est-ce que tu admets la fin du *Petit Chaperon rouge ?* Voilà une petite fille qui est mangée par le loup ; pourquoi ? parce qu'elle a été polie avec lui et parce qu'ensuite elle s'est amusée à cueillir des noisettes ! Et la mère-grand, qui est aussi mangée par le loup, qu'est-ce qu'elle a fait de mal, elle, la mère-grand ?

« C'est comme la femme de l'Ogre, dans le *Petit Poucet.* Elle est très bonne, la femme de l'Ogre. Quand elle voit le Petit-Poucet

et ses frères, elle se met à pleurer et elle leur dit : « Hélas ! mes pauvres enfants, où êtes-vous venus ? » Elle les mène se chauffer auprès d'un bon feu, et, lorsque son mari rentre, elle les fait cacher sous le lit. Elle décide l'Ogre à ne les tuer que le lendemain, et elle leur porte à souper. Et comment est-elle récompensée de son bon cœur ? Le lendemain matin, elle trouve ses sept filles égorgées et « nageant dans leur sang ». Est-ce que cela est juste ? Je sais bien que les petites ogresses n'étaient pas jolies et qu'elles promettaient d'être très méchantes. Mais enfin, elle les aimait comme cela, puisqu'elle était leur mère. »

Liette dit ces derniers mots avec beaucoup d'expression, — comme au théâtre.

« Est-ce tout, Liette ?

— Oh ! dit-elle en hochant la tête et en secouant ses boucles, je n'en finirais pas si je disais tout.

— Nous avons le temps, Liette.

— Eh bien ! fit-elle après un moment de réflexion, il y en a, comme je te l'ai expliqué, qui sont punis et qui n'ont absolument rien fait ; mais il y en a aussi qui sont punis, non pas injustement, si tu veux, mais beaucoup plus qu'ils ne l'ont mérité.

— Que veux-tu ? c'est la vie.

— Tu dis ?

— Rien. Continue.

— Par exemple, qu'est-ce qu'elle a fait, la femme de Barbe-Bleue? Elle a été curieuse, désobéissante... Et encore elle avait bien le droit d'aller voir partout, puisqu'elle était la maîtresse de la maison... Mais est-ce qu'elle n'est pas assez punie par la frayeur qu'elle a eue dans le cabinet de l'appartement bas, et en voyant ensuite que la petite clef est tachée de sang et que le sang ne veut pas partir?...

« Non, il paraît que ce n'est pas assez, reprit Liette d'un ton sarcastique. Il faut encore que son mari la prenne d'une main par les cheveux pendant que, de l'autre, il

lève son coutelas en l'air pour lui couper la tête... Heureusement que ses deux frères finissent par arriver... Mais ce qu'elle a dû souffrir, la pauvre femme! Tout ça, pour une petite désobéissance de rien du tout!

« Et dans les *Fées*, donc! Bien sûr que Fanchon est sotte et orgueilleuse; mais est-ce que ce n'est pas une assez grande punition pour elle de voir sa cadette jeter à chaque parole des perles et des diamants et épouser le fils du roi?... Je te le répète, je n'aime pas Fanchon... Mais aller mourir au coin d'un bois et ne pouvoir même pas se plaindre sans vomir des crapauds et des serpents, cela est vraiment trop dur.

— Mais au moins, Liette, tu applaudis à la réussite du marquis de Carabas et de son fidèle Chat-Botté?

— Oh! là encore, il y aurait bien à dire... On défend aux enfants de mentir, on les fouette quand ils ont menti, et ton fameux Chat-Botté ne fait que mentir du matin au

soir... Et puis, pourquoi manger l'Ogre qui l'a reçu civilement dans son château? L'Ogre est bête de se changer en souris par vanité; mais ce n'est pas une raison... Et ce grand benêt de marquis de Carabas, qui devient si riche sans avoir fait œuvre de ses dix doigts, est-ce que c'est juste ?

« Vois-tu, parrain, c'est très joli, tes *Contes de Perrault;* mais ça donne aux enfants des idées fausses... »

*
* *

Quelques jours après cet entretien — le jour même de Noël — Liette, ayant rassemblé ses petites amies, Zette, Toche, Dine, Pote, Niquette et Yoyo, leur « racontait des histoires », — ce qui est un de ses grands plaisirs.

Six paires d'yeux limpides étaient fixés sur Liette, et six bouches roses buvaient ses paroles.

Liette disait :

« En ce temps-là, Jésus naquit dans une étable, entre le bœuf et l'âne. Marie et Joseph étaient auprès de lui, et les bergers et les rois Mages vinrent l'adorer.

« Vers la même heure, le Petit Chaperon rouge, qui ne se souvenait seulement plus d'avoir rencontré le loup, s'amusait à cueillir des noisettes, à courir après les papillons et à faire des bouquets de fleurs.

— Des fleurs à Noël ? » dit Zette.

Liette méprisa l'objection et continua :

« Elle ne s'était pas aperçue que la nuit venait. Le bois était noir. Le panier qu'elle portait à son bras, et où il y avait une galette et un petit pot de beurre, lui semblait bien lourd. Elle ne connaissait plus son chemin et se mit à pleurer. Mais elle aperçut très loin une petite lumière. Elle marcha de ce côté... et arriva à l'étable où Jésus était couché dans la crèche.

« Elle fut d'abord surprise ; mais, comme l'enfant Jésus lui souriait, elle l'embrassa et

elle offrit à la Vierge sa galette, son petit pot de beurre et ses bouquets. La Vierge la remercia et lui dit : « Tu as bien fait de venir ici, petite : sans cela, tu aurais été mangée par le loup. Mais le loup n'a même pas pu manger ta mère-grand, car un homme l'a vu au moment où il essayait d'entrer chez elle et l'a chassé à coups de pierres. »

« Alors la Vierge commanda à l'un des bergers de reconduire la petite fille chez ses parents, qui devaient être en peine. Et l'un des rois Mages trouva le Petit Chaperon si gentil qu'il voulut l'adopter. « Allez demander à mes parents », dit le Petit Chaperon. Et le roi Mage y alla ; il adopta le Petit Chaperon rouge et il l'emmena dans sa cour avec son père, sa mère et sa mère-grand. »

*
* *

« Ce n'est pas tout, poursuivit Liette. Quand le Petit Chaperon rouge fut sorti de

l'étable, la femme de l'Ogre arriva tout en pleurs.

« Elle dit son malheur à la Vierge, et qu'elle venait de trouver ses sept filles égorgées. La Vierge lui répondit, après avoir parlé tout bas à l'enfant Jésus : « Rentrez dans votre maison, pauvre femme ; vous y trouverez vos sept filles vivantes dans leur lit ; elles seront même plus jolies qu'auparavant et, au lieu de leurs longues dents et de leurs nez crochus, elles auront de petites dents et des nez retroussés. Mais recommandez bien à votre mari de ne plus tuer les petits enfants.
— Je n'y manquerai pas, Madame, dit la femme de l'Ogre. Au reste, mon mari est très fâché d'avoir tué ses filles par mégarde, et je crois que son chagrin l'a rendu meilleur.
— S'il en est ainsi, dit l'un des rois Mages, je le prendrai à mon service, et il sera un des Suisses qui gardent mon palais.

« La femme de l'Ogre fit de grands remerciements et s'en alla bien contente.

« Alors, Mme Barbe-Bleue entra dans l'étable, les cheveux épars, une petite clef à la main. Elle dit son aventure à la Vierge, et combien elle craignait le retour de son mari. La Vierge prit la petite clef tachée de sang et la fit toucher à l'enfant Jésus ; et le sang disparut aussitôt.

« Et la Vierge rendit la clef à Mme Barbe-Bleue, qui la remercia beaucoup. Mme Barbe-Bleue rentra chez elle, et son mari ne sut jamais qu'elle lui avait désobéi. Il fut donc très gentil pour elle : mais, parce qu'il avait été très méchant en tuant ses premières femmes, il mourut quelques jours après d'un accident de chasse.

« Et Fanchon, la fille orgueilleuse qui avait été condamnée à vomir des crapauds et des serpents à chaque parole, vint à son tour dans l'étable de Bethléem. Elle alla vers Jésus; elle s'agenouilla, et, toute tremblante de ce qui allait sans doute arriver, elle dit : « Jésus, ayez pitié de moi. » Mais,

au lieu de vipères et de crapauds, ce furent des roses de Noël qui lui tombèrent de la bouche...

« Aussitôt que Fanchon, pleurant de reconnaissance, se fut retirée, un gentilhomme se présenta, richement vêtu et coiffé d'un chapeau à grandes plumes. Il criait aux bergers : « Place, manants, place au marquis de Carabas ! » Et, s'approchant de la crèche, il ôta enfin son chapeau et dit à l'enfant Jésus : « Mon cousin, je vous présente mes devoirs. »

— « Monsieur le marquis, lui dit la Vierge, retournez chez vous, s'il vous plaît. D'abord, vous n'êtes pas marquis, puisque vous êtes le fils d'un meunier. Vous n'êtes point des amis de mon fils, car vous n'êtes pas humble de cœur, et vous n'avez d'ailleurs acquis votre grande fortune que par les ruses et les mensonges de votre chat. N'avez-vous pas honte de lui devoir tout ce que vous êtes ? Retournez chez vous, mon garçon. Pendant

que vous veniez ici, votre beau château s'est évaporé ; et vous n'en trouverez plus que l'emplacement. Mais, si vous vous mettez au travail et si vous avez bonne volonté, je vous promets, au nom de mon fils, que vous gagnerez très bien votre vie et que vous ne serez point malheureux.

« Et le marquis s'en alla au milieu des rires des bergers et des mages.

« C'est tout. »

Zette, Toche, Dine, Pote, Niquette et Yoyo parurent enchantées de ces récits.

*
* *

J'avais écouté dans mon coin, en faisant semblant de lire mon journal. Quand Liette eut fini :

« Tu as bien parlé, lui dis-je. Tu viens de montrer dans tes inventions puériles, avec la douceur et la grâce d'une femme de France,

la délicatesse d'une conscience lentement épurée par les générations d'excellents Aryens dont tu es la petite héritière...

— Je ne comprends pas ce que tu dis là, parrain.

— Cela ne fait rien, Liette. Mais tu n'as pas parlé des fées qui sont dans les *Contes de Perrault*. Elles aussi vinrent adorer l'enfant Jésus dans l'étable. Et, comme elles étaient très belles et magnifiquement habillées, l'une d'or, l'autre d'argent, la troisième de soie cramoisie, la quatrième de velours bleu-de-roi, et ainsi de suite, et qu'elles étincelaient de mille pierreries, ce fut un très beau spectacle et que tu auras moins de peine à te figurer que j'en aurais à le décrire... L'enfant Jésus reçut leur hommage; puis il changea les fées en saintes, et il les répandit dans la campagne et dans les bois. Là, elles ont soin des herbes et des fleurs avec lesquelles on fait les remèdes, et des fontaines qui guérissent les maladies; elles protègent les voya-

gèurs ; elles détournent les troupeaux des mauvaises plantes ; elles apprennent à chanter aux oiseaux....

« Et ce fut une d'elles qui, la première, parla à ta grande amie Jeanne d'Arc, sous l'arbre des fées... »





Le Salut des Bêtes

La vieille Séphora habitait le village de Bethléem.

Elle vivait d'un troupeau de chèvres et d'un petit champ planté de figuiers. Jeune, elle avait été servante chez un prêtre, en sorte qu'elle était plus instruite des choses religieuses que ne le sont d'ordinaire les personnes de sa condition.

Revenue au village, mariée, plusieurs fois mère, elle avait perdu son mari et ses enfants. Et alors, tout en restant secourable aux hommes selon ses moyens, le meilleur de sa

tendresse s'était reporté sur les bêtes. Elle apprivoisait des oiseaux et des souris ; elle recueillait les chiens abandonnés et les chats en détresse ; et sa petite maison était pleine de tous ces humbles amis.

Elle chérissait les animaux, non seulement parce qu'ils sont innocents, parce qu'ils donnent leur cœur à qui les aime et parce que leur bonne foi est incomparable, mais encore parce qu'un grand besoin de justice était en elle.

Elle ne comprenait pas que ceux-là souffrent qui ne peuvent être méchants ni violer une règle qu'ils ne connaissent pas.

Elle s'expliquait tant bien que mal les souffrances des hommes. Instruite par le prêtre, elle ne croyait pas que tout finît dans la paix dormante du *schéol*, ni que le Messie, quand il viendrait, dût simplement établir la domination terrestre d'Israël. Le « royaume de Dieu », ce serait le règne de la justice par delà la tombe. Il apparaîtrait clairement,

dans ce monde inconnu, que la douleur méritée fut une expiation. Et quant à la douleur imméritée et stérile (comme celle des petits enfants ou de certains malheureux qui n'ont que médiocrement péché), elle ne semblerait plus qu'un mauvais rêve, et serait compensée par une somme au moins égale de félicités.

Mais les bêtes qui souffrent ? Mais celles qui meurent lentement de maladies cruelles, — comme les hommes, — en vous regardant de leurs bons yeux ? Mais les chiens dont la tendresse est méconnue, ou ceux qui perdent le maître à qui ils s'étaient donnés, et qui se consument de l'avoir perdu ? Mais les chevaux, dont les journées si longues ne sont qu'un effort haletant, une lassitude saignante sous les coups, et dont le repos même est si morne dans l'obscurité des écuries étroites ? Mais les fauves captifs que l'ennui ronge entre les barreaux des cages ? Mais tous ces pauvres animaux dont la vie n'est qu'une douleur sans espoir et qui n'ont même pas

une voix pour faire comprendre ce qu'ils endurent ou pour se soulager en malédictions ? A quoi sert leur souffrance, à ceux-là ? Qu'est-ce qu'ils expient ? Ou quelle compensation peuvent-ils attendre ?...

Séphora était une vieille femme bien simple ; mais, parce qu'elle était ingénument affamée de justice, elle agitait souvent ces questions dans son cœur ; et la pensée du mal inexpliqué obscurcissait pour elle la beauté du jour et les couleurs exquises des collines de Judée.

*
* *

Lorsque ses voisins vinrent lui dire : « Le Messie est né ; un ange nous l'a annoncé la nuit dernière ; il est dans une étable, avec sa mère, à un quart de lieue d'ici ; et nous l'avons adoré », la vieille Séphora répondit :

— Nous verrons bien.

Car elle avait son idée.

Le soir, après avoir soigné ses chèvres, donné la pâtée à ses autres bêtes et les avoir toutes embrassées, elle se mit en marche vers l'étable merveilleuse.

... Dans l'enchantement de la nuit bleue, la plaine, les rochers, les arbres et jusqu'aux brins d'herbe semblaient immobiles de bonheur. On eût dit que tout sur la terre reposait délicieusement. Mais la vieille Séphora n'oubliait pas que, à cette heure même, la Nature injuste continuait de faire des choses à défier toute réparation future; elle n'oubliait pas que, à cette heure même, par le vaste monde, des malades qui n'étaient pas des méchants suaient d'angoisse dans leurs lits brûlants, des voyageurs étaient égorgés sur les routes, des hommes étaient torturés par d'autres hommes, des mères pleuraient sur leurs petits enfants morts, — et des bêtes souffraient inexprimablement sans savoir pourquoi...

Elle vit devant elle une lueur suave, et pourtant si vive qu'elle faisait pâlir celle de la lune. Cette lumière émanait de l'étable, qui était creusée dans un rocher et soutenue par des piliers naturels.

Près de l'entrée, des chameaux dormaient sur leurs genoux repliés, au milieu d'un amoncellement de vases ciselés ou peints, de corbeilles de fruits, de lourds tapis déroulés et de coffrets entr'ouverts où des joyaux scintillaient prodigieusement.

« Qu'est-ce que cela ? demanda la vieille femme.

— Les rois sont arrivés, répondit un homme.

— Des rois ? » dit Séphora en fronçant les sourcils.

***

Elle entra dans l'étable, vit l'Enfant dans une crèche, entre Marie et Joseph, les trois

rois Mages, des bergers et des laboureurs avec leurs femmes, leurs fils et leurs filles, et, dans un coin, un âne et un bœuf.

— Attendons, dit-elle.

Les trois rois s'avancèrent vers l'Enfant, et les bergers se reculèrent poliment devant eux. Mais l'Enfant fit signe aux bergers de s'approcher.

La vieille Séphora ne bougea point.

L'Enfant posa sa petite main d'abord sur la tête des femmes et des filles, parce qu'elles sont meilleures et souffrent davantage, puis sur celles des hommes et des garçons.

Et Marie leur dit :

— Soyez patients ; il vous aime et vient souffrir avec vous.

Alors le roi blanc crut son tour venu. Mais l'Enfant, d'un geste doux, appela le roi noir, puis le roi jaune.

Le roi noir, les cheveux tressés court et luisants d'huile, et riant de toutes ses dents, offrit au nouveau-né des colliers d'arêtes de

poisson, des cailloux de diverses couleurs, des dattes et des noix de coco.

Et Marie lui dit :

— Tu n'es pas méchant, mais tu ne sais pas. Tâche de te figurer ce que tu serais si tu n'étais pas roi dans ton pays. Ne mange plus d'hommes et ne bats plus tes sujets.

Le roi jaune, aux yeux obliques, offrit des pièces de soie brodées de chimères, des potiches où des rayons de lune semblaient figés dans l'émail, une sphère d'ivoire curieusement fouillée, qui représentait le ciel avec ses planètes et tous les animaux de la création, et des sacs de thé cueilli sur des arbrisseaux de choix dans la bonne saison.

Et Marie lui dit :

— Ne te cache plus à ton peuple. Ne crois pas que toute sagesse soit en toi et dans ta race. Et prends soin de ceux qui ne mangent que de mauvais riz.

Le roi blanc, en habit militaire, offrit à l'Enfant des orfèvreries délicates, des armes

ciselées et niellées, des statuettes taillées à la ressemblance des plus belles femmes, et des étuis de pourpre contenant les écritures d'un sage nommé Platon.

Et Marie lui dit :

— Ne fais pas de guerres injustes. Crains les plaisirs qui endurcissent le cœur. Fonde des lois équitables, et crois qu'il importe à tous et à toi-même que nul ne soit maltraité dans ton royaume.

Et, après les bergers et les laboureurs, l'Enfant bénit les rois, dans l'ordre où il les avait appelés.

*
* *

La vieille Séphora songeait :

— Cet ordre est raisonnable. L'Enfant a commencé par ceux qui ont le plus besoin de sa venue. Il fait assez entendre qu'il se soucie de la justice et qu'il en rétablira le règne, soit

dans ce monde, soit dans un autre... Sa mère, d'ailleurs, a très bien parlé... Cependant il ne songe pas à tout. Que fera-t-il pour les bêtes ?

Mais Marie entendit sa pensée. Elle se tourna vers l'Enfant, et l'Enfant se tourna vers l'âne et le bœuf.

*
* *

L'âne, maigre et rogneux, le bœuf, assez gras, mais triste, s'approchèrent de la crèche et flairèrent Jésus...

L'Enfant posa une main sur le nez du bœuf et, de son autre main, il serra doucement une des oreilles de l'âne.

Et le bœuf sembla sourire ; et des yeux de l'âne jaillirent deux larmes, qui se perdirent dans son poil rude.

En même temps, un des chameaux qui étaient dehors entra paisiblement dans l'étable et allongea vers l'Enfant sa tête confiante.

*
* *

La vieille Séphora comprit ce que cela signifiait, et qu'il y a aussi un paradis pour les bêtes qui souffrent...

Et, à son tour, elle s'avança vers l'Enfant.





L'École des Rois

LORSQUE les bergers se furent retirés, les trois rois restèrent seuls avec l'Enfant, Marie et Joseph.

C'était Gaspard, dont le royaume était en Afrique ; Melchior, dont le royaume était en Europe, et Balthazar, dont le royaume était on ne sait dans quel pays.

Marie leur dit :

— Vous devez avoir faim. Voulez-vous manger avec nous ?

Les rois acceptèrent l'invitation. Marie leur servit du pain, un fromage et des figues ; Balthazar fut chercher du vin qu'il avait dans ses bagages ; et tous mangèrent avec appétit.

Vers la fin du repas, le charpentier Joseph, un peu échauffé par quelques gouttes de vin, dit aux trois rois :

— Ce qui se passe ici n'est-il pas admirable ? Ce petit enfant est le Messie annoncé par les prophètes ; il est donc plus puissant que tous les rois ; et pourtant, vous le voyez, il est né dans une étable, et il repose dans une mangeoire, sur de la paille. Vous êtes rois tous les trois ; et, cependant, vous venez de manger, à la même table que nous, le laitage, le pain et les fruits que nous ont apportés les bergers ; et ce sont des pauvres qui vous ont nourris.

Les rois s'attendrissaient ; ils se sentaient un bon cœur. L'Enfant, ayant tété, dormait. Le bœuf ruminait ; l'âne venait prendre des bouchées de pain dans la main du roi Mel-

chior. Marie souriait. Il faisait bon et chaud dans l'étable.

Le charpentier reprit, les pommettes rouges et les yeux brillants :

— Tous les hommes sont frères ; tous les hommes sont égaux, étant tous fils de Dieu, riches ou pauvres, rois ou artisans. Voilà ce que l'Enfant est venu révéler. Et bientôt il n'y aura plus de pauvres ni de riches, d'esclaves ni de tyrans. Jésus établira le royaume de la justice, la cité où nous serons tous heureux, puisque nous nous aimerons tous.

Marie interrompit timidement :

— Cela est très beau, et nous y devons travailler. Mais le verrons-nous jamais ? Je crois bien, mon ami, que le royaume de Jésus n'est pas de ce monde.

Mais, sans l'entendre, le charpentier continua de prophétiser l'avènement de la fraternité et de l'amour.

Le roi Balthazar l'écoutait curieusement ; le roi Melchior laissa échapper quelques lar-

mes, et Gaspard, le roi nègre, éclata en sanglots...

*
* *

Quand le roi nègre fut rentré dans son royaume, il assembla son peuple devant sa case et dit en pleurant :

— Je vous apporte une grande nouvelle. Nous sommes tous frères ; nous sommes tous égaux ; je ne suis plus roi ; vous êtes libres. Mes frères, aimons-nous !

Les nègres furent quelque temps sans pouvoir comprendre. Mais, quand ils crurent avoir compris, ils saccagèrent la case du roi et celles des principaux chefs, burent toute leur provision de liqueurs fortes et s'emparèrent de leurs femmes.

Et le roi Gaspard disait, toujours pleurant de tendresse :

— Soyez heureux, pauvres enfants !

Mais il y eut des rixes sanglantes entre les pillards ; puis, comme personne ne cultivait plus les champs, ce fut bientôt la famine.

Alors un nègre énergique, du nom de Glèglé, groupa autour de lui les nègres les plus vigoureux, qui le nommèrent leur roi.

Glèglé fit couper les têtes des anciens chefs, jeta Gaspard dans un cul de basse-fosse, se ravitailla par quelques expéditions heureuses contre les tribus voisines et rétablit l'ordre dans le royaume noir.

Mais il se forma un parti de mécontents qui délivrèrent Gaspard et le prièrent de les commander.

Le bon roi avait réfléchi dans son cachot. Il marcha contre Glèglé, le battit, le fit décapiter, le mangea, massacra tous ses partisans jusqu'au dernier, et, à son tour, rétablit l'ordre, pour quelques années cette fois

Et il garda un mauvais souvenir de son voyage à Bethléem.

*
* *

En retournant dans ses Etats, le roi Melchior se dit :

— Si tous les hommes sont égaux, de quel droit suis-je souverain ? Au moins ne saurais-je l'être que par le consentement de tous mes sujets. Ou plutôt, ils ne peuvent être gouvernés que par eux-mêmes, ou par des représentants qu'ils auront élus.

Il pria donc ses sujets d'élire une Assemblée.

La plupart d'entre eux n'y avaient jamais songé. Ils ne se souciaient que de manger à leur faim et de payer le moins possible d'impôts. Ce ne fut donc qu'une petite partie du peuple qui nomma ses représentants ; et elle choisit ceux qui mentaient le mieux et lui faisaient les plus belles promesses ; si bien que l'Assemblée se trouva composée

d'hommes turbulents, chimériques et avides.

Ces hommes se mirent à parler infatigablement de liberté, d'égalité, de fraternité, de justice, d'humanité, de progrès, de civilisation. Et ils entreprirent le bonheur du peuple.

Ils supprimèrent toutes les anciennes associations, civiles ou religieuses, où les gens trouvaient un abri et une défense. Ils condamnèrent à la prison, à l'exil ou à la mort tous ceux qui leur paraissaient suspects d'attachement à l'ordre ancien. Et tout le pays fut en proie aux représentants des pires et à leur clientèle ; et les injustices particulières furent plus nombreuses, la souffrance plus grande, la tyrannie plus forte qu'auparavant.

Et, comme le candide Melchior commençait à exprimer des doutes sur la bonté de leur œuvre, ils le déclarèrent déchu et lui firent trancher la tête.

*
* *

En chevauchant vers sa capitale, le roi Balthazar songeait :

« Qu'un Dieu soit venu souffrir et mourir pour les hommes, cela prouve évidemment leur méchanceté, que je connaissais déjà. Ils ne s'aiment guère entre eux ; ils sont fort inégaux par la force et par l'intelligence ; beaucoup sont ignorants et stupides. Je maintiendrai donc mon autorité, non seulement parce qu'elle m'est agréable, mais dans l'intérêt même de mes sujets. Et je travaillerai à faire la patrie puissante, pour qu'ils en profitent et s'en glorifient. Si l'ordre public et la prospérité de la patrie ne préviennent pas toutes les injustices et toutes les souffrances, elles en diminuent certainement le nombre.

« Mais, d'autre part, je rapporte de mon voyage un sentiment nouveau, un cœur plus

compatissant. Cette idée, que nous sommes tous rachetés par le même Dieu et que par là nous sommes égaux en quelque manière, rabattra mon orgueil et m'engagera à gouverner avec douceur, autant que les intérêts de tous le permettront. Et je répandrai parmi mes sujets cette autre idée que la justice parfaite doit régner dans une autre vie et que c'est là qu'ils doivent l'attendre. Je leur ferai enseigner cette doctrine, non certes pour les tromper et pour me dispenser de leur faire du bien, mais pour les aider à supporter les maux inévitables. »

Donc, Balthazar fut un despote appliqué, consciencieux, cordial et fin. Il accorda à ses sujets non la liberté, qui n'est qu'un mot, mais des libertés innombrables...

*
* *

Un jour (c'était trente-cinq ans environ

après son voyage de Bethléem), son préfet de police lui vint dire que des vagabonds étrangers ameutaient le peuple dans les carrefours en lui promettant pour demain le royaume de Dieu.

Il reconnut en eux les disciples de Jésus, — et il les fit d'abord arrêter pour se donner le temps de réfléchir.

Au reste, il les traita avec honneur. Il eut avec eux quelques entretiens. Il les força de convenir tout au moins qu'il ne fallait pas compter sur le royaume de Dieu avant un millier d'années; il leur donna de sages conseils sur l'organisation de la religion nouvelle, et les engagea à corriger prudemment l'Evangile par l'Eglise.

Et il se convertit lui-même à la foi du Christ, quand il se fut assuré que les prêtres de l'ancienne religion du royaume suivraient sans difficulté son exemple.

*
* *

... Il mourut très vieux. Son testament contenait cette clause : « Le jour où il sera dûment constaté que tous les hommes sont bons et qu'ils sont égaux en vertus et en lumières, je prie celui de mes successeurs qui régnera à cette époque d'abdiquer le pouvoir et d'établir dans ce pays le suffrage universel et la République parlementaire. »





Le Voyage du petit Hozaël

Le long des quais de Capharnaüm, Jésus, entouré de ses compagnons, Pierre, André, Jacques, Jean, Matthieu, annonçait la bonne nouvelle.

Des pêcheurs, des portefaix, des artisans, des marchandes d'oranges et des marchandes de poissons se pressaient pour l'entendre. Et, quand il avait parlé, quelques-uns s'éloignaient en hochant la tête ; d'autres questionnaient ses compagnons sur sa famille, son pays et sa manière de vivre.

De temps en temps, les enfants qui jouaient sur le port s'approchaient par curiosité,

se coulaient entre les grandes personnes, et se serraient contre la robe du prophète, séduits par son air de douceur et par l'harmonie de sa voix.

La plupart n'avaient sur leurs petits corps poussiéreux qu'un lambeau de laine bise et n'étaient coiffés que de vieilles calottes d'un rouge déteint. Mais l'un d'eux était plus propre et mieux habillé. C'était Hozaël, petit garçon de dix ans, fils d'un riche marchand, nommé Joëd, qui faisait profession de pharisaïsme.

L'enfant, peu surveillé par une mère indolente, s'échappait souvent du logis pour vagabonder avec les gamins des rues ; et il semblait singulier qu'un père si correct eût un petit garçon d'humeur si indépendante et si peu difficile sur le choix de ses compagnies.



Immobile parmi la marmaille bruyante, Hozaël regardait Jésus avec admiration.

Pierre voulut écarter les enfants, croyant qu'ils importunaient son maître. Ils s'enfuirent sous les taloches. Mais Hozaël demeura. Et Jésus dit :

« Pierre a tort. Laissez venir à moi les petits enfants.

— Tu vois bien ! » dit Hozaël à l'apôtre bourru.

Jésus ajouta :

« Car le royaume de Dieu est à ceux qui leur ressemblent. »

Et Hozaël se sentit fier, quoiqu'il ne comprît pas parfaitement. Il prit le prophète par un pli de sa robe blanche et ne le lâcha plus.

*
* *

Vers le soir, Jésus et ses compagnons montèrent sur des barques de pêche et mirent à la voile. Ils voulaient gagner avant la nuit une crique abritée, où ils savaient qu'on

dormait très bien sous de grands sycomores.

Pendant la traversée, Pierre découvrit Hozaël endormi derrière un paquet de cordages. Il le saisit par l'oreille :

« C'est encore toi ! Comment es-tu ici ? »

L'enfant répondit :

« Je me suis glissé dans le bateau derrière le Rabbi, car je l'aime et je ne veux plus le quitter. »

Jésus, ayant entendu ces mots, s'approcha et dit en souriant :

« Hozaël sera le plus petit de mes apôtres. »

Pierre grommela, puis s'attendrit. Il demanda au petit garçon qui étaient ses parents. Hozaël les nomma, et dit qu'ils habitaient Capharnaüm. Mais il était trop tard pour y ramener l'enfant.

Heureusement, le lendemain matin, les compagnons rencontrèrent sur le rivage un

colporteur qui allait à la ville. Ils le chargèrent de rassurer les parents d'Hozaël et de leur dire qu'on leur reconduirait l'enfant, aussitôt que le Rabbi aurait achevé le petit voyage de prédication qu'il avait entrepris autour du lac.

*
* *

Hozaël passa avec ses nouveaux amis deux semaines délicieuses. Tantôt on naviguait sur le lac, tantôt on allait, le long de la rive, de village en village, par des chemins bordés de figuiers et de citronniers.

On faisait la sieste près des fontaines. L'air était si léger et si doux qu'on était heureux rien que de le respirer. On rencontrait des bergers avec leurs troupeaux, des femmes qui portaient des cruches, des voitures de marchands, quelquefois une litière de dame romaine, femme de haut fonctionnaire. Tantôt on couchait chez des amis, tantôt dans une

auberge, parfois à la belle étoile. Jésus parlait sur les places et guérissait les malades. La foule le suivait avec des acclamations. Hozaël aimait cette vie errante, libre et variée.

Il connut Marie, mère de Jésus, et Salomé, mère de Jacques et de Jean. Les deux femmes, le voyant gentil et doux, le soignaient maternellement. Elles entretenaient ses vêtements, le paraient, lui faisaient mille caresses.

Aux noces de Cana, il s'amusa beaucoup. La cour intérieure de la maison était ornée de guirlandes et de fleurs. Il y avait des tables chargées de sirops, de pâtisseries et de fruits, où les invités prenaient ce qui leur plaisait. Des musiciens chantaient à tue-tête, en s'accompagnant sur des théorbes. Des jeunes filles dansaient, sans presque remuer les pieds, en agitant des voiles. On but d'excellent vin que Jésus avait fait avec de l'eau. Le soir, Hozaël était un peu excité et fut lent à s'endormir sur les genoux de Marie.

Mais ce n'était pas tous les jours si grande fête. Quand la troupe n'avait plus rien à manger, Pierre et André descendaient au lac et détachaient leur bateau pour jeter un coup de filet. Hozaël se divertissait à entasser dans un panier les poissons d'argent et d'émeraude, et demandait cependant :

« Est-ce qu'ils souffrent ?

— Mais non, mais non ! tu es bête », répondait Pierre.

*
* *

Un jour que la troupe s'était arrêtée dans une petite ville, Hozaël, errant par les rues, passa devant une maison d'où sortaient des gémissements et des mélodies funèbres. Il entra pour voir.

Une jeune fille était étendue, morte, sur un lit. La chambre était pleine de pleureuses voilées et de joueurs de flûte. Près du lit, un capitaine en bel habit militaire sanglotait ;

et ses sanglots faisaient bruire les lamcs mobiles de sa cuirasse.

Hozaël comprit que c'était le père. Il alla vers lui et dit avec assurance :

« Je connais un prophète qui pourrait vous rendre votre fille. »

La détresse de l'homme était si grande qu'il accueillit l'espoir que lui apportait ce petit enfant. Hozaël le conduisit à Jésus. Jésus vint, il prit la main de la jeune fille, et elle se leva. Et Hozaël trouva cela fort naturel.

Quand la ressuscitée eut remercié Jésus, son père lui dit :

« Remercie aussi ce petit garçon, car c'est lui qui m'a conduit vers le Seigneur. »

La jeune fille embrassa l'enfant. Et la part qu'Hozaël avait prise au miracle lui valut une sorte de considération parmi les compagnons de Jésus.

Et Pierre, qui le chérissait de plus en plus, lui fit, avec des planchettes, des bâtons, des

bouts de corde et des morceaux de toile, un petit bateau tout pareil aux grands, et qui allait parfaitement sur l'eau.



Or, toutes les fois que Jésus parlait aux foules, Hozaël demeurait immobile et comme en extase.

« Maître, disait Pierre, on jurerait qu'il vous comprend, malgré son jeune âge. »

A quoi Jésus répondit un jour :

« Pourquoi non ? Il y a des fleurs aux larges calices et il y a de petites fleurs ; mais toutes reçoivent également la rosée du matin, et chacune en reçoit ce qu'il lui faut. »



Lorsque Jésus et ses compagnons eurent achevé leur voyage, Pierre ramena Hozaël dans la maison de son père Joëd.

L'enfant fut vigoureusement tancé. Mais, comme il ne paraissait pas sentir en quoi il était coupable, on finit par le laisser tranquille.

Le lendemain, toutefois, son père essaya de le prendre par l'amour-propre :

« Tu n'as pas honte de courir ainsi les chemins avec des vagabonds et des gens sans aveu ? »

Hozaël, qui n'avait pas honte du tout, répondit :

« Ce sont des hommes très bons, avec qui on ne s'ennuie jamais, et qui connaissent le royaume de Dieu.

— Le royaume de Dieu, qu'est-ce que cela ?

— C'est, dit l'enfant, quand il fait beau et que tout le monde est bon. »

*
* *

Quelques jours après, son père lui donna

pour précepteur un scribe de la synagogue. Mais Hozaël ne voulait pas travailler, et opposait à toutes les exhortations une inertie paisible et qui semblait sûre de son droit.

« Si tu ne travailles pas, lui dit son père, tu mourras de faim quand je n'y serai plus. Car, qui te nourrira, dis-moi ? et qui te vêtira ? Il faut travailler pour vivre.

— Les oiseaux, répondit Hozaël, ne sèment ni ne moissonnent ; ils n'amassent rien dans leurs greniers ; mais notre Père céleste les nourrit. Les lis des champs ne filent point ; et cependant Salomon dans sa gloire n'a jamais été vêtu comme l'un d'eux.

— Tu n'es, dit Joëd, ni un lis, ni un oiseau, mais un méchant petit garçon. »

*
* *

Un autre jour, Hozaël, se trouvant seul à la maison, fit entrer des mendiants dans la cour, alla prendre dans la chambre de sa

mère une poignée de bijoux, et les leur distribua.

Sa mère, de retour, le surprit dans cette occupation et jeta des cris.

« Ne sais-tu pas, maman, dit gravement Hozaël, que le maître nous prescrit de donner tous nos biens aux pauvres ? »

Les mendiants semblaient goûter ce précepte. On eut beaucoup de peine à leur faire rendre les bijoux. Encore en manqua-t-il quelques-uns, quand on en fit le compte.

*
* *

Une autre fois, Joëd aperçut dans le jardin Hozaël qui jouait avec de petits camarades. Il s'arrêta pour les regarder.

Deux des enfants en portaient un troisième dans leurs bras, et le déposaient devant Hozaël, en disant : « Il est paralytique. » Hozaël lui promenait ses mains sur la

figure, prononçait gravement : « Lève-toi au nom de notre Père qui est dans le ciel » ; et le paralytique se mettait à gambader.

« Que faites-vous là ? dit Joëd.

— Nous jouons au miracle, dit Hozaël.

— Faites-moi le plaisir, dit Joëd, de jouer plutôt à la bloquette ou aux quatre coins. »

*
* *

Le lendemain, Hozaël dit qu'il s'ennuyait, et qu'il mourrait sans doute si on ne le laissait pas retourner vers le Rabbi.

« Tu veux encore nous quitter, petit malheureux ? dit Joëd.

— Le Rabbi, répondit l'enfant, enseigne que l'homme doit quitter son père et sa mère pour le suivre.

— C'est abominable ! dit le père.

— Tu ne nous aimes donc pas ? gémit la mère.

— Je vous aime, répondit l'enfant, le cœur gros ; mais j'aime encore plus le Rabbi. »

Cette fois, le petit Hozaël fut fouetté ; ce qui accrut peu, pour le moment, sa piété filiale.

*
* *

Un des jours suivants, comme il se promenait dans la ville avec sa mère, ils rencontrèrent une femme chargée de joyaux, le visage découvert et fardé. La mère d'Hozaël se détourna d'un air de mépris.

« Pourquoi te détournes-tu ? demanda l'enfant. Est-ce parce que c'est une femme de mauvaise vie ?

— Que dis-tu ?... et comment sais-tu ?

— C'est que, une fois, une femme pareille à celle-là est entrée dans la salle où nous étions à souper, et Pierre a dit tout bas que c'était une femme de mauvaise vie. Mais elle

a versé des parfums sur les pieds du Rabbi, et elle pleurait en les essuyant avec ses cheveux... Je crois que ces femmes-là sont très bonnes.

— Mon pauvre petit, on t'a appris là de jolies choses ! dit la mère effarée.

*
* *

Un autre jour, enfin, Hozaël dit subitement à son père :

« Papa, tu es pharisien ?

— Oui, mon ami.

— Qu'est-ce donc qu'un pharisien ?

— C'est un homme qui observe strictement la loi.

— Pas du tout... Je sais, moi, ce que c'est qu'un pharisien.

— Qu'est-ce donc, alors, puisque tu es si savant ?

— Je vais te le dire, papa. Un pharisien, c'est un sépulcre blanchi. »

*
* *

Joëd songea :

« Mon petit garçon est devenu fou. Ce Jésus lui a complètement empoisonné l'esprit. J'aurai une explication avec cet homme. »

Il s'informa, et sut que Jésus était à Jérusalem.

Il alla l'y trouver, et eut, en effet, avec lui une explication qui dut être sérieuse, car il s'en revint converti.

Puis, il convertit sa femme et redressa doucement les applications ingénues que faisait Hozaël de la doctrine du Sauveur.

Et Joëd, et sa femme, et le petit Hozaël furent, dans la suite, de très grands saints, encore qu'ils aient été oubliés par la *Légende dorée.*





La Bonne Larronnesse

Or, Jésus allait vers Capharnaüm, avec Pierre, André, Jacques, Jean, Thomas et Judas. Car ils n'étaient pas encore douze.

Afin d'éviter la grande chaleur, ils étaient partis un peu avant le coucher du soleil et devaient marcher une partie de la nuit.

Leurs ressources étaient presque épuisées. Il ne restait que six deniers d'argent dans la bourse de cuir que Judas portait sous son manteau. Mais, à Capharnaüm, Pierre, André, Jacques et Jean travailleraient quelques mois

de leur métier de pêcheurs, et Thomas de son métier de cordonnier; et Judas entrerait, pendant ce temps-là, dans les bureaux d'un publicain pour y faire des écritures. Ils logeraient tous chez Salomé, mère de Jacques et de Jean, dont la maison était grande. Puis, quand ils auraient amassé quelque argent, ils se remettraient en route et suivraient de nouveau la prédication de Jésus à travers la Galilée.

Le chemin serpentait entre des oliviers, dont les troncs tortueux étaient noirs sur le ciel rouge du couchant.

Judas dit à ses camarades :

« Je me suis joint à vous parce que j'aime la justice. Votre pêche vous rapportera peu. Elle vous rapporterait davantage si vous saviez vous mettre d'accord avec les autres pêcheurs du lac pour imposer vos prix aux marchands de poisson, qui sont des hommes injustes et avides.

— Cela est certain, dit Jean ; mais tu

parles comme si ce monde n'était pas une demeure transitoire.

— Ce qui est transitoire peut n'être point pour cela négligeable, » répondit Judas.

*
* *

La lune, lentement, se levait et faisait pleuvoir une cendre bleue parmi les branches des oliviers.

Bientôt la route traversa une sorte de défilé entre deux collines rocheuses.

Cinq hommes surgirent d'un buisson. Ils étaient de mine farouche, armés de couteaux et de stylets ; et l'un d'eux, leur chef, était de haute taille et portait une aigrette à son turban.

Ils barrèrent le chemin aux voyageurs et leur commandèrent, avec menaces, de s'arrêter.

Pierre leva son bâton pour se défendre. Mais Jésus dit :

« Ne résistez point. »

Et Thomas murmura :

« Au fait, les voleurs seront volés. »

Les voleurs se mirent à fouiller les vêtements de Jésus, de Pierre, de Jacques, de Jean, d'André et de Thomas, et n'y trouvèrent rien.

Mais, Judas ayant voulu s'enfuir, le chef des voleurs le rattrapa, s'empara de la bourse, y trouva les six deniers, et dit :

« C'est peu, mais c'est encore quelque chose, vu la dureté des temps. »

Et il ajouta :

« Vous pouvez continuer votre route. Je ne vous veux point d'autre mal. »

*
* *

Jésus et ses disciples continuèrent donc leur route, et Jésus les entretenait du royaume de Dieu.

Mais Judas ne cessait de soupirer. Il dit à Jésus :

« Maître, ce n'est point l'argent que j'aime, mais la justice ; et c'est pourquoi je voudrais que l'argent fût également réparti entre les hommes... Je rêve une société de frères qui travailleraient en commun et pratiqueraient la vertu, et dont je serais l'économe et le trésorier, afin qu'ils pussent vivre en paix. »

Ces propos faisaient sourire Thomas ; et Jésus y répondait par la parabole des oiseaux du ciel et des lis qui ne filent point.

Et, comme la lune venait de disparaître, ils ne s'apercevaient pas qu'une femme les suivait.

***

Ils s'arrêtèrent, pour dormir, dans un abri formé par des rochers. Et Jean dit gaiement :

« Dormons sans inquiétude, comme les lis des champs. Puisque nous ne possédons plus rien, nous n'avons plus peur des larrons. »

Quand ils se réveillèrent, à l'aube, ils virent une femme debout, qui les regardait, et qui tenait une bourse à la main. Cette femme, jeune encore, et fardée, était vêtue d'oripeaux fanés et portait des bracelets aux bras et aux chevilles.

Elle alla vers Jésus et lui remit la bourse en disant :

« Voici, Seigneur, ce qu'on vous a pris. »

Jésus tendit la bourse à Judas, qui l'ouvrit pour voir ce qu'il y avait dedans.

« Cette bourse, dit Jésus, contenait hier six deniers. Pourquoi en contient-elle neuf aujourd'hui ?

— Il est vrai, » dit Judas.

La femme rougit et n'osa répondre. Mais Thomas lui dit avec courtoisie :

« Madame, nous vous sommes fort obligés. Mais comment notre argent est-il venu

entre vos mains ? Et pourquoi nous le rendez-vous, et même avec usure ?

« Je suis, répondit la femme, l'amie de Dysmas, le chef des voleurs. Je leur prépare à tous leur nourriture et je raccommode leurs vêtements ; mais je n'appartiens qu'à Dysmas. J'étais, hier, non loin d'eux quand ils vous ont dépouillés, et c'est moi qui leur avais signalé votre passage. Mais, quand je vous ai vus de près, vous m'avez paru différents des autres hommes ; et, à cause de cela, je vous ai suivis, tandis que Dysmas et ses camarades regagnaient le vieux château ruiné qui nous sert de maison. J'ai entendu les paroles de votre maître. J'avais vu que vous étiez pauvres, j'ai connu que vous étiez bons. Alors, je suis retournée vite chez mon ami. J'ai repris la bourse pendant son sommeil, et je vous l'ai rapportée, après y avoir ajouté trois deniers. Ne me remerciez point : Dysmas se dédommagera sur quelque riche marchand.

— Mais comment, dit Pierre, vous qui vous montrez si honnête avec nous, pouvez-vous vivre, avec un voleur, de rapines et peut-être de meurtres ?

— Oh ! de meurtres, très rarement, répondit la femme. Mon ami n'aime pas cela ; et, lorsqu'il tue, c'est pour ne point se perdre lui-même.

— Mais cela même est très mal, dit Jacques, et vous paraissez ne pas vous en douter. Ne vous a-t-on point enseigné la loi ?

— La loi ? dit la femme. Qu'est-ce que la loi ? Et qui me l'aurait enseignée ? Je suis née bien loin d'ici, dans la ville d'Alexandrie. Ma mère était une de celles qu'on appelle là-bas des hétaïres. Petite fille, je dansais dans les tavernes. Puis je fis le métier de ma mère. Mais, comme j'y gagnais mal ma vie, un marchand grec m'emmena à Césarée, où il y a une garnison de soldats romains. Là, je rencontrai Dysmas ; je l'aimai, et je le suivis.

— Mais, dit Jacques, il est impossible que vous continuiez à vivre avec lui dans le péché.

— Qu'est-ce que le péché ? dit la femme.

— Restez avec nous, dit André. Notre maître vous apprendra la parole de Dieu.

— Restez avec nous, dit Thomas. Nous vous respecterons, comme si vous étiez notre sœur. Si vous retournez vers votre compagnon, sans doute il vous maltraitera.

— Et puis, dit Judas à Thomas, puisqu'elle sait danser, elle dansera dans les villes où nous irons. J'annoncerai le spectacle ; et nous demanderons à chacun des assistants une petite pièce de cuivre.

— Oh ! non, dit Jean. Il ne faut plus qu'elle soit une danseuse et qu'elle inspire aux hommes le désir de ce qui n'est pas permis. Si vous le voulez, Madame, nous vous conduirons chez ma mère Salomé. Vous demeurerez auprès d'elle. Elle vous apprendra à

raccommoder les filets. Et, plusieurs fois l'année, vous verrez notre maître.

*
* *

La femme hésitait ; et, tout en écoutant les autres, elle ne regardait que Jésus.

Elle dit enfin :

— Si je retourne chez Dysmas, il me battra, en effet, mais pas trop. D'ailleurs, il a besoin de moi ; il serait malheureux si je n'étais pas avec lui ; et peut-être qu'il deviendrait plus méchant. Et puis, je l'aime. Je l'ai aimé d'abord parce que je le trouvais beau : mais, de plus, il est le premier, avant vous, qui ait été bon pour moi. Et je l'aime aussi parce que le métier qu'il fait n'est pas toujours aussi agréable qu'on pourrait le croire, et parce que nous avons bien souvent souffert ensemble. Je lui rapporterai les choses que j'ai entendues cette nuit de la bouche de votre maître pendant

que je vous suivais; car je ne les ai point oubliées. Telle est ma pensée; mais, au reste, je ferai ce que votre maître voudra.

— Femme, dit Jésus, retournez vers votre compagnon.





Saraï

SARAÏ, de Capharnaüm, était fille de Jonas, patron de barque, et sœur de Simon et d'André.

Jonas avait pour ami et pour voisin le pêcheur Zébédée, mari de Salomé et père de Jacques et de Jean.

Saraï était belle et sensible. Enfant, elle avait joué sur le bord du lac avec Jean, qui était doux et d'agréable visage. Plus grande, elle venait chaque jour chez la bonne Salomé, et travaillait auprès d'elle à raccommoder les filets ou les vêtements de ses frères.

Lorsqu'elle eut dix-sept ans, elle connut qu'elle aimait Jean, fils de Zébédée et de Salomé; et, comme il la traitait avec amitié, elle crut être aimée de lui, et que bientôt il la demanderait en mariage.

C'est alors que l'on commença à parler, dans le pays, d'un jeune prophète qui parcourait la Galilée en annonçant le royaume de Dieu.

« Or, dit l'Evangile, comme Jésus marchait le long de la mer de Galilée, il vit deux frères, Simon et André, qui jetaient leurs filets dans la mer. Il leur dit : « Suivez-moi, je vous ferai pêcheurs d'hommes. » Aussitôt, ils laissèrent leurs filets et le suivirent. De là, étant allé plus loin, il vit deux autres frères, Jacques et Jean, qui étaient dans une barque avec Zébédée, leur père, et qui réparaient leurs filets. Il les appela, et aussitôt ils laissèrent la barque et leur père, et le suivirent. »

Zébédée, en rentrant chez lui, le soir, raconta ces choses à sa femme. Il ajouta que,

lorsque Jésus parlait, nul ne pouvait lui résister. Saraï était là ; elle n'osa rien dire, car Jean n'avait point d'engagement avec elle ; mais, quand elle fut seule, elle pleura.

*
* *

Deux semaines après, Jean et ses compagnons rentrèrent au logis. Ils amenaient Jésus avec eux.

Jésus parla ; et Zébédée et Salomé crurent en lui. Et tous étaient pleins d'une émotion inexprimable. Mais Saraï ne fut point touchée, car elle songeait que ce prophète lui avait pris celui qu'elle aimait.

Jean continua de la traiter doucement ; mais il ne remarquait point sa pâleur et la tristesse de ses yeux.

Pour fêter Jésus, il y eut chez Zébédée un repas où les voisins furent invités.

Saraï aida Salomé à servir les convives.

Elle vit que Jean était l'ami préféré du prophète, et comprit que, sans doute, il ne lui appartiendrait jamais. Elle tremblait si fort qu'elle laissa tomber un plat qui se brisa et se répandit par terre. Jésus intervint pour qu'elle ne fût point grondée. Mais elle n'eut pas le courage de le remercier.

Le même jour, Jésus fut la trouver dans le réduit où elle lavait les plats. Il lui dit : « Ma fille, pourquoi êtes-vous troublée dans votre cœur ? » Mais elle s'enfuit sans le regarder ni lui répondre.



Jean demeura quelques semaines à Capharnaüm, travaillant de son métier de pêcheur, afin d'amasser quelque argent pour un nouveau voyage.

Saraï venait toujours coudre avec Salomé. Elle était si triste que la vieille femme enfin

s'en aperçut et lui dit : « Comment peut-on être triste, quand on connaît la bonne nouvelle, et que l'on croit à l'avènement du royaume de Dieu ? »

La jeune fille pensa : « Mon royaume de Dieu, c'était lorsque Jean m'aimait ; et ma bonne nouvelle, ce serait un mot tendre de sa bouche. »

Le jour où Jean repartit pour rejoindre Jésus, elle n'eut plus la force de cacher son mal. Elle courut après Jean, et le rejoignit sur le port. « Jean ! cria-t-elle, je t'en supplie, ne t'en va pas ! » Elle s'accrochait à ses vêtements ; mais, rouge de colère et de honte, il la jeta sur les dalles. Des gens qui se trouvaient là se moquèrent d'elle ; des enfants la suivirent avec des cris méchants ; et elle rentra en sanglotant chez son père.

Dès lors, elle n'osa plus retourner chez sa voisine Salomé. Elle restait chez elle, près de son père infirme. Ses frères, quand ils étaient à la maison, la considéraient avec une pitié

dure. Et, quelquefois, ils se disaient entre eux :

— Elle est sans doute possédée d'un démon ; nous demanderons au Maître de l'en délivrer.

Mais, quand ils lui en parlèrent, Jésus leur dit :

— Laissez-la. L'esprit qui la possède est présentement plus puissant que moi.



... Un jour, Jésus vint à Capharnaüm, prendre un peu de repos. Il était accompagné, cette fois, de Galiléennes dévouées, Jeanne, Suzanne, Marie Cléophas et Marie de Magdala. Saraï savait confusément ce qu'avait été la Magdaléenne, et elle songeait : « Celle-là connaîtra peut-être un remède à mon mal. »

Elle s'arrangea donc pour la rencontrer dans un lieu désert, lui confia sa peine et lui dit :

— Vous qui avez aimé, secourez-moi !

— Ai-je aimé ? dit Marie de Magdala. Je ne sais plus. Mais tous mes désirs, quand je les avais contentés, se tournaient en amertume, et ne laissaient que cendre en ma bouche.

— Au moins, dit Saraï, les avez-vous contentés. Je voudrais connaître cette amertume et mâcher cette cendre.

— Pauvre enfant ! dit Marie. J'ai trouvé le seul amour qui ne trompe pas. Aimez, comme moi, le Fils du Père, celui qui a les paroles de la vie éternelle.

— Je le hais, dit Saraï, car c'est par lui que je souffre ; et, à cause de cela, je ne crois pas à sa parole.

Elle consulta une vieille femme égyptienne ; elle but des breuvages ; elle récita des formules magiques ; mais rien ne put calmer son mal ; et, jour et nuit, l'image de Jean la torturait d'un désir qui lui desséchait la chair et lui empoisonnait le sang.

*
* *

Quand vint le temps de la Pâque, elle voulut aller avec ses parents à Jérusalem, qui n'était qu'à deux journées de marche. Sa mère approuva cette pieuse pensée et en espéra la guérison de sa fille ; mais Saraï ne voulait que se rapprocher de Jean.

Dans l'auberge où ils étaient descendus, ils apprirent l'arrestation de Jésus et sa condamnation.

... Jean et Marie, mère de Jésus, et Jeanne, et Suzanne, et Marie Cléophas, et Véronique, et Marie de Magdala suivirent le supplicié d'aussi près que le leur permit l'escouade des soldats romains. Saraï se joignit aux Galiléennes. La douleur de Jean lui était odieuse à voir ; mais elle se disait que, son maître mort, Jean, avec le temps, se ressouviendrait de l'avoir aimée.

Le premier clou s'enfonça dans la main du

supplicié et déchira ses veines; le sang ruissela et le corps tout entier se souleva et se tordit. Mais, comme Jésus ne cria point, Saraï n'eut pas pitié.

La croix fut dressée; le condamné y pendit par quatre plaies. Les gémissements aigus des femmes montaient sans interruption, perçant la rumeur de la populace en fête. Saraï, immobile, voyait les choses comme si elles n'étaient pas réelles; et il lui semblait que c'était elle qui mourait, et que ces gémissements étaient la lamentation de son cœur sur elle-même.

Puis, lorsque Jésus parla; lorsqu'il dit à Jean et à Marie : « Voilà votre mère, voilà votre fils », elle comprit que tout était fini pour elle; et, stupide, elle comptait malgré elle les gouttes noires qui tombaient une à une des pieds de Jésus, — puis les points marqués sur les dés que les soldats accroupis jetaient tour à tour.

Mais quand le crucifié, dans un moment

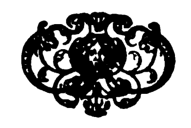
de défaillance, cria : « Mon Père, pourquoi m'avez-vous abandonné ? » elle sentit à la fois un soulagement horrible et un commencement de compassion à se dire : « Celui-là aussi meurt désespéré. »

Et comme, en même temps, les plaintes des femmes redoublaient et que Marie, mère de Jésus, glissait pâmée entre les bras de ses compagnes, Saraï eut pour la première fois cette pensée : « Il y a peut-être des souffrances encore plus grandes que la mienne. »

... Cependant, revenu de sa défaillance, le crucifié, avec un grand effort, releva un peu sa tête pendante : il vit les bourreaux qui jouaient aux dés sa pauvre tunique ; il vit plus loin, sur la pente de la colline, la foule joyeuse, aveugle et méchante, et dit : « Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. »

Alors Saraï fut vaincue. La révélation d'un autre amour la traversa comme un éclair et

l'abattit sur le sol. Une telle douleur ou peut-être un tel désir la secoua, que son cœur se rompit. Mais ce ne fut pas vers Jean, ce fut vers Jésus qu'elle exhala le dernier de ses soupirs.





Un Critique

Les bergers s'étaient retirés, et les rois Mages n'étaient pas encore venus. Marie dormait, couchée dans la crèche comme dans un lit, et tenant contre elle l'enfant Jésus, bien couvert de paille pour qu'il eût chaud. Joseph veillait, assis sur la fourche d'une charrue. Le jour commençait à blanchir, et une clarté pâle coulait entre les ais de la porte mal jointe.

Un homme ouvrit la porte, entra, et dit à Joseph :

— Que faites-vous ici ?

Joseph balbutiait. L'homme reprit :

— Je suis Mucius Nasica, le propriétaire de cette étable à moutons.

Joseph se leva poliment, et, désignant du doigt Marie et l'enfant endormis, il expliqua que, s'étant trouvé sans gîte, en pleine nuit, avec sa jeune femme toute proche de son terme, il n'avait pas cru mal faire en se réfugiant dans une étable qui n'était point fermée à clef et qui paraissait abandonnée.

— C'est bon, dit Mucius ; mais vous deviez du moins me demander la permission.

— Hélas ! comment aurais-je fait ?

— Cela, mon ami, c'était votre affaire. Enfin, puisque vous êtes ici, restez-y le temps qu'il faudra.

— Vous n'aurez point à regretter votre charité, dit Joseph. Car ce petit enfant est le Messie attendu par les Juifs.

— Oh ! dit Mucius, cela m'est égal : je suis citoyen romain.

Et il sortit en disant :

— Je vous répète que vous deviez me prévenir.



Mucius était fils d'un centurion venu en Palestine à la suite du procurateur romain, et qui, ayant pris sa retraite, avait acheté une ferme sur la route de Bethléem. Actif et ingénieux, Mucius avait ajouté à la ferme un cabaret de rouliers et une boutique où il vendait des étoffes, des épiceries et des ustensiles de ménage. Il avait épousé une Grecque plaisante et alerte qui l'aidait dans ses diverses industries. Il voyageait souvent, soit pour aller vendre ses récoltes dans les villes de Judée, soit pour en rapporter des marchandises. Et c'était un homme probe et respectueux des lois et des convenances.



Douze ans après la naissance de Jésus,

Mucius se trouvait à Jérusalem, au moment de la fête de Pâques. Il rencontra dans une rue de la ville l'homme et la femme qu'il avait recueillis, un peu malgré lui, dans l'étable de Bethléem, et il les reconnut facilement.

Joseph était fort agité, et Marie pleurait. Mucius, les ayant abordés, leur demanda la cause de leur inquiétude et de leur chagrin.

— C'est, dit Joseph, que nous avons perdu notre petit garçon. Nous avons cru d'abord qu'il était reparti avec nos compagnons de voyage ; nous avons fait une journée de chemin, et nous l'avons cherché parmi nos parents et nos connaissances. Mais, ne l'ayant pas trouvé, nous sommes revenus à Jérusalem.

— Voilà un enfant bien étourdi ! remarqua Mucius. Il offrit de se joindre à eux pour chercher Jésus. Ils le découvrirent enfin dans le temple, où l'enfant était assis au milieu des docteurs et étonnait ces barbes penchées

autour de lui par la façon dont il leur expliquait les Écritures.

— Voilà, se dit Mucius, un bambin qui n'est point modeste.

Marie, pleine de joie, et toutes ses angoisses oubliées, dit doucement à Jésus ;

— Tu nous as bien inquiétés, mon enfant. Voilà trois jours que, ton père et moi, nous te cherchons.

Le petit, nullement ému, répondit :

— Pourquoi me cherchiez-vous ? Ne saviez-vous pas qu'il faut que je m'occupe des affaires de mon Père ?

Marie ne répliqua rien, mais elle se détourna pour cacher les larmes qui de nouveau lui montaient aux yeux. Et Mucius dit tout haut :

— Que ce petit garçon est donc prétentieux et bizarre !



Dix-huit ans plus tard, comme Mucius dé-

barquait dans un des ports de la mer de Galilée, il vit sur la grève un jeune homme maigre, roux, en robe blanche de laine grossière, et suivi d'une bande de gens pauvrement vêtus dont il semblait le chef. Le Romain s'informa ; il apprit que ce jeune homme était fils de Joseph et de Marie, qu'on parlait beaucoup de lui dans la contrée, et qu'il annonçait une religion nouvelle et prédisait le royaume de Dieu.

— Le royaume de Dieu ? Qu'est-ce que cela ? songea Mucius.

A ce moment, un homme s'approcha de Jésus et lui dit que sa mère et ses frères le réclamaient.

— Qui cela, ma mère et mes frères ? répondit le jeune prophète.

— Je suis fixé, dit Mucius. C'est bien lui. Je l'aurais reconnu rien qu'à ce signe.

Cependant deux pêcheurs, dans une barque amarrée au quai, s'occupaient à raccommoder leurs filets. Jésus s'avança vers eux :

— Jacques et Jean, fils de Zébédée, suivez-moi.

Et Jacques et Jean le suivirent. Un vieillard, leur père, resta seul au fond de la barque.

— Visiblement, se dit Mucius, ce bonhomme n'est pas riche, et il est incapable de travailler. Qui le nourrira? et que va-t-il devenir sans ses enfants ?

Or, Jésus, accompagné de Jacques et de Jean, ayant fait quelques pas sur la grève, rencontra un jeune homme qui paraissait accablé d'une profonde douleur.

— Suis-moi, lui dit-il.

— Maître, répondit le jeune homme, mon père est mort. Permettez-moi d'aller d'abord l'ensevelir.

— Laisse, commanda Jésus, les morts ensevelir les morts; et toi, va annoncer le royaume de Dieu.

— J'aurais cru, pensa Mucius, qu'ensevelir son père était pour un fils un devoir assez important.

Mais, continuant à prêter l'oreille, il entendit Jésus qui disait :

— A cause de moi le frère livrera le frère à la mort, et le père son enfant ; les enfants se soulèveront contre leurs parents et les feront mourir.

— Quel fanatisme ! murmura Mucius. Ces hommes sont fous. Mais que l'ascendant de ce Jésus est étrange !



A quelque temps de là, Mucius fut convié au repas de noces d'un de ses clients, dans la petite ville de Cana, en Galilée. Jésus et sa mère étaient parmi les invités, et Mucius fut placé à côté de Marie.

Le vin ayant manqué, elle dit à son fils :

— Ils n'ont plus de vin.

Mais lui :

— Femme, de quoi vous mêlez-vous ? Ce n'est pas encore mon heure.

Marie baissa ses yeux gros de larmes.

— Est-ce ainsi, grommela Mucius, que l'on parle à sa mère ?

Mais bientôt Jésus fit remplir d'eau six grandes cruches, et, lorsqu'on y puisa, l'eau se trouva changée en un excellent vin.

— Le tour est très bien exécuté ! dit obligeamment Mucius à Marie. Mon père (il me l'a souvent conté) l'avait vu faire à Rome par des prestidigitateurs syriens.

On but tant, et tant, de ce vin inespéré que, les têtes s'échauffant, il y eut des querelles, des coups échangés et, vers le petit jour, sous les tables, des jonchées de buveurs gonflés comme des outres.

— Singulière occupation pour un prophète, observa Mucius, que d'encourager l'ivrognerie !

*
* *

Une autre fois, Mucius conduisait à Jéru-

salem une charrette chargée de cages d'osier, toutes bruissantes de pigeons, qu'il s'en allait vendre aux petits marchands du temple. En traversant la plaine cultivée qui avoisinait la ville, il vit Jésus et ses disciples entrer dans un champ de blé, arracher les épis à poignées et les rouler entre leurs paumes pour en manger les grains. Un Juif passait; Mucius lui dit :

— En vérité, ces vagabonds ne se gênent guère.

— Quelle impiété ! dit le Juif. Un jour de sabbat !

— Mais, dit Mucius, que ce soit le sabbat ou un autre jour, le délit est le même, j'imagine.

— Je vois bien, dit l'autre, que vous êtes étranger. Ce que je leur reproche, c'est de rompre le jeûne, non d'arracher quelques épis. Car il est écrit dans la loi de Moïse : « Si tu entres dans les blés d'autrui, tu pourras cueillir des épis avec ta main. »

— Un épi est un épi, repartit Mucius. Votre Moïse n'était sans doute pas propriétaire.



Le lendemain, comme il amenait ses cages dans le vestibule du temple, il vit, parmi les tables renversées, les escabeaux bousculés et les marchands en déroute, Jésus secouant des lanières et criant : « Ma maison est la maison de prière et vous en faites une caverne de voleurs ! » — ce pendant que les pigeons effrayés heurtaient contre les colonnes leur vol retentissant et lourd.

— Oh ! oh ! dit Mucius, remportons les nôtres. Mais ces marchands étaient pourtant bien dans leur droit. Ce jeune prophète n'a décidément aucun respect de la propriété.



Quelques heures après, sur une des places

de la ville, il avisa Jésus qui conversait avec quelques Pharisiens. Ceux-ci lui demandaient, croyant le mettre dans l'embarras :

— Devons-nous payer l'impôt à César, ou ne le pas payer ?

— Montrez-moi un denier, dit Jésus.

— Voici, maître.

— De qui sont cette image et cette inscription ?

— De César.

— Rendez donc à César ce qui est à César.

— A la bonne heure, fit Mucius surpris. C'est la première parole de bon sens que je lui entends dire.

Puis, par réflexion :

— Et encore je me trompe. Car il suivrait de là que tout ce qui porte l'effigie de l'empereur appartient réellement à l'empereur, ce qui n'est point soutenable. Il s'est moqué de nous. Cet homme est, au fond, un révolutionnaire de la plus dangereuse espèce ; mais il est prudent et ne manque pas d'esprit.

*
* *

Or, en quittant Jérusalem, Mucius passa par le pays des Gadaréniens, pour y visiter un petit bien de sa femme, dont le père venait de mourir. L'héritage se composait de quelques champs et d'un troupeau de porcs. Mais le porcher, et d'autres habitants du pays, lui contèrent que, quelques jours auparavant, les pourceaux s'étaient tous jetés dans la mer, Jésus ayant introduit dans leurs corps les esprits impurs dont un mendiant du voisinage était possédé.

— Voilà, dit Mucius, un acte abominable. Ce sorcier galiléen me fait tort de plus de deux cents drachmes. Mais que faire ? Si je le poursuivais devant les magistrats, il dirait sans doute, — car il est fin, — que les porcs se sont précipités d'eux-mêmes. Cela s'est vu, en effet ; il suffit que l'un donne l'exemple... C'est égal, cet homme commence à m'ennuyer sérieusement.



... La femme, agenouillée, sanglotait, la tête dans ses mains.

— Maître, disaient à Jésus les pharisiens et les scribes, cette femme a été surprise en flagrant délit d'adultère : Moïse ordonne de lapider de telles femmes. Mais toi, que dis-tu ?

Mucius, que son commerce venait de rappeler à Jérusalem, s'approcha du groupe juste à l'instant où Jésus répondait :

— Que celui qui est sans péché lui jette la première pierre !

— Le mot est spirituel, songea Mucius, mais cela ne prouve rien. S'il fallait être sans péché pour appliquer la loi, il ne resterait qu'à supprimer toute magistrature. On voit bien d'ailleurs que ce moraliste est célibataire. Je voudrais savoir ce que le mari pensera de cet arrêt ingénieux.

La femme, à ce moment, releva un peu la tête, et Mucius vit qu'elle était belle.

— Hum ! fit-il simplement.

*
* *

Cette fois, en sortant de Jérusalem, il se rendit à Sychar, ville de Samarie.

Le soir tombait. Près du puits de la place publique, Jésus s'entretenait avec une femme qui, les doigts croisés sur les bords de sa cruche, tendait vers lui son visage immobile. Mucius la reconnut : c'était une veuve encore jeune et hospitalière aux étrangers.

Le prophète et la Samaritaine, absorbés par leur conversation, ne s'aperçurent point que Mucius passait près d'eux.

— Hum ! hum ! fit-il.

*
* *

De Sychar il s'en fut à Capharnaüm où il

avait affaire, car son commerce s'était fort étendu.

Un de ses clients, nommé Simon, l'invita à dîner. Jésus devait être du repas. Mucius se réjouit à cette idée ; et il se promit de lui dire tout ce qu'il avait sur le cœur.

Mais, quand il fut en face de Jésus, il n'osa parler. Il se donna pour raison qu'il ne devait point troubler par d'inutiles disputes la maison de son hôte.

Or, pendant le dîner, une femme entra, de celles qui dansaient dans les tavernes (1) et qui faisaient marchandise de leur corps ; jolie, fardée, les lèvres rouges, les paupières bleuies, les hanches serrées dans des oripeaux de soie aux couleurs vives.

Mucius la connaissait :

— C'est toi, dit-il, Marie de Magdala ? Nous serons charmés de te voir danser, ma

(1) J'attribue ici à Madeleine une autre condition sociale que dans le récit intitulé *Sainte Marthe*. Mais cela n'a aucune importance. *Note de l'auteur.*

fille. Toutefois, je te conseille de garder quelque décence dans tes exercices, car nous sommes ici entre gens comme il faut.

Mais la Magdaléenne s'approcha de Jésus en silence. Elle s'agenouilla, lui baisa les pieds, puis, débouchant un flacon, elle en versa sur eux le parfum goutte à goutte, et les essuya avec toute sa chevelure dénouée.

Jésus la laissait faire. Mucius se représentait la douceur de ces longs cheveux de femme traînés sur ces pieds nus, et il souriait. Jésus lui dit :

— Pourquoi, Mucius, penses-tu mal de moi dans ton cœur ?

Mucius n'osa pas répondre ; il était lui-même étonné de sa timidité subite.

Jésus ajouta :

— Ton jour n'est pas encore venu.



Donc Marie de Magdala, ayant renoncé à

son métier, se retira à Béthanie chez sa sœur Marthe et son frère Lazare qui étaient d'honnêtes gens et qui, néanmoins, la recueillirent avec bonté.

Jésus les visitait quelquefois. Un jour que Mucius venait chez Lazare pour lui acheter son blé, il vit Marie qui, assise aux pieds de Jésus, le regardait et l'écoutait parler, pendant que Marthe préparait le repas.

— Seigneur, dit Marthe tout à coup, trouvez-vous juste que Marie me laisse seule pour vous servir ? Dites-lui donc de m'aider un peu.

— Marthe, Marthe, répondit Jésus, tu te donnes bien de la peine et tu t'inquiètes de beaucoup de choses. Une seule est nécessaire. Marie a choisi la meilleure part : je ne la lui ôterai pas.

— La meilleure part ? murmura Mucius... Hé ! hé ! je le crois. Encore sont-ils heureux que la pauvre Marthe leur fasse la cuisine.

*
* *

Mucius rencontra Jésus dans beaucoup d'autres circonstances ; et, chaque fois, il fut scandalisé. Il s'indignait d'entendre Jésus encourager l'insouciance et la fainéantise, prédire avec une sombre allégresse la destruction de la ville et toutes sortes d'épouvantables catastrophes, prêcher la haine et le mépris des riches, des prêtres, des gouvernants et de toutes les autorités constituées.

— Certes, songeait Mucius, la société n'est pas parfaite. Mais quel est l'homme sensé, ayant une famille et du bien, qui n'en redoute le bouleversement, et qui ne soit assuré d'avance qu'on la remplacerait par quelque chose de pire ?

Un dernier trait acheva de l'exaspérer.

Un soir, dans la banlieue de Jérusalem, rentrant à l'auberge où il avait attaché son âne, il apprit de l'hôtelier que les disciples

de Jésus étaient venus délier la bête et l'avaient emmenée sans autre façon. Aux observations de l'hôtelier, ils avaient répondu : « Notre Maître en a besoin. »

— Ceci, dit Mucius, est un vol qualifié, et je vais me plaindre aux tribunaux.

L'âne rentra tout seul à l'auberge le lendemain matin.

Jésus fut crucifié le même jour. Quand Mucius l'apprit, il dit simplement :

— J'étais sûr que cet homme finirait mal.

*
* *

Mucius avait alors soixante ans. Ses affaires prospéraient. Il s'en savait bon gré et se jugeait habile. Il n'avait jamais eu l'occasion de commettre de très méchantes actions, et se jugeait honnête. Et il approuvait un ordre social qui lui avait permis d'être riche et considéré.

Sa femme mourut, lui laissant une fille de dix-huit ans, Nééra.

Un jeune homme sans fortune, qui aimait Nééra et qui était aimé d'elle, la lui demanda en mariage. Mucius le repoussa à cause de sa pauvreté. Le jeune homme s'alla jeter dans le lac de Tibériade.

Peu après, Nééra se fit enlever par un chevalier romain. Abandonnée par son amant, elle n'osa rentrer chez son père ; elle devint une des malheureuses qui sollicitent les passants dans les carrefours ; et Mucius n'entendit plus parler d'elle. Mais le souvenir de cette enfant lui fut une plaie sourde et profonde.

Pour se consoler, il épousa une Syrienne qui était de trente ans plus jeune que lui. Il découvrit bientôt qu'elle le trompait. Il résolut successivement de la tuer, de la chasser ignominieusement, de la traîner en justice ; et finalement il lui pardonna parce qu'elle pleura beaucoup et parce qu'il l'aimait.

Un incendie détruisit sa ferme de Bethléem, et tous ses greniers et tous ses troupeaux. Un dépositaire infidèle lui emporta une grosse somme. Une série de mauvaises récoltes consomma sa ruine.

Vieux comme il était, il ne put trouver d'ouvrage. Sa femme, devenue bonne et fidèle, ne gagnait pas de quoi les nourrir. Il fut réduit à mendier. Il vécut d'aumônes et glissa à de menus larcins. Il se mit à haïr la dureté des riches et se persuada que la société tout entière était fondée sur l'injustice et le mensonge.

Il se ressouvint confusément des discours de Jésus. Un jour, il songea qu'il était un de ces misérables dont Jésus avait pitié et qu'il recherchait avec complaisance.

Ce même jour, sa femme lui rapporta quelques deniers qu'elle avait reçus de l'apôtre Jean, et elle le conduisit à l'assemblée des chrétiens.

*
* *

Mucius reconnut dans l'apôtre un des deux pêcheurs à qui Jésus avait dit : « Fils de Zébédée, suivez-moi ! »

Il eut la surprise de retrouver dans l'assemblée sa fille Néèra, repentie, sage et contente.

Et il fut si ému qu'il crut soudainement au Christ.

— N'est-il pas singulier, dit-il à l'apôtre, que je croie présentement à celui dont j'ai blâmé si souvent autrefois les actes et discours ?

— C'est, répondit Jean, que vous êtes pauvre et que vous avez souffert.

« Vous disiez que Jésus ne respectait point l'institution de la famille ; et c'est parce que nous ne nous enfermons point dans les affections ni dans les intérêts du foyer que nous vous avons sauvé de la misère et de la

faim. L'homme doit à ses parents *avant* de devoir à l'humanité ; mais il doit à l'humanité *plus* qu'à ses parents. Ces deux vérités, qui semblent parfois se contredire, sont également certaines.

« Vous disiez que Jésus menaçait la propriété. Mais c'est que la propriété n'est pas indéfiniment légitime. L'homme a droit au produit de son travail et même à l'accumulation de ce produit dans la limite où il en a besoin pour sa subsistance et, un peu, pour son aise et sa sécurité, — mais non point au delà. Cette limite indécise est pourtant une limite, et nous valons mieux à mesure que nous la déplaçons au profit d'autrui.

« On ne doit pas être propriétaire avec rigueur. Vous l'avez pressenti à partir du jour où vous avez vécu d'épis arrachés aux champs et de fruits cueillis aux arbres. Il eût été mieux de le comprendre quand vous possédiez vous-même des arbres et des champs... Vous avez encore sur le cœur, je le devine,

l'aventure de vos pourceaux. Faut-il vous rappeler que ces pourceaux avaient été acquis injustement par votre beau-père, un homme avare et dur : ce dont Jésus était instruit, comme de toutes choses ?

« Vous disiez que Jésus était trop indulgent aux femmes de mauvaises mœurs (vous aviez même une autre pensée, que, je le sais, vous n'avez plus). Or vous avez vous-même pardonné à l'épouse adultère, et ce fut un de vos meilleurs mouvements. Et c'est la parole de Jésus qui a rendu votre femme bonne et fidèle et qui a retiré du bourbier votre fille Nééra.

« Demeurez avec nous. Nous sommes heureux. Nous habitons en commun, dans ce faubourg, plusieurs maisons contiguës. Chacun travaille selon ses forces et mange à sa faim ; et il nous reste de quoi soigner nos malades et nourrir nos vieillards. Jésus a voulu que toutes les difficultés de la vie fussent aisément résolues (sauf dans les cas où il lui

plaît de nous éprouver) par l'association, c'est-à-dire par l'amour. Nous sommes la famille agrandie, en attendant que nous soyons toute l'humanité fraternelle en Dieu.

« Enfin, s'il reste dans la vie du Sauveur des choses qui vous embarrassent, vous les comprendrez à mesure que vous aurez le cœur plus pur et la volonté meilleure. Et, si vous ne pouvez tout éclaircir, vous vous souviendrez à propos que Jésus est le Fils de Dieu, et vous adorerez le mystère. »

Et Mucius répondit :

— Amen.





Un Idéaliste

Ozias avait été un des premiers disciples de Jésus.

Il était d'humeur méditative. Tandis que ses compagnons, insouciants et gais, s'amusaient aux rencontres du chemin, quêtaient le repas du jour ou dormaient sous les oliviers, Ozias demeurait de longues heures à réfléchir sur les paroles de Jésus.

Il était très intelligent. Bien qu'il ne fût qu'un simple disciple, il découvrait, dans les paraboles du Maître, des significations que les apôtres eux-mêmes n'avaient pas soupçonnées.

Il comprenait mieux que les autres ce que c'est qu' « adorer en esprit ». Et il renchérissait sur Jésus dans le dédain des vaines cérémonies et des pratiques extérieures de l'ancienne Loi.

Le jour où Jésus dit : « Je suis le pain descendu du ciel, » Ozias fut le seul qui ne s'étonna point et qui conçut tout de suite ce que cela voulait dire.

Et, bien qu'il fût très pur, il ne s'étonna pas non plus de voir le Sauveur pardonner à la femme adultère et à la courtisane de Magdala.



Trois jours après le crucifiement, lorsque les saintes femmes annoncèrent que le tombeau était vide et lorsque Marie dit sa rencontre avec Jésus, tous les frères furent agités du désir de voir le ressuscité ; et ils convinrent de se réunir tous les jours chez l'un d'eux, espérant que le Sauveur leur apparaîtrait.

Mais Ozias refusa de se rendre à ces réunions. On lui dit : « C'est donc que vous ne croyez pas ? » Il répondit : « C'est, au contraire, parce que je crois. »

On lui dit : « Si vous ne désirez pas le revoir, c'est donc que vous ne l'aimiez pas ? » Il répondit : « Ce n'est pas sa figure terrestre que j'aime en lui. »

Les autres, donc, s'assemblèrent, et Jésus se montra au milieu d'eux. Ils dirent à Ozias : « Nous l'avons vu. Venez avec nous, et vous le verrez. » Il répondit : « Je vous crois, mais je n'irai pas. »

— Et moi, j'irai, car je me méfie.

Ainsi parla Thomas, appelé Didyme, l'un des Douze, qui n'était pas avec les autres lorsque Jésus vint.

Thomas ajouta : « Si je ne vois dans ses mains la marque des clous, et si je n'y mets mon doigt, et si je ne mets ma main dans son côté, je ne croirai point. »

Ozias le considéra avec pitié. Thomas était

lourd de corps et de visage. Il avait à la fois un air de pesante simplicité et, dans ses yeux petits et vifs, la finesse d'un marchand honnête, mais soupçonneux.

— Ceux-là seuls croient véritablement, dit Ozias, qui n'ont pas voulu voir et qui ont cru.

— Ceux-là, dit Thomas, sont des rêveurs, de ces gens qu'on appelle des poètes.

Thomas fut donc à l'assemblée, où il vit et toucha Jésus, et Jésus lui dit : « Tu as cru, parce que tu m'as vu. Heureux ceux qui croient sans avoir vu ! »

Quand ces mots lui furent rapportés, Ozias songea : « Ce sont presque les mots que j'avais dits moi-même, tant le Maître m'a fait le vrai dépositaire de son esprit ! O Seigneur, quel besoin ai-je de courir après votre fantôme, puisque je vous ai en moi et que je n'ai qu'à fermer les yeux pour vous voir ! »

Et il ne put s'empêcher de se sentir supérieur à ses frères, et d'une âme plus fine que la leur.

*
* *

Ozias annonça l'Evangile dans la province d'Alexandrie. Sa prédication persuadait surtout les philosophes, les poètes et les personnes d'esprit subtil. Et l'église qu'il fonda était la plus distinguée de toutes les églises.

Or, à cinquante ans, Ozias était vierge. C'est à ce moment qu'il convertit à la foi chrétienne une jeune veuve d'Alexandrie, du nom de Myrrhina.

Myrrhina était belle, riche, lettrée ; elle avait l'imagination vive et des nerfs délicats. Avant de connaître le Christ, elle s'était fait initier successivement à plusieurs cultes d'Asie, tels que ceux de Diane, de Cybèle, d'Iacchos et d'Adonis ; et elle avait éperdument aimé les prêtres qui lui avaient enseigné ces diverses religions. Elle était raffinée et singulière dans ses goûts. Elle « adorait » les iris noirs et les vers de Lycophron. Souple et

maigre, elle se vêtait de soies légères brodées de grandes fleurs. Ozias pensa que cette âme si élégante et si inquiète était la plus noble et la plus précieuse qu'il eût jamais rencontrée.

Il crut que sa propre piété s'épurait au contact de celle de Myrrhina. Elle lui persuada que l'essentiel est d'aimer Dieu, et que la vraie façon de l'aimer, c'est de s'abandonner totalement à lui, de le laisser vivre en nous à notre place, et de ne se point soucier des actes, qui ne sont que les gestes du corps. Car la foi seule justifie, et la foi n'est que l'amour, et nos gestes extérieurs sont sans importance.

Ozias goûta la générosité de cette doctrine. Il lui sembla qu'il s'élevait plus aisément à Dieu quand il conversait avec son amie. D'où il advint qu'un jour, durant que leurs âmes extasiées échangeaient des propos sublimes, ils laissèrent dédaigneusement leurs corps faire ce qui leur plut ; et cet abandon se renouvela souvent.

Leur honte devint publique. Ozias, cité

devant les évêques, refusa de confesser son crime et d'en faire pénitence. Il s'entêta dans son erreur et la défendit par des arguments bizarres. Il alla jusqu'à soutenir que les parties inférieures du corps, formées par le diable, appartiennent au diable ; qu'un moyen de se libérer de sa chair est de l'exterminer à force de débauches, et que les comportements de ce « corps de mort » sont au-dessous du regard de Dieu.

Mais ces doctrines d'une si haute spiritualité furent mal comprises des évêques ; et Ozias, à sa grande surprise, fut retranché de la communauté chrétienne.

Peu après, Myrrhina, ayant changé de fantaisie et imaginé de « se simplifier », comme elle disait, quitta Ozias pour suivre un gladiateur.



Ozias s'aperçut alors de l'extravagance de

ses rêveries, et qu'elles n'avaient peut-être été, à son insu, qu'un effet de sa passion pour Myrrhina.

Epouvanté de sa solitude, il eût voulu rentrer dans cette Eglise où il avait connu tant de si douces et si bonnes âmes. Mais, ayant gardé dans ses moelles le souvenir de la belle veuve lettrée, il n'avait plus le courage d'être pur. Il ne pouvait plus admettre que des plaisirs qui avaient paru innocents à tant de générations d'hommes dussent être considérés comme abominables. Des doutes lui vinrent sur la vérité d'une religion qui condamnait la nature, et, par suite, sur la mission même et la divinité de Jésus.

Il songea dans son angoisse : « Si je l'avais vu après sa résurrection, je ne douterais pas aujourd'hui ; car j'aurais la preuve qui me manque et sans laquelle je ne peux plus vivre en repos. Mais du moins je puis interroger ceux qui L'ont vu après le crucifiement. Leur témoignage suppléera à celui de mes sens et,

me rendant la foi, me rendra la force et la paix. »

*
* *

Il se mit donc à la recherche des apôtres et des disciples qui avaient vu Jésus ressuscité. Mais la plupart étaient morts ; et quant aux survivants, — à peine Ozias arrivait-il dans la ville où on lui avait dit qu'il les trouverait, — toujours, par un hasard inexplicable, ces saints pasteurs venaient d'en repartir.

Il parcourut ainsi l'Egypte, l'Italie, l'Achaïe et l'Asie Mineure ; s'attardant parfois aux tavernes où sont les joueuses de flûte ; puis, plus sombre, se rejetant à la poursuite de l'insaisissable témoignage.

*
* *

Un jour, enfin, il put joindre l'apôtre Thomas. Il lui dit : « Vous L'avez vu après sa résurrection. J'étais là, il y a quarante

ans, quand vous en fîtes le récit. Redites-le-moi, et de nouveau je croirai. »

Thomas redit abondamment ce qu'il avait vu et entendu. Il dit les trous des mains et le trou du côté, la couleur des cicatrices, la maigreur de la poitrine et la saillie des côtes, l'étoffe de la robe et les propos de Jésus, et le nom des poissons que Jésus avait mangés...

Mais Ozias ne crut point. Il remarqua que le vieil apôtre ajoutait à son récit des détails qu'il n'avait pas donnés la première fois, et aussi qu'il se trompait sur l'heure de l'apparition. Il le jugea d'ailleurs d'esprit trop simple, crédule dans sa grosse finesse, et affaibli par l'âge.

Il s'enfuit comme un fou. On le trouva, le lendemain matin, pendu à la lanterne d'un carrefour...

En Marge de la Légende Dorée



La Onze Millième Vierge

Éthérius, roi païen d'Angleterre, ayant demandé la main d'Ursule, fille du roi de Bretagne, cette princesse lui avait donné trois ans pour se convertir à la foi chrétienne.

Elle résolut de faire, pendant ces trois années, un grand pèlerinage à Rome. Elle-même et chacune de ses dix filles d'honneur seraient accompagnées de mille vierges. Le roi son père publia donc un édit par lequel il invitait ses sujets à lui envoyer onze mille vierges dans un délai de trois mois.

La Bretagne les fournit aisément.

Elles arrivèrent en foule au palais du roi, et bientôt elles furent au nombre de dix mille neuf cent quatre-vingt-dix-neuf.

Celle qui manquait était Cordula, fille de pauvres pêcheurs ; enfant bonne et pure, mais que la destinée, semblait-il, avait condamnée à être toujours en retard.

Elle était venue au monde après terme, sa mère l'ayant portée neuf mois et demi dans son sein. Quand elle connut l'édit du roi, elle se mit à filer du lin pour s'en faire une belle robe blanche et figurer décemment dans le cortège virginal. Mais son écheveau s'embrouillait à chaque instant, ou son fuseau se rompait. Ensuite le tisserand fut malade et ne put livrer sa toile au jour promis. Puis la couturière, ayant mal pris les mesures, fut obligée de recommencer la robe... Si bien que, lorsqu'enfin Cordula se présenta au palais du roi, les vierges, qui l'avaient longtemps attendue, venaient de partir sur onze trirèmes

pour la ville de Tita, sise à l'embouchure du Rhin.

*
* *

Cordula ne se découragea point. Elle loua une petite barque, et recommanda au batelier d'aller le plus vite qu'il pourrait.

Mais, quand ils eurent quitté le rivage, le batelier, la voyant fraîche et jolie dans sa robe neuve, fut ému d'un désir coupable et voulut le lui signifier.

Elle fit alors cette prière :

— Mon Dieu, je sais que vous n'imputez point à vos créatures les actes involontaires. Ce n'est donc pas pour moi, mais c'est pour votre gloire que je vous prie de me sauver de ce péril. Car il ne serait pas convenable et il serait indigne de vous qu'une des onze mille filles qui vous rendront témoignage à Rome fût secrètement souillée. Non, vous ne souffrirez pas que, par le crime d'un homme grossier, il y ait une pie parmi ces colombes.

Et, s'adressant au batelier :

— Au reste, ajouta-t-elle, si vous insistez, je fais chavirer la barque. Mais, si vous m'épargnez, le salut de votre âme est certain : car je le dirai là-bas à mes compagnes, et onze mille brebis sans tache prieront pour vous.

L'homme, en qui tout bon sentiment n'était pas éteint, se rendit à ces raisons. Il se mit à ramer de toutes ses forces et sans oser même lever les yeux.

En approchant du port de Tita, Cordula vit les onze navires et se crut au bout de ses peines. Mais ils étaient vides : Ursule et les vierges étaient en train de remonter le fleuve sur des bateaux plus petits.



— Oh ! dit Cordula, puisqu'elles remontent le courant, elles n'iront pas très vite, et je les rejoindrai sûrement.

N'ayant plus d'argent, elle fit la route à

pied. Elle mendiait de village en village; elle couchait dans les greniers, ou à la belle étoile.

Une fois elle lava dans le fleuve sa robe souillée par la poussière et la boue des chemins. Elle comptait que le soleil la sécherait rapidement. Mais la pluie survint. Cordula attendit deux jours et finit par remettre sa robe encore toute mouillée.

Une autre fois, étant entrée dans une chaumière isolée pour y demander du pain, elle y trouva une vieille femme couchée et malade, et qui n'avait personne pour la soigner. Cordula s'installa auprès d'elle et ne la quitta point qu'elle ne fût guérie. La pauvre fille y eut d'autant plus de mérite qu'elle était torturée par la fuite des heures et par l'idée que, pendant ce temps-là, l'armée des vierges s'éloignait toujours davantage. Et cette bonne action lui fit perdre encore une semaine.

Un soir, enfin, elle atteignit la ville de

Bâle. Sans regarder le fleuve d'émeraude ni les découpures violettes des clochers et des pignons sur le ciel tout en or, elle s'enquit du passage des vierges et apprit qu'après avoir été reçues en grande pompe dans toutes les églises, elles étaient reparties depuis trois jours.

Elles avaient de l'argent ; elles étaient bien nourries ; elles avaient loué onze cents charrettes ; et, plus tard, elles traversèrent les Alpes sur onze mille mulets.



Cordula n'avait que ses jambes. Elle reprit, à pied, sa route interminable. Elle marchait, marchait, sans souci des pierres, des ronces, de la poussière, de la pluie ni du vent, les yeux de l'esprit ardemment fixés sur le but de son voyage. Et, les jours succédant aux jours, à force de marcher, elle vit, un beau soir, Rome à l'horizon.

... On lui dit que les vierges avaient passé un mois à Rome, dans de saintes réjouissances, qu'elles avaient été fêtées par le pape, qu'elles étaient reparties la veille, pour se rendre à Cologne, et qu'ainsi elles devaient être à une journée de marche.

Cordula se remit en route, guidée par l'odeur de lis que l'armée virginale laissait derrière elle.



Or, « deux chefs des troupes romaines, hommes pervers, Maxime et Africanus, voyant à Rome cette grande multitude de vierges, et que beaucoup d'hommes et de femmes allaient les consulter, avaient craint que la religion chrétienne n'en reçût un accroissement considérable. Et, alors, ils avaient envoyé des émissaires à Jules, leur parent, prince des Gètes et des Huns, afin que, marchant contre elles avec ses soldats,

il les tuât lorsqu'elles seraient arrivées à Cologne. » *Légende dorée.*



C'est pourquoi, lorsque Cordula approcha de la ville (quelques heures trop tard), elle vit dans une grande prairie, avec la princesse Ursule et ses dix filles d'honneur, les onze mille vierges en robes blanches, sur qui les Gètes et les Huns décochaient leurs flèches avec régularité. Les petites martyres aux fronts bombés se tenaient toutes droites, et chacune, attendant sa flèche, faisait le geste d'écarter doucement une grosse mouche, comme on le peut voir dans les images que Memling a peintes sur la châsse de sainte Ursule. Elles tombaient sagement, les coudes au corps, par files entières, avec de petits cris modestes.

Et ce fut bientôt une immense jonchée de robes blanches, tachées de sang çà et là ; et

la prairie ressemblait à un étrange champ de neige semé, par traînées, de vifs coquelicots.

Cordula eût voulu se joindre à ses compagnes. Mais sa robe, après ses longs voyages, était en si piteux état, qu'elle en eut honte, et qu'elle ne se jugea pas assez bien habillée pour le martyre.

Et peut-être aussi qu'elle eut peur.



Elle se réfugia dans un bois et s'y endormit. Un ange lui apparut pendant son sommeil :

— Tu me fais tort, chère Cordula, lui dit-il. Le Seigneur a envoyé onze mille onze anges pour recueillir, au sortir de leur prison de chair, les âmes saintes d'Ursule, de ses dix suivantes et des onze mille vierges. C'est moi qui devais emporter la tienne : voudras-tu que je retourne au paradis les mains vides, et que les autres anges se rient de moi ?

Le lendemain, Cordula se présenta seule aux barbares, qui l'égorgèrent dédaigneusement. Et son supplice solitaire fut assurément plus douloureux et plus méritoire que celui des vierges qui étaient mortes toutes ensemble.

*
* *

Pourtant on l'oublia dans la liste des martyrisées et dans la fête annuelle qui fut instituée en leur honneur.

Mais elle apparut à un saint abbé qui avait une dévotion spéciale pour les onze mille vierges (sans en préférer aucune), lui conta son histoire, et lui exprima timidement le vœu que l'on célébrât sa fête le lendemain de celle de ses compagnes.

Ainsi fut fait; et elle eut sa messe pour elle toute seule.

*
* *

Certes elle l'avait bien gagné, cette patronne ingénue des ratés, des malchanceux, des retardataires, — de tous ceux qui « manquent le train » .





Sainte Marthe

LAZARE et ses sœurs, Marie et Marthe, vivaient ensemble à Béthanie.

Marie était belle, brillante, passionnée; Marthe était gentille, sensée et modeste. Elle admirait sa sœur, et avait pris depuis sa petite enfance l'habitude de s'effacer devant elle et de lui céder en toutes choses.

Lorsque Marie commença à se mal conduire, Marthe en eut un grand chagrin; mais elle lui demeura indulgente et fit ce qu'elle put pour apaiser la colère de Lazare. Elle dissimulait de son mieux les désordres

de Marie, et payait de ses propres deniers les dettes de la jeune femme chez les marchandes de modes, les joailliers et les parfumeurs.

En même temps, elle s'occupait du ménage, tenait la maison en ordre, et dirigeait habilement la ferme qui y était attenante.

Ce fut peut-être ce dévouement silencieux qui éveilla les premiers remords dans l'âme de Marie.

*
* *

Marie ayant rencontré Jésus et changé de vie pour lui plaire, Marthe crut aussi au nouveau prophète.

Jésus venait souvent dans la maison de Béthanie. Marie s'asseyait à ses pieds, et n'en bougeait plus. Marthe, pendant ce temps-là, préparait le dîner.

Un jour, elle dit à Jésus :

— Seigneur, trouvez-vous juste que ma

sœur me laisse seule pour servir ? Dites-lui donc de m'aider.

— Marthe, Marthe, lui répondit Jésus, vous vous inquiétez de beaucoup de choses. Une seule est nécessaire. Marie a choisi la bonne part, qui ne lui sera pas ôtée.

— Seigneur, dit Marthe, je ne parlais pas sérieusement. Je sais que Marie est plus intelligente que moi. Il est bien naturel que vous ayez du plaisir à causer avec elle, car elle comprend tout ce que vous dites. Je suis d'ailleurs aussi heureuse de vous servir qu'elle peut l'être de vous écouter. J'ai donc également choisi la bonne part, puisque j'ai choisi celle qui me convient.

*
* *

Quand Lazare mourut, les deux sœurs eurent ensemble l'idée d'appeler le Rabbi. Mais, tandis que Marie restait à pleurer dans

sa chambre, Marthe alla au-devant de Jésus assez loin hors de la ville.

Et quand Lazare, les pieds et les mains liés de bandelettes, et le visage enveloppé d'un linge, fut sorti de sa tombe, Marthe, ingénue et pratique, lui apporta tout de suite à manger : « car, disait-elle, d'avoir été mort pendant quatre jours, cela doit bien vous affaiblir. »

*
* *

Or, quelque temps après la mort de Jésus, « Lazare, Marie, Marthe et sa servante Matille, Maximin et Cédon, l'aveugle-né que Jésus avait guéri, furent mis par les païens dans une barque sans voile et sans gouvernail, et livrés aux flots, afin d'y périr. » (*Légende dorée.*)

Un bâtiment remorqua l'esquif, puis l'abandonna en pleine mer.

Lorsque les martyrs furent seuls au milieu des flots, Marthe dit à ses compagnons :

— L'homme qui nous a conduits ici par l'ordre des infidèles n'était ni méchant ni insensible au gain. Je lui ai donné quelques pièces d'or, moyennant quoi il m'a laissé cacher quelques vieilles planches, une hache et des clous au fond de cette barque, et emporter ce panier de provisions.

Cédon, qui avait été charpentier, façonna une planche en forme de gouvernail, et la fixa à la poupe avec de vieilles cordes. Le bâton épiscopal de Maximin servit de mât, et la robe de Marie fit office de voile.

— Cela, dit Marthe, nous permettra peut-être d'attendre la rencontre d'un vaisseau qui nous recueillera.

— Dieu, répondit Marie, n'a pas besoin de cela pour nous sauver. Que lui coûte un miracle ?

— Un miracle ? reprit Marthe. Nous devons nous en croire indignes, et ne l'espérer du moins qu'après avoir fait tout ce que nous pouvions.

Dieu daigna, en effet, pour montrer sa condescendance en même temps que son pouvoir, se servir des humbles engins dus à la prévoyance de Marthe. Il gonfla d'un tel souffle la robe transformée en voile, que la barque atteignit en trois jours le port de Marseille.



« Comme personne, dans la ville, ne voulait les recevoir, les nouveaux débarqués se réfugièrent sous le portique d'un temple, et attendirent que le peuple accourût au temple pour adorer les idoles. » (*Légende dorée.*)

— Parle-leur, dit Marthe à Marie. Ils t'écouteront, parce que tu es belle.

Marie parla. Elle annonça le Christ, fils de Dieu, et l'humanité rachetée ; et beaucoup furent émus par les paroles qui sortaient d'une si belle bouche.

Lazare parla à son tour, et produisit quel-

que effet par le récit de sa propre mort et de sa résurrection.

Cependant Marthe allait de groupe en groupe et disait :

— C'est pour les pauvres gens surtout que Jésus est venu. Il n'aimait pas les riches. Son règne sera celui de la justice et de la bonté.

Et, bien qu'elle ne fût ni belle ni éloquente, elle touchait plus d'âmes que Marie et que Lazare.

*
* *

Dans la petite maison où ils s'installèrent d'abord, Marthe faisait la cuisine et lavait le linge. Elle allait au marché, causait avec les marchandes, et en convertissait beaucoup. Plus tard, quand les fidèles furent plus nombreux, elle nettoyait l'église et prenait soin des vêtements sacerdotaux de son frère.

Mais Marie, mal à son aise parmi les hommes, se retira dans une grotte, sur une

montagne. Pour mieux signifier son dégoût des choses terrestres et son désir de s'en passer, elle avait choisi un endroit complètement aride, sans arbres, sans herbes, sans eau.

Là, vêtue seulement de ses cheveux, qu'elle avait à la vérité fort longs et fort épais, elle passait sa vie dans la prière et la contemplation ; et, de temps en temps, des anges invisibles la soulevaient de deux coudées au-dessus de terre.

Marthe se réjouissait des faveurs merveilleuses accordées à sa petite sœur.

— Elle les mérite bien, disait-elle. Mais moi, outre que j'en suis indigne, je crois que cela ne m'amuserait point. Je n'ai pas assez d'esprit pour toujours prier et contempler.

Elle apportait tous les jours à Marie une cruche d'eau et un pain. Un jour Marie lui dit :

— Ne prends plus cette peine, ma bonne Marthe. Je n'ai plus besoin de manger ni de boire, car Dieu me nourrit de la musique des anges.

— Voilà qui va bien! dit Marthe. J'aurai donc plus de temps à donner aux pauvres de Jésus.

Et, tandis que Marie, dans son manteau de cheveux, écoutait les musiques célestes, Marthe raccommodait les habits de Lazare et de Maximin, faisait jouer les petits enfants, soignait les malades et les vieillards. Et réunissant auprès d'elle des veuves et des jeunes filles qui ne désiraient pas se marier, elle fondait le premier couvent de Petites Sœurs des pauvres.

*
* *

Or, Dieu voulut récompenser cette sainte modeste et sensée en accomplissant par elle, sans l'en prévenir, un miracle particulièrement brillant et pittoresque.

« Il y avait alors, le long du Rhône, dans un bois entre Arles et Avignon, un dragon qui était comme un poisson à partir de la

moitié du corps, plus gros qu'un bœuf, plus long qu'un cheval, qui avait la gueule garnie de dents énormes ; et il attaquait tous les voyageurs qui passaient sur le fleuve, et il submergeait les embarcations. Il était venu par mer de la Galatie, où il avait été engendré d'un serpent marin. Et ce dragon s'appelait la Tarasque. » (*Légende dorée.*)

Un jour, les habitants de la ville voisine résolurent d'aller combattre le monstre et de l'exterminer. Au nombre de trois ou quatre cents, armés de lances, de faux, de haches, d'arbalètes, coiffés de casques, revêtus de cuirasses ou de cottes de mailles, ils marchèrent bruyamment vers le bois, sous la conduite d'un certain Tartarinus.

Marthe se joignit à eux pour soigner les blessés (car il y en aurait sûrement).

Mais ils se trompèrent de chemin, et Marthe, qui s'était un moment séparée d'eux, se trouva, on ne sait comment, seule en face du monstre.

Se jugeant perdue, elle fit le signe de la croix. Et aussitôt le monstre vint à elle d'un air de soumission ; et Marthe lui passa au cou sa ceinture et le mena hors du bois.

Elle rencontra, au bord du fleuve, la troupe des combattants. Ils furent bien étonnés de la voir en cet équipage : mais la plus étonnée était encore Marthe elle-même. Ce qu'il y avait de théâtral dans l'aventure gênait sa simplicité. Il lui semblait qu'elle n'était pas la sainte de ce miracle-là.

— Mais non, mais non, répondait-elle aux compliments ; je n'y suis pour rien, je vous assure. C'est Dieu d'abord, bien entendu, que nous devons remercier. Mais il faut dire aussi que le monstre vous sentait dans le voisinage ; et sans doute il aura eu peur.

Alors les guerriers, retrouvant leur courage, voulurent le tuer à coups de lances et de pierres.

— Oh ! dit Marthe, ce ne serait pas bien, maintenant qu'il est devenu inoffensif. Vous

feriez mieux de le garder dans un coin du jardin de la ville. Il se contentera de gros pain de seigle et de son, et vous le montrerez aux voyageurs pour de l'argent, dont vous donnerez une part aux pauvres et l'autre à l'Eglise. De cette façon, la Tarasque amusera et nourrira des hommes au lieu d'en manger.

— Vous avez raison, pécaïre ! dirent les chrétiens de Tarascon.

*
* *

Ce miracle est le dernier trait que l'on connaisse de la vie de sainte Marthe.

On sait que cette sainte si raisonnable et si modérée devint, par la suite, la patronne la plus populaire des Méridionaux. Ainsi le voulut l'indulgente ironie divine.





La Seconde Vie des Sept Dormants

C'ÉTAIENT sept chrétiens d'Ephèse qui s'appelaient Maximien, Malchus, Marcien, Denis, Jean, Sérapion et Constantin. Murés vivants, au temps de l'empereur Dèce, dans une caverne du mont Célion, ils s'y étaient endormis par la volonté du Seigneur.

Or, la trentième année du règne de Théodose, des maçons, ayant besoin de pierres, avaient ouvert la caverne ; et les sept Dormants s'étaient réveillés, croyant n'avoir dormi qu'une seule nuit. Mais on leur fit

connaître qu'ils avaient dormi deux cents ans et que, durant leur sommeil, la religion chrétienne avait remplacé dans tout l'empire le culte des faux dieux.



... Une procession vint chercher dans leur antre les sept Dormants réveillés, pour les conduire à Ephèse. Après deux siècles de sommeil, ils avaient le teint fort reposé et des visages frais comme des roses. Et leur esprit avait gardé la même fleur de jeunesse.

Tandis qu'ils descendaient les sentiers de la montagne, ils tâchaient de se figurer ce qu'ils allaient voir.

Ils avaient laissé l'Eglise petite encore et persécutée, mais resplendissante des plus saintes vertus. Les. chrétiens, alors, pratiquaient la justice, la pauvreté, l'humilité, la charité, la chasteté. Maintenant que l'Eglise était victorieuse et que l'empereur lui-même

n'était que le premier des fidèles, le monde entier pratiquait sans doute ces vertus ; et ce devait être un spectacle délicieux.

Ils s'imaginaient une immense société de frères s'entr'aidant et mettant leurs biens en commun ; sobres, doux et purs, et animés d'une gaieté innocente ; répandus dans des maisonnettes sous de beaux ombrages et chantant des cantiques du matin au soir ; plus d'armée, de magistrats ni de police ; bref, une ébauche terrestre du royaume de Dieu.



Ils entrèrent dans Ephèse par la porte principale, qui était surmontée d'une croix, gibet d'ignominie devenu signe d'honneur. Ils se réjouirent du son des cloches ; ils virent avec satisfaction le nombre et la grandeur des églises, les boutiques où l'on vendait des crucifix et des images saintes, les inscriptions

pieuses qui consacraient les édifices publics, et tout ce qui attestait le règne assuré de la religion nouvelle, de la foi pour laquelle ils avaient souffert deux siècles auparavant.

Mais, aveuglés par l'éclat de la fête, assourdis par les acclamations, ils ne remarquèrent pas tout d'abord que, dans le moment où des femmes richement parées leur jetaient des fleurs du haut des galeries de leurs palais, des policiers repoussaient durement la foule des petites gens qui voulaient toucher les vêtements des sept triomphateurs ingénus.

On les mena dans la plus riche église d'Ephèse. On les installa dans des fauteuils dorés, devant l'autel. L'évêque, étincelant d'or et de pierreries, célébra leur sainteté. Il expliqua qu'ils avaient été, dans les mains de Dieu, les instruments d'un grand dessein. Car, des hérétiques s'étant élevés récemment qui niaient la résurrection des morts, Dieu avait voulu les confondre en ressuscitant les sept martyrs.

L'église était toute revêtue de mosaïques, de marbres et de métaux précieux. Sous leur bure deux fois centenaire, qu'on leur avait laissée, soit par respect, soit par goût du pittoresque, les Sept Dormants étaient entourés de femmes élégantes et de hauts fonctionnaires qui considéraient avec curiosité leurs visages roses et sans rides. Mais le menu peuple était refoulé dans le bas des nefs par de somptueux officiers d'église armés de hallebardes. Et les Sept Dormants se rappelaient la nudité des catacombes et l'égalité des premiers frères..

*
* *

Ils furent à la mode. Un patricien donna pour eux un grand dîner. Ils étaient tellement étonnés de leur aventure, ou tellement déshabitués de la parole, qu'ils avaient peine à s'exprimer. Leur accent suranné faisait sourire. On les interrogeait sur ce qu'ils avaient

éprouvé pendant leurs deux siècles de sommeil; ils répondaient qu'ils n'avaient rien éprouvé du tout. On les questionnait alors sur les mœurs, les usages et les événements du temps de l'empereur Dèce; mais, comme c'étaient des hommes simples et qui n'avaient jamais été de grands observateurs, ils ne faisaient que des réponses insignifiantes et brèves. On finissait donc par les laisser tranquilles et on parlait d'autre chose.

Ils furent surpris que les dames qui étaient là observassent peu, dans leurs habits et même dans leurs discours, la modestie chrétienne. Une d'elles regardait l'un des martyrs, le plus jeune, de telle sorte qu'il fut contraint de baisser les yeux.

Les vins étaient exquis, les mets abondants autant que raffinés, et fort propres à émouvoir, dans les veines des convives, les puissances obscures du sang et de la chair. Les propos devinrent plus libres. Les Sept Dormants apprirent, par la conversation des

autres invités, que maints fidèles des deux sexes manquaient couramment à la règle des mœurs ; que beaucoup de ces hommes baptisés étaient avares, fourbes, menteurs, injustes, impudiques ; qu'il y avait encore, non seulement des riches et des pauvres, mais des oppresseurs et des opprimés, et qu'un nombre infini de chrétiens vivaient exactement comme avaient vécu les adorateurs des faux dieux. Et ils virent aussi qu'il y avait toujours des esclaves, et que même on les traitait assez strictement.



Dans le couvent de moines où ils étaient logés, ils découvrirent, par les discussions auxquelles ils assistaient, que, depuis deux cents ans, la doctrine de l'Eglise s'était chargée de subtilités que les premiers fidèles avaient ignorées et où les Sept Dormants n'entendaient rien. On les prenait pour ar-

bitres. Ils se récusaient honnêtement, ce qui diminuait leur prestige. Mais ils ne pouvaient s'empêcher de voir que ces savants moines, qui raffinaient tant sur le dogme, oubliaient la pratique des plus élémentaires vertus évangéliques et vivaient grassement du revenu des terres que leur avait données l'empereur, c'est-à-dire du travail des pauvres.

Quand les Sept Dormants se promenaient dans les rues, ils étaient scandalisés à chaque pas. Des femmes de mauvaise vie y tendaient aux passants leurs pièges diaboliques. Partout des théâtres, où la pudeur était constamment offensée. Un jour, un entrepreneur de spectacles voulut les engager dans sa troupe. Il leur demandait de raconter au public leur histoire et leurs « impressions » et de mimer ensuite quelques « scènes des catacombes ». Et il s'ébahit de leur refus indigné.

Ils visitèrent les quartiers misérables. C'est là qu'à force de chercher ils trouvèrent enfin quelques âmes pareilles aux leurs. Mais ils ne

concevaient pas que, dans un Etat où tous les citoyens et le souverain lui-même professaient la foi de l'Evangile, il pût y avoir de telles souffrances, et qu'on ne les secourût point

Ils se disaient : « Que fait donc l'empereur ? » Et, comme ils se disaient cela, ils apprirent que Théodose, empereur très chrétien, venait de faire égorger sept mille hommes dans l'hippodrome de Thessalonique.



Leur cœur, chaque jour, s'emplissait d'amertume. Ils étaient plus malheureux qu'au temps où, poursuivis et traqués par les infidèles, ils se terraient dans les tombeaux.

On avait compté qu'ils feraient des miracles ; et, Dieu n'ayant pas permis qu'ils en fissent, il en était résulté pour eux un peu de déconsidération. Et comme, en même temps,

ils s'enhardissaient à blâmer les mœurs publiques et privées, on avait fini par les trouver gênants.

Maintenant, c'était pire, on les oubliait. La curiosité qu'avait inspirée leur cas s'était vite émoussée. Et ils en souffraient, quoiqu'ils fussent humbles de cœur.

Ils se sentaient dépaysés, même dans leur couvent, où leur sainteté semblait archaïque et fossile. Ils s'y ennuyaient, et cependant ils n'avaient plus le courage d'en sortir.



Un jour qu'ils racontaient à un vieux prêtre plein d'expérience leur déception et leur douleur d'avoir trouvé si peu de différence entre les mœurs de l'empire chrétien et celles de la vieille société païenne, et qu'ils se demandaient avec angoisse : « Le Christ serait-il venu en vain ? » le vieillard leur répondit :

— Mais non, mais non. Ne vous frappez pas ! Il y a tout de même du changement, je vous assure. Il y a, malgré tout, plus de vertu et de douceur, un affinement de la conscience, un enrichissement de la sensibilité morale. Il existe de par le monde des âmes très saintes, d'un héroïsme tout nouveau, et dont on ne connaissait pas d'exemplaires auparavant... Quant aux autres... c'est déjà quelque chose que de connaître et d'accepter la vérité, même si on n'y conforme pas toute sa conduite... Nous avons beaucoup de bonnes morts, ou, tout au moins, de morts correctes... La foi nouvelle opère un bien considérable chez les barbares ; elle adoucit leur rudesse, elle les plie à la pitié, elle les dompte par l'espoir ou l'appréhension d'une autre vie... Vous vous plaignez que les préceptes de l'Evangile ne soient pas strictement observés ? Mais il faut bien avouer d'abord que ni le commerce, ni l'industrie, ni l'art, ni les intérêts et la défense d'un

grand empire ne sauraient toujours s'en accommoder. Je ne les vois entièrement praticables que dans de petits groupes d'artisans, de laboureurs ou de pasteurs errants. Je dirai plus : une société fondée sur ces préceptes absolus de renoncement, d'égalité, de pauvreté en commun, ne serait viable que si tous ses membres à la fois les observaient, autrement dit, s'ils étaient tous des saints : sur quoi il serait peu raisonnable de compter... L'Eglise a dû atténuer la rigueur de ces commandements, et elle a bien fait : car, s'il arrivait un jour que certaines de ces maximes fussent professées hypocritement et appliquées par des hommes sans vertu et sans foi, elles n'engendreraient que le désordre et l'anarchie... Ces préceptes extrêmes proposent un idéal vers lequel on doit tendre dans la vie privée : introduits dans les institutions, ils y seraient inefficaces ou dangereux... Car enfin...

Mais les Sept Dormants, de surprise et d'horreur, s'étaient voilé la face.

Le vieux prêtre reprit sans s'émouvoir

— Vénérables frères, si vous deviez prendre si mal les choses, pourquoi vous êtes-vous réveillés ?

*
* *

Les Sept Dormants continuèrent quelque temps leur vie douloureuse et scandalisée.

Une tradition (suspecte, il est vrai) rapporte que deux d'entre eux tournèrent mal. Le plus jeune, Malchus, se laissa prendre aux artifices d'une femme perverse, à qui il parut plaisant de séduire un miraculé et d'avoir pour ami un jeune homme de deux cent vingt ans. Un autre, Maximien, prétendit rétablir dans sa pureté la religion corrompue. Il prêchait dans les carrefours, tonnant contre les riches et les prêtres, et ne réussit qu'à se faire mettre en prison.

La douleur, la détresse et l'ennui des cinq autres Dormants en furent redoublés. Ils

comprirent qu'ils ne pourraient jamais s'accoutumer aux choses qu'ils avaient revues; et, un soir, ils prièrent Dieu de les rendormir jusqu'au jugement dernier.

Le lendemain, on les trouva morts dans leurs cellules. Leurs visages avaient gardé « la fraicheur des roses ».





Table des Matières





Paris. — Société française d'imprimerie et librairie.